HAL
open science

La littérature de territoire : écrire la province dans les romans contemporains français

Morgan Leho

To cite this version:

Morgan Leho. La littérature de territoire : écrire la province dans les romans contemporains français. Littératures. 2020. dumas-03165498

HAL Id: dumas-03165498

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03165498

Submitted on 10 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Master sciences humaines et sociales,
mention métiers du livre,
parcours édition

UFR Systèmes Industriels et
Techniques de Communication

Année universitaire 2019-2020
Master 2

Université Paris X
Nanterre Pôle métiers du livre

Université
Paris Nanterre
UFR SITEC

MÉMOIRE

La littérature de territoire
écrire la province dans les romans contemporains français

Directeur de recherche - Sébastien Lemerle

Étudiant - Morgan LeHo

La littérature de territoire
écrire la province dans les romans contemporains français

La responsabilité du document n'incombe pas à l'université mais à l'étudiant seul.

Remerciements

Ils vont, en premier lieu et presque exclusivement, à Amélie Amblard. Merci pour la patience et le soutien, merci d'avoir rendu ce projet de réorientation envisageable, puis réalisable et enfin réel et surtout merci de ne pas exiger que ton nom figure sur la couverture, ce ne serait pourtant que justice !

Merci à celles et ceux qui font les Éditions La Découverte et en particulier à Stéphanie Gautheret et Éric Fouquet qui m'ont tous deux initié - et continuent de le faire - à la vraie nature de la Force. Ce travail doit beaucoup à leurs conseils, leurs contacts et leur conversation. The Discovery never ends !

Merci à Julie Galante Fouquet d'avoir eu la gentillesse de corriger ce mémoire avec bienveillance et esprit, c'est tellement plus fun de se faire corriger par une pote !

Merci à Trévé à qui je dois bien finir par admettre appartenir.

Introduction

La province est un espace qui se définit par rapport à un autre espace, un centre, dont elle dépend à tous les niveaux. Dans le cas français, ce centre est Paris, et si l'opposition peut sembler éculée et inopérante, l'affrontement entre Paris et la province est constamment rejoué dans les médias, au quotidien, dans nos interactions sociales, ou au gré des événements. Pour prendre un exemple dans l'actualité récente, c'est l'attitude jugée incivique des « parisiens » se ruant vers leurs résidences secondaires provinciales en pleine pandémie de Covid-19[1]. Avant cela, c'était le mouvement des Gilets jaunes, ces hommes et ces femmes venus de toute la France pour exprimer leur colère dans les beaux quartiers parisiens[2]. Ces lectures simples, voire simplistes, d'événements aux réalités complexes et nuancées offrent aux médias des angles commodes pour des articles et des reportages bien calibrés. Lecteurs et spectateurs sont en terrain connu, les rôles sont définis et l'opposition Paris/province est rejouée à l'envi. La province est rarement traitée comme un sujet en tant que tel sauf quand il s'agit de célébrer

[1] Alvarez, Bruno. « Coronavirus. Les parisiens sont-ils venus en vacances dans l'Ouest malgré le confinement ? » Ouest-France.fr, 5 avril 2020. Consulté le 23 mai 2020. https://www.ouest-france.fr/sante/virus/coronavirus/confinement/coronavirus-les-parisiens-sont-ils-venus-en-vacances-dans-l-ouest-malgre-le-confinement-6800517.

[2] « "Gilets jaunes" : le jour où les quartiers chics ont eu peur ». Lemonde.fr. Consulté le 22 mai 2020. https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2019/07/19/gilets-jaunes-le-jour-ou-les-quartiers-chics-ont-eu-peur_5491188_4500055.html.

ses caractéristiques prétendument éternelles et d'en faire la promotion auprès d'un potentiel public de touristes. En littérature aussi la province n'est souvent qu'un prétexte, un décor, voire une étape dans la narration et les œuvres et les intrigues se déroulent soit à Paris soit dans des lieux imaginaires et universels.

Pourtant, depuis quelques années, auteurs et écrivains français placent leurs objets d'étude et leurs intrigues dans des territoires bien réels et éloignés de la capitale. Ce retour à la terre n'est pas un retour au terroir, avec un objectif nostalgique de réappropriation de la terre des ancêtres, mais plutôt un regard plus attentif et qui se veut débarrassé des préjugés qui accompagnent souvent la représentation que le grand public se fait des régions. Les acteurs ne cherchent pas à célébrer mais plutôt à dévoiler ce qu'est véritablement leur territoire, en arrachant justement ce voile à travers lequel on avait tendance à le regarder. Cette intuition d'un mouvement en gestation nous est venue à la lecture de plusieurs jeunes auteurs de régions différentes proposant des romans souvent âpres et sombres, loin de l'image *office de tourisme* qui accompagne d'ordinaire la littérature qui traite de la province. Une première lecture de ces romans, pourtant superficielle et non analytique, nous a néanmoins permis de dégager des éléments récurrents et des schémas semblables : une intrigue sur un territoire précis, qui n'est pas Paris ou une grande ville de France, traité comme tel et pas seulement comme un contrepoint par rapport à une expérience urbaine, une description d'une situation sociale difficile et génératrice de troubles, une violence endémique, des types de personnages aux caractéristiques précises et des situations et des schémas récurrents, etc. À ce stade, il n'est pas inutile de préciser que ma propre expérience de provincial (je suis né, j'ai grandi et ai vécu dans la campagne bretonne) n'est pas étrangère à mon intérêt pour la question du traitement de la province en littérature et cette « première lecture » est évidemment conditionnée par une expérience qui m'a au moins rendu plus réceptif aux potentielles similarités entre les textes. Pendant l'écriture de ce mémoire, j'ai veillé à ce que cette expérience ne se transforme pas en biais. Une génération d'auteurs, un projet d'écriture partagé qui s'oppose à d'autres mouvances, des thématiques communes et des schémas qui se reproduisent, tous ces éléments nous ont mis sur la piste de la naissance d'une entité : mouvement, école, sous-genre, c'est ce que va essayer de définir ce mémoire.

Il s'agissait dès lors à la fois de dessiner les contours de ce que pourrait être ce que nous avons appelé une *littérature de territoire* et de trouver les raisons de son émergence. Pour y parvenir, nous devions rencontrer les acteurs de ce genre encore en formation, comparer les parcours, les discours et les objectifs de chacun d'eux et les situer dans le paysage littéraire et éditorial. Autrement dit, chercher à comprendre en quoi le parcours sociologique et éditorial des auteurs et des éditeurs de ce type de romans pouvait être considéré comme à l'origine de l'émergence d'un sous-genre : la littérature de territoire.

Nous avons fait le choix de privilégier quelques titres précis plutôt que de traiter un large échantillon. Limiter notre corpus à quatre œuvres nous a permis de rencontrer à chaque fois les auteurs et les éditeurs. Édouard Louis et Nicolas Mathieu se sont rapidement imposés avec leur succès public et critique, le premier est le seul avec lequel nous n'avons pas réussi à obtenir un entretien, manque compensé par l'entretien avec son éditeur René de Ceccatty. Si Benoît Minville et Marion Brunet sont des auteurs plus confidentiels, leurs noms revenaient souvent dans les échanges avec des libraires et des éditeurs et le groupe amical qu'ils forment avec Nicolas Mathieu était une piste de réflexion supplémentaire pour notre sujet : comment cette amitié était-elle née, était-elle un atout pour les auteurs, quelle importance chacun des auteurs lui accordait-il ? Nous nous sommes donc limités à ces quatre auteurs et à un titre dans leur œuvre, celui qui nous paraissait le plus représentatif du sous-genre que nous cherchons à circonscrire. Ce corpus limité ne nous a pas empêché d'aborder ponctuellement d'autres auteurs et d'autres ouvrages.

Nous avons choisi la forme d'un entretien semi-directif pour interroger auteurs et éditeurs. La retranscription de ces entretiens nous a permis d'avoir une matière conséquente sur laquelle repose en grande partie ce mémoire et qu'on retrouve en intégralité en annexe. Nous nous sommes donc entretenus avec, dans l'ordre chronologique de nos rencontres : les éditeurs René de Ceccatty du Seuil, Manuel Tricoteaux d'Actes Sud, Aurélien Masson de l'Iconoclaste, Stéfanie Delestré de la Série Noire et Pierre Fourniaud de La Manufacture de livres, contacté sur les conseils de Stéfanie Delestré ainsi que trois auteurs du corpus : Benoît Minville, Marion Brunet et Nicolas Mathieu. Travailler sur ce sujet nous a également conduit à échanger avec des libraires, des éditeurs d'autres maisons d'édition, d'autres auteurs, lors d'événements culturels : salons, rencontres, lectures et conversations informelles. Certains de ces moments ont fait l'objet de notes, à retrouver en annexe, la majorité n'a pas été consignée mais ces discussions et ces échanges n'en ont pas moins nourri nos analyses.

Ce mémoire, dans sa tentative de reconstitution d'un genre ou d'un mouvement, est très inspiré des travaux de Dominique Viart[3] et de l'essai *Un nouvel âge de l'enquête* de Laurent Demanze[4]. En plus de leur emprunter de nombreuses analyses et conclusions, notre travail cherche à reconduire l'expérience qu'ils ont déjà pu mener sur d'autres œuvres de littérature contemporaine, à savoir comparer des œuvres pour les classer dans des mouvances plus larges : la littérature de terrain pour Dominique Viart et une littérature du réel basée sur l'enquête pour Laurent Demanze. Ces rapprochements et ces comparaisons peuvent se heurter aux stratégies et aux conceptions des acteurs rencontrés. Il n'est pas anecdotique de constater que cette émergence de la littérature de territoire ne s'accompagne pas de sa défense et sa promotion par celles et ceux qui la font. Au contraire, nous avons pu constater une réticence de la part des acteurs à reconnaître l'existence de cette mouvance. Nous interrogerons ce déni et tenterons de l'expliquer.

L'expression et l'appellation « littérature de territoire » peuvent sembler prématurées voire hasardeuses pour un mouvement encore embryonnaire et dont ce travail cherche justement à savoir s'il constitue, ou non, une véritable entité. Nous avons cherché à faire nôtre la proposition de la professeur d'anthropologie Anna Lowenhaupt Tsing : « Si les catégories sont instables, il s'agit de les prendre sur le fait au moment de leur émergence dans des rencontres »[5]. L'anthropologue nous dit qu'un nom d'espèce ne parvient pas à dire les particularités de chaque entité ni les mouvements à l'œuvre. Pourtant, faire sans ces noms serait pire en donnant à penser que tout se ressemble et se vaut. Il s'agit donc d'utiliser les noms et les catégories, mais comme des « noms-en-mouvement »[6], situés au moment où on les écrit mais susceptibles d'évoluer et de se transformer. Ainsi, la littérature de territoire telle que nous allons la décrire changera dans les années à venir, nourrira d'autres catégories et puisera dans d'autres courants, son nom même changera peut-être. Nous nous sommes servis de cette appellation par commodité, ce qui nous semble le plus intéressant dans ce travail est de réfléchir à la place des œuvres étudiées, à la manière qu'ont leurs auteurs de s'intégrer dans le monde du livre et les mécanismes visibles et invisibles qui forment le rouage de ce dernier. C'est, pour nous, la meilleure manière d'entrer dans le vaste champ de la littérature contemporaine.

---

[3] Viart, Dominique. « Les littératures de terrain. Enquêtes et investigations en littérature française contemporaine ». OIC observatoire de l'imaginaire contemporain, 2018. Consulté le 23 mai 2020. http://oic.uqam.ca/fr/remix/les-litteratures-de-terrain-enquetes-et-investigations-en-litterature-francaise-contemporaine.

Rubino, Gianfranco, et Dominique Viart, éd. *Écrire le présent*. Recherches. Paris: Armand Colin, 2012.

Viart, Dominique, Bruno Vercier, et Franck Evrard, éd. *La littérature française au présent : héritage, modernité, mutations*. 2. éd. augm. Paris : Bordas, 2008.

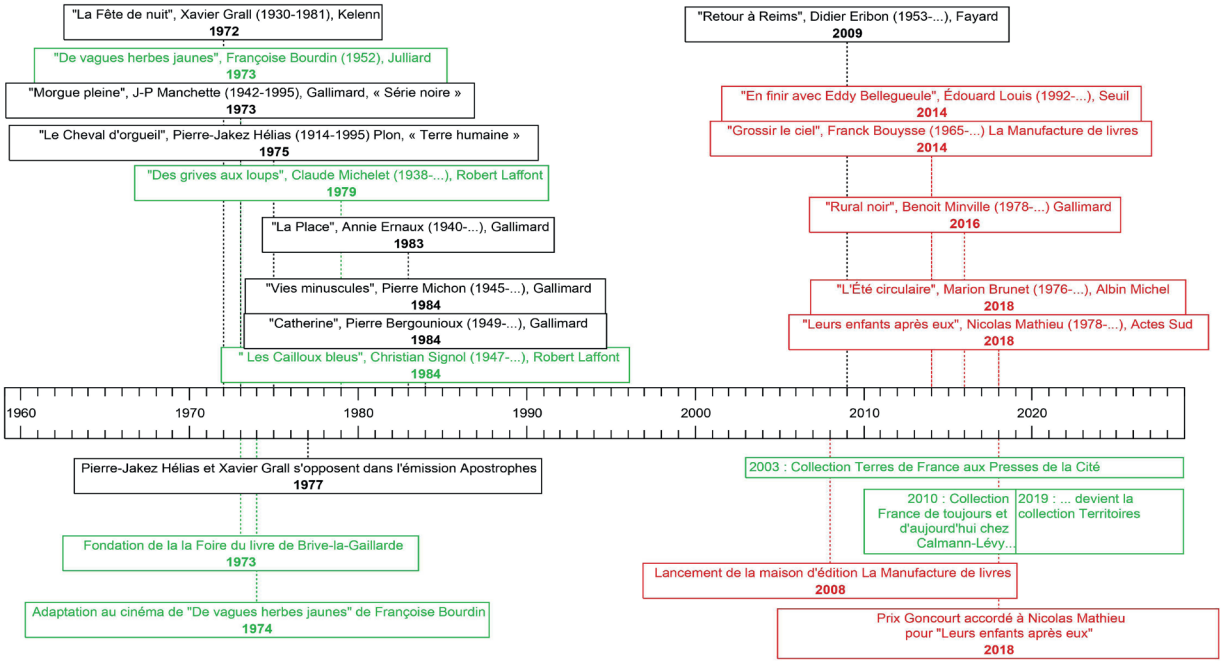
[4] Demanze, Laurent. *Un nouvel âge de l'enquête*. Les essais. Paris : Éditions Corti, 2019.

[5] Tsing, Anna Lowenhaupt. *Le champignon de la fin du monde : sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*. La Découverte, 2017, p. 68.

[6] *Ibid*.

Focus 1. Chronologie condensée de la littérature de territoire.

La frise ci-dessous donne un aperçu rapide de la production et de la littérature qui nous intéresse sur les cinquante dernières années. Nous nous sommes limités à une œuvre par auteur et avons choisi les auteurs les plus emblématiques ou appartenant à notre corpus. Les éléments en vert concernent la *littérature du terroir* et ceux en rouge la *littérature de territoire*. La nette coupure entre l'effervescence des années 70-80 et celle des 2010-2020 correspond à une période de production plus ou moins intense des auteurs plus anciens mais elle n'est en aucun cas une période de silence éditorial. Cependant, le parallèle entre ces deux périodes d'importante production romanesque, pendant lesquelles émergent de nouvelles problématiques, apparaît sur cette chronologie. Nous allons tenter dans ce mémoire de voir si, oui ou non, la période actuelle est celle de l'émergence d'un nouveau genre que nous avons nommé la littérature de territoire.



I. La littérature de territoire : tentative de définition d'une tendance

Dans l'expression « littérature de territoire », les territoires en question sont ceux de la province délaissée. Dans cette partie nous allons voir ce qu'une telle appellation peut regrouper. Commençons par essayer de comprendre ce qu'a été et ce que désigne aujourd'hui la « province ».

a) Détour par le passé

Selon le TLFi[7] (le Trésor de la Langue Française informatisé), la province désigne un « Territoire conquis et administré par les Romains en dehors de l'Italie ». L'espace décrit par le terme « province » désigne un lieu qui va se définir par opposition à un autre territoire, devenu central. Ce centre, cette capitale, est un lieu de pouvoir à plusieurs niveaux, à commencer par le pouvoir de nommer le nouvel espace conquis. Une province ne le devient qu'après conquête, militaire ou symbolique, qu'après la découverte de cet autre référent plus puissant, capable de lui donner une nouvelle appellation. Pour ceux qui peuplent cette province, une tension existe, dès le départ, entre ceux qui vont vouloir plaire à ce centre, s'y conformer, en adopter les codes et les manières et ceux qui vont voir en lui un repoussoir, une figure de l'envahisseur. Entre les deux positions, toutes les nuances existent et au fil de l'histoire, la relation entre le centre et la province se complexifie et donne une matière de plus en plus importante à la littérature et aux sciences sociales. L'édition ne s'y trompe pas et va y consacrer de nombreux volumes. Nous nous en tenons aux conclusions de Fausta Garavini dans *Province et rusticité : esquisse d'un malentendu*[8] pour nous guider dans cette masse importante. Selon la chercheuse, c'est à la période classique qu'on assiste à « la condamnation draconienne de la province »[9]. Il faut attendre « le « romantisme » inguérissable de Rousseau, les romans berrichons de George Sand, la renaissance de la littérature occitane qui se noue autour du Félibrige »[10] pour sortir de cette vision d'une province « considérée comme un réservoir d'intellectuels attardés ou de paysans parvenus »[11]. Le romantisme participe donc à la modification du regard sur la province. George Sand va exalter cette province et la vie qu'on y mène, « symbole de santé morale et de la persistance des traditions »[12]. Mais ce sont principalement trois auteurs qui vont fixer pour longtemps le regard porté sur la province par la littérature : Stendhal, Balzac (qui forme avec Sand un « binôme antithétique »[13]) et Flaubert.

1) Stendhal, Balzac, Flaubert et la province : le point de vue de la littérature classique sur la province et ses territoires

Le XIXe siècle en France voit la province devenir le sujet romanesque par excellence sous la plume de Stendhal, né à Grenoble en 1783, et Balzac, né à Tours en 1799. Déjà, il est question d'opposition. Balzac, dans la *Comédie humaine*, propose d'un côté les *Scènes de la vie de province* et de l'autre les *Scènes de la vie parisienne*. Cette discontinuité entre la province et Paris existe aussi chez Stendhal. Dans *Le Rouge et le Noir*, la situation « mûrit

[7] http://atilf.atilf.fr/.
[8] Garavini, Fausta. « Province et rusticité : esquisse d'un malentendu ». Romantisme 12, n 35 (1982) : 73-90. https://doi.org/10.3406/roman.1982.4540.
[9] *Ibid*, p. 73.
[10] *Ibid*.
[11] *Ibid*.
[12] *Ibid*, p. 77.
[13] *Ibid*, p. 80.

depuis Besançon éclate à Paris » indique Michel Crouzet dans son introduction[14]. La figure de transclasse[15], sur laquelle nous reviendrons longuement, est déjà présente avec le personnage de Julien Sorel et l'espace provincial est presque systématiquement renvoyé à la capitale. Ainsi, dès les premières pages du roman, Stendhal utilise le regard candide d'un virtuel « voyageur parisien » pour dénoncer la petitesse d'une figure locale importante, le maire, un certain M. de Rênal : « Mais bientôt le voyageur parisien est choqué d'un certain air de contentement de soi et de suffisance mêlé à je ne sais quoi de borné et de peu inventif »[16]. Plus loin, ce même voyageur admire une maison et son emplacement : « Cette vue fait oublier au voyageur l'atmosphère empestée des petits intérêts d'argent dont il commence à être asphyxié. » Il faut peu de temps pour que l'air de la province devienne irrespirable malgré la beauté du paysage. Certes, le personnage de M. de Rênal, futur adversaire du personnage principal, est narrativement taillé pour être repoussant, mais il concentre aussi tous les maux de la province, à commencer par son rapport problématique à l'argent. M. de Rênal, maire de la petite ville qu'il habite, est le parfait représentant du provincial borné. Les attaques sont nombreuses contre les gens de province et viennent parfois directement de la bouche de l'auteur : « Mais, quoique je veuille vous parler de la province pendant deux cents pages, je n'aurai pas la barbarie de vous faire subir la longueur et les *ménagements savants* d'un dialogue de province. »[17] L'auteur parle à la première personne pour ne laisser aucun doute quant à son propre point de vue. L'emploi de l'italique achève d'imposer l'ironie quand il parle des discussions « savantes » des provinciaux. Notons également l'emploi du terme « barbarie » qui n'est pas seulement utilisé comme une hyperbole mais qui peut être aussi compris au sens de langue étrangère (voir Focus 2).

Dans *Mémoires d'un touriste*, la rupture entre Paris et la province est consommée dès les premières pages et le jugement sur la deuxième est sans appel :

> À Paris, on est assailli d'idées toutes faites sur tout ; on dirait qu'on veut, bon gré mal gré, nous éviter la peine de penser, et ne nous laisser que le plaisir de bien dire. C'est par un malheur contraire qu'on est vexé en province. On passe à côté d'un site charmant, ou d'une ruine qui peint le Moyen Âge d'une manière frappante ; eh bien ! il ne se trouve personne pour vous avertir qu'il y a là quelque chose de curieux à voir. Le provincial, si son pays passe pour beau, vante tout également en des termes exagérés et vides d'idées, qui copient mal l'emphase de M. de Chateaubriand. Si, au contraire, des articles de journaux ne l'ont pas averti qu'à cent pas de sa maison de campagne se trouve un paysage enchanteur, il vous répond, quand vous demandez s'il y a dans les environs quelque chose à voir : « Ah ! monsieur, qu'il serait facile de se tailler cent mille livres de rente au milieu de ces bois de haute futaie ! »[18]

Notons d'abord, pour nuancer, que si Paris est le règne des idées, celles-ci sont « toutes faites » et que les parisiens ne sont pas plus valorisés que les provinciaux. L'espace parisien l'est davantage, quelques lignes plus haut, Stendhal écrit ainsi : « J'ai vu la province pendant quelques mois, et j'écris un livre ; mais je n'ose parler de Paris, que j'habite depuis vingt ans. Le connaître est l'étude de toute la vie… »[19]. L'auteur se sent incapable de parler de Paris qu'il faut une vie pour bien connaître quand le traitement de la province peut se faire en quelques lignes, sur la foi d'une impression fugace. Dominique Fernandez dans la préface de l'édition Gallimard du Folio classique parle explicitement d'une règle que se serait fixée Stendhal : « écrire vite, sous le coup de l'impression. »[20] La province ne mérite pas qu'on s'y arrête, surprenant pour un auteur qui lui a consacré tant de pages, qui a célébré la beauté des territoires italiens et a fustigé la laideur de Paris.

---

[14] Stendhal. *Le Rouge et le Noir : chronique de 1830*. Classique de poche 357. Paris : LGF, 2008.
[15] Jaquet, Chantal. *Les Transclasses, ou, la non-reproduction*. Paris : Presses universitaires de France, 2014.
[16] Stendhal, *Le Rouge et le Noir, op. cit.,* p. 68.
[17] *Ibid*, p. 75.
[18] Stendhal. *Mémoires d'un touriste*, volume I : 5-362. Paris : Michel Lévy frères, 1854, p. 20.
[19] *Ibid*, p. 19.
[20] « *Mémoires d'un touriste* - Folio classique - Folio - GALLIMARD - Site Gallimard ». Consulté le 30 avril 2019. http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Folio/Folio-classique/Memoires-d-un-touriste.

Balzac oppose lui aussi la capitale à la province. Il l'écrit dans *La Muse du département*[21] :

> Sachons-le bien ! La France au dix-neuvième siècle est partagée en deux grandes zones : Paris et la province ; la province jalouse de Paris, Paris ne pensant à la province que pour lui demander de l'argent. Autrefois, Paris était la première ville de province, la Cour primait la Ville ; maintenant Paris est toute la Cour, la Province est toute la Ville.

Ce problème typiquement français, selon les mots de Lauren Baux[22], s'explique par le fort centralisme du pays. Le fédéralisme des pays voisins, pour les cas italien, suisse et allemand, ou la particularité des aristocrates anglais ne vivant à Londres que deux mois par an, rendent la situation française sans équivalent. Paris serait le règne des réseaux, de la complexité et de la frénésie, la province celui des grands espaces vides où règne l'ennui. Chez Balzac, la province se caractérise aussi par la mesquinerie. Les personnages provinciaux, quand ils sont moraux, font preuve d'une grande naïveté voire d'une candeur qui confine à la bêtise et les maniganceurs sont odieux et leurs agissements particulièrement perfides. À cet égard, *Le Curé de Tours*, nouvelle parue en 1832, est emblématique. André Vanoncini dans sa recension de l'ouvrage de Nicole Mozet *La Ville de province dans l'œuvre de Balzac* explique : « … ce n'est que sur fond de destruction de l'harmonie maternelle et d'une séparation brutale de l'espace urbain du paysage environnant que peut émerger la ville de province balzacienne. »[23] Il fait référence au « martyre » de l'abbé Birotteau qui va perdre « successivement la protection paternelle de l'abbé Chapeloud et la tendresse maternelle de la cathédrale »[24]. Dans la ville de province, de nombreuses intrigues se nouent contre un personnage en particulier, souvent moral ou du moins relativement innocent, on pense à Eugénie Grandet dans le roman du même nom. La province est décrite comme malade, souffrant d'une « décrépitude croissante »[25]. Cependant, Vanoncini remarque aussi que le thème évolue. La question de la province est complexe et Balzac ne la traite pas systématiquement de la même manière bien qu'on puisse repérer des constantes : fuite des jeunes hommes d'un univers oppressant, décrépitude, bassesse. Reprenant la conclusion de Mozet, le critique invite à « beaucoup de prudence dans le maniement de l'opposition Paris-province, moins opératoire qu'il ne paraît à première vue »[26]. Balzac ne se prive pas pour dénoncer la facticité qui règne dans la capitale et la déception qui attend Lucien de Rubempré dans les *Illusions perdues* le prouve. Ce qui peut être considéré comme une illustration de l'inadaptation des provinciaux à Paris est cruellement mis en avant dans le choix du titre de la deuxième partie du roman : *Un grand homme de province à Paris*. Les allers-retours entre Paris et la province se multiplient à partir de ce roman. Cependant, les deux espaces restent bien marqués, le succès et la gloire ne sont possibles qu'à Paris, la province, au mieux, est l'endroit où on peut vivre modestement de ses rentes, comme le feront Ève Chardon et David Séchard à la fin du roman.

Focus 2. Du danger des langues régionales : la grande enquête de l'abbé Grégoire.

Maria Candea et Laélia Véron reviennent dans *Le français est à nous !*[27] sur l'enquête commencée en 1790 par l'abbé Grégoire et qui s'achève par un rapport en 1793 : *Sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser l'usage de la langue française*. Les deux autrices parlent de « premières manifestations d'un jacobinisme qui aurait commencé à écraser la diversité et la richesse des parlers »[28]. Leur objet

---

[21] Balzac, Honoré de. *La Muse du département*. À tous les vents. La Bibliothèque électronique du Québec. Consulté le 9 mai 2019. https://beq.ebooksgratuits.com/balzac/Balzac-31.pdf. p. 55-56.

[22] Baux, Loren. « Balzac et le reportage en province ». Astrolabe, août 2006. https://astrolabe.msh.uca.fr/aout-2006/dossier/balzac-et-le-reportage-en-province#footnote-marker-1-1.

[23] Vanoncini, André. « Nicole Mozet, La ville de province dans l'œuvre de Balzac ». Romantisme 12, n 38 (1982) : p. 159.

[24] *Ibid*.

[25] *Ibid*.

[26] *Ibid*.

[27] Candea, Maria, et Véron,Laélia. *Le français est à nous ! Petit manuel d'émancipation linguistique*. La Découverte, 2019.

[28] *Ibid*, p. 177.

> d'étude est la langue française, mais elle décèle chez l'abbé Grégoire, et chez Antoine de Rivarol avant lui[29], une attitude de défiance voire de mépris par rapport aux dialectes et aux langues régionales. Les idiomes régionaux désigneraient les objets quotidiens et seraient incapables d'exprimer une pensée supérieure, des idées. Une accusation d'impudeur, de lourdeur et de grossièreté pèse aussi sur ces patois. La démarche de l'abbé Grégoire est d'autant plus intéressante qu'il adhère aux idéaux révolutionnaires et cherche à réduire la fracture entre le peuple patoisant et les élites. Candea et Véron disent « qu'on a souvent comparé [le questionnaire de Grégoire] à une première grande enquête sociolinguistique »[30]. Grégoire voit dans la prolifération de ces patois une volonté politique de l'Ancien Régime pour faire perdurer un système féodal. Les préjugés de Grégoire à l'encontre des langues régionales et les conclusions autoritaires de son rapport, la volonté d'imposer le français et de faire disparaître les variantes régionales, sont paradoxalement l'aboutissement de ses préoccupations égalitaires et de son souci de faire profiter les régions des avancées révolutionnaires. Ce jacobinisme va s'accentuer jusqu'à prendre des teintes hostiles à l'égard de ce qui n'est pas parisien. Les autrices rappellent ainsi les mots du député Bertrand Barère : « Le fédéralisme et la superstition parlent bas-breton, l'émigration et la haine de la République parlent allemand, la contre-Révolution parle italien et le fanatisme parle basque » (Déclaration de Barère, le 8 pluviôse an II (27 janvier 1794)). Il ne s'agit pas ici de savoir si ces accusations sont fondées ou non (c'est vraisemblablement le cas comme le mettra en scène Balzac dans *Les Chouans*) mais plutôt de constater que les discours sur la province apparaissent tôt et qu'ils sont déjà suspicieux.

En 1857, le sous-titre de *Madame Bovary* de Gustave Flaubert, né à Rouen en 1821, est en soi un programme : *Mœurs de Province*[31]. L'ironie flaubertienne s'exprime dès la page de titre. Le roman se veut être un aperçu des mœurs provinciales et raconte la vie d'une belle femme, malheureuse dans son couple, mourant d'ennui à la campagne, se perdant dans les livres, puis dans une relation extraconjugale avec un jeune homme qui finit par l'abandonner à son malheur et finalement au suicide. Les mœurs de province annoncées se révèlent bien plus dissolues que ce qu'on pouvait attendre. Le grand mal de cette province, ce qui pousse l'héroïne Emma Bovary à multiplier les excès et les erreurs, c'est l'ennui. La province est décrite comme un lieu où les distractions sont rares et les habitants bornés d'esprit. Il faut être fou ou ridicule comme Bouvard et Pécuchet pour vouloir s'installer dans un tel décor. À l'intérieur même du *Dictionnaire des idées reçues*[32], Flaubert utilise quatorze fois l'occurrence « campagne » et il en fait même une entrée. Il s'agit soit de moquer la présupposée supériorité de la campagne par rapport à la ville :

> Campagne. Les gens de la campagne meilleurs que ceux des villes ; envier leur sort. — À la campagne tout est permis : habits bas, farces, etc.[33]

Soit de décrire des éléments comme « indispensable[s] à la campagne »[34], manière de railler l'attention portée à la conformité et indice supplémentaire de l'ennui qui guette. La province, « une et indivisible »[35], résumée par Flaubert dans *Madame Bovary,* est décrite de manière grotesque, comme un reflet déformé et rabougri de Paris. L'écrivain dans tous ses textes n'a de cesse de fustiger la bourgeoisie. Le cadre provincial est idéal pour faire évoluer ses personnages et les observer sombrer, Emma Bovary étant un cas archétypal. C'est la raison pour laquelle, selon Gianfranco Stroppini, « Flaubert [a] cloîtré le personnage [Emma] en l'ensevelissant dans la prov-

---

29 *Discours sur l'universalité de la langue française*, 1784.
30 *Ibid*, p. 116.
31 https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/9/9f/Madame_Bovary_1857_%28hi-res%29.jpg.
32 Flaubert, Gustave. « Dictionnaire des idées reçues », 415-52. Paris : L. Conard, 1910.
33 *Ibid*, p. 419.
34 *Ibid*, p. 417.
35 Garavini, Fausta « Province et rusticité », *op. cit.,* p. 79.

ince profonde, là où les inspirations qui fondent le plus la dignité humaine ne trouvent à s'exprimer que dans le convenu, s'émoussent dans l'insipidité ou vous acculent à la mort »[36]. Nous ne gloserons pas sur une empathie plus que douteuse de l'auteur envers son personnage[37], une interprétation facile chercherait à montrer que Flaubert, comme son personnage, se serait senti lui aussi la victime de provinciaux sans imagination. Ce qui est plus aisément démontrable, c'est la détestation de l'auteur pour sa ville d'origine et les rapports conflictuels qu'il entretient avec elle. Dans sa correspondance, il écrit le 2 septembre 1843 à Ernest Chevalier à propos de Rouen : « Je l'exècre, je la hais, j'attire sur elle toutes les imprécations du ciel, parce qu'elle m'a vu naître. Malheur aux murs qui m'ont abrité, aux bourgeois qui m'ont connu moutard, et aux pavés ou j'ai commencé à me durcir les talons ! »[38]. On trouve une autre trace de ce désamour pour sa ville d'origine dans la lettre ouverte que Flaubert adresse à la municipalité de Rouen suite au refus d'ériger une statue de Louis Bouilhet[39]. Marie-Claire Bancquart souligne que l'auteur traite « les membres du Conseil d'esprits obtus, utilitaires, tout juste bons pour le négoce des tissus »[40]. La chercheuse relève également que les Rouennais n'ont pas pardonné à Flaubert d'avoir fait de leur ville le théâtre de l'adultère de *Madame Bovary*. Marie-Claire Bancquart souligne la nécessité pour Flaubert de passer du temps en Normandie et d'y observer la population. Elle dit également que cette haine viscérale contre le lieu d'origine est aussi une haine de soi, l'auteur est aussi profondément bourgeois et normand que les personnages qu'il met en scène. Cette première étape dans le passé, nous permet de dégager une première forme de représentation de la province au XIXe siècle. Un espace hautement romanesque, peuplé d'individus mesquins ou, du moins, dont les agissements le sont, qui fonctionne comme un repoussoir par rapport à la capitale. À cet extrême, dont les représentants constituent la littérature dite légitime, classique même puisque nous avons évoqué trois auteurs qui figurent régulièrement aux programmes scolaires, répond un autre type de représentation de la province.

2) Une réaction littéraire : le régionalisme

De l'autre côté du spectre, s'inspirant des glorieux aînés et particulièrement des romans de George Sand qui célèbrent la province, un mouvement naît à la fin du XIXe siècle : le régionalisme. Anne-Marie Thiesse dans *Écrire la France*[41] montre que le terme « régionalisme » apparaît dans les textes à cette époque et qu'il accompagne un mouvement qu'on a appelé le « Réveil des provinces »[42]. Une partie de la jeunesse provinciale instruite souhaite bousculer les hiérarchies du champ littéraire, politique et social. La thématique du retour à la campagne émerge à cette époque, il y a une volonté de remettre en question l'hégémonie parisienne. C'est « l'âge des manifestes »[43], de la fondation d'écoles qui sont le rassemblement de jeunes gens qui veulent se distinguer sur la scène littéraire. « Voici longtemps qu'on cherche à briser la tyrannie de Paris » proclament les collaborateurs de la *Revue provinciale*[44], fondée par des étudiants toulousains en 1901. Les revues et les groupes se multiplient tel le groupe Félibrige (voir Focus 3). L'association choisit un terme inusité, « félibrige », se réunit autour du chef de

---

36 Stroppini, Gianfranco. « Madame Bovary ou L'idéalisme de Flaubert ». Bulletin de l'Association Guillaume Budé 1, n°2 (1992) : 174-80. https://doi.org/10.3406/bude.1992.1502. P. 175.

37 « Gustave Flaubert - ressources - Madame Bovary - madame bovary, c'est moi ». Consulté le 25 janvier 2020. https://flaubert.univ-rouen.fr/ressources/mb_cestmoi.php.

38 « Fichier : Flaubert Édition Conard Correspondance 1.djvu - Wikisource ». Consulté le 25 janvier 2020. https://fr.wikisource.org/wiki/Fichier:Flaubert_%C3%89dition_Conard_Correspondance_1.djvu.

39 Flaubert, Gustave. *Lettre de M. Gustave Flaubert à la municipalité de Rouen*. M. Lévy, 1872.

40 Bancquart, Marie-Claire. « Flaubert et Rouen ». Études Normandes 30, n°1 (1981) : 11-18. https://doi.org/10.3406/etnor.1981.2479.

41 Thiesse, Anne-Marie. *Écrire la France : Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle-Époque et la Libération*. FeniXX, 1991.

42 *Ibid*, première partie.

43 *Ibid*.

44 *Ibid*.

file Frédéric Mistral qui « joue au paysan méridional »[45], convoque et glorifie une histoire et une langue, la langue d'Oc, locales. Sur ce modèle, plusieurs revues littéraires vont se fonder et le mouvement va s'étendre dans toute la France. Au Nord, la revue *Beffroi* met à l'honneur les poètes locaux dominés par la figure d'Émile Verhaeren. Dans le Centre, à Blois, c'est la revue *la Vie Blésoise* qui « s'assigne des objectifs très localistes, vite tournés vers l'animation culturelle locale et les préoccupations folkloriques »[46]. Après le temps d'arrêt que constitue la Première Guerre mondiale, l'école connaît un sursaut et cette nouvelle impulsion se fait sous l'appellation « École de la Loire ». La Bretagne n'échappe pas à cette tendance : on y célèbre les bardes et les poètes, la région entière est « chargée et surchargée de représentations »[47]. Assez vite, le mouvement se teinte de nationalisme et prend une couleur politique. Anne-Marie Thiesse voit la Bretagne comme le « parangon des provinces »[48]. La région a gardé une identité forte portée par tout un contingent de « déracinés » ayant émigré vers la capitale avec, dans leur valise, un attachement très fort à la terre d'origine. Tout est réuni pour créer une forte opposition entre Paris et la Province. Déjà, les prétendants provinciaux à la scène littéraire sont soumis à l'attraction de la capitale. Comment faire émerger les thèmes provinciaux dans un pays aussi centralisé que la France ?

Focus 3. Exporter le régionalisme : l'échec de la tentative nationaliste Félibrige.

Le Félibrige est « à la fois académie et mouvement militant ». Cette citation, en forme de profession de foi, orne la page du site internet[49] créé par l'association. On y apprend que le mouvement, qu'on désigne aussi sous le nom de Mistralisme, a été fondé en 1854 par Frédéric Mistral et qu'il défend et promeut les langues régionales. Cette défense de la culture régionale est l'occasion d'égratigner la « culture aseptisée, sans saveur, qui nous est continuellement imposée », sans que celle-ci ne soit nulle part décrite avec plus de précision. Le « mondialisme » est dénoncé, celui « qui conduit à perdre le fondement des civilisations ». Ces extraits sont tirés du « mot du Président ». Mais ce militantisme affiché se double d'une prudence politique. Un encart « Important ! » en bas à gauche de la page web indique : « Les statuts du Félibrige (Art. 3) interdisent à notre mouvement tout soutien, toute prise de position, en faveur d'un parti politique quel qu'il soit » et le président Jacques Mouttet, dans une interview accordée à marsactu.fr, récuse la dimension politique du mouvement que met en exergue le journaliste[50]. Cette frilosité est due aux tensions passées qui ont traversé le mouvement à la fin du XIXe siècle entre « Blancs et Rouges, catholiques réactionnaires et républicains plus ou moins progressistes » et que souligne Anne-Marie Thiesse[51]. Quant à Philippe Martel, il explique ce que ce mouvement a de nébuleux et de difficilement saisissable[52]. Il constate que le discours a fortement évolué, des origines quasi-nationalistes à une position beaucoup plus modérée aujourd'hui. La figure de Mistral a beaucoup compté dans le développement du mouvement qui se constitue de « quelques centaines d'adhérents » qui ne parviennent jamais à mobiliser ni les instances dominantes, ni les classes populaires locales. Philippe Martel constate l'impossibilité pour cette « petite bourgeoisie éduquée » de se transformer en avant-garde, faute de mobiliser régionalement et nationalement. « Entre-deux », le

[45] *Ibid*.
[46] *Ibid*.
[47] *Ibid*.
[48] *Ibid*.
[49] « Felibrige ». Consulté le 1er février 2020. http://www.felibrige.org/.
[50] Marsactu. « [Provence en toc] "Le risque n'est pas le mélange culturel mais l'uniformisation" », 8 septembre 2018. https://marsactu.fr/provence-en-toc-le-risque-nest-pas-le-melange-culturel-mais-luniformisation/.
[51] Thiesse, Anne-Marie. *Écrire la France, op. cit.,* première partie.
[52] Martel, Philippe. « Le Félibrige : un incertain nationalisme linguistique ». Mots. Les langages du politique, n 74 (1er mars 2004) : p. 43-57. https://doi.org/10.4000/mots.4273.

> mouvement est condamné à rester une modeste action culturelle, celle d'érudits locaux incapables de se constituer en opposants régionalistes en conflit avec la France et néanmoins défenseurs d'une littérature qu'ils refusent d'assigner à un « simple dialecte du terroir, pittoresque et modeste ». Mouvement local, le Félibrige a tenté de s'universaliser en passant de la défense de la sauvegarde de « la langue d'un peuple » à celle « du peuple ». Mais cette tentative a échoué faute de théoriciens solides et l'ambition de rayonnement national n'a pas survécu à la mort de son fondateur Frédéric Mistral. L'association vit encore et peut être encore convoquée comme gage de respectabilité locale comme le montre l'article[53] mais elle n'intéresse plus le champ littéraire qu'en tant que mouvement littéraire de la seconde moitié du XIXe siècle.

Il faudrait en dire plus sur les origines de la littérature régionaliste et sur son développement à la fin du XIXe siècle et au XXe siècle. Nous allons nous concentrer sur sa persistance contemporaine (voir b) et nous nous en tiendrons aux conclusions d'Anne-Marie Thiesse pour la partie historique. Elle met à mal l'idée selon laquelle la littérature régionaliste aurait fourni le gros des auteurs collaborationnistes[54]. La littérature ruraliste et régionaliste intéressait peu les autorités allemandes et les « échanges culturels » étaient plutôt le fait de romanciers de la capitale. Mais le pétainisme s'étant emparé des thèmes régionalistes, la Libération en a fait un sujet tabou. Politiquement, le centralisme est réaffirmé même si le maillage local de la Résistance aurait rendu possible un autre scénario. La chercheuse relève d'ailleurs que les noms choisis par les auteurs clandestins sous l'Occupation sont ceux des « pays » qui constituent la France : Vercos (Jean Bruller), Argonne (Jacques Debû-Bridel), Minervois (Claude Aveline), Forez (François Mauriac)… Si les mouvements régionalistes qui se développent dans différentes régions de France ont souvent une couleur réactionnaire et exaltent de manière parfois caricaturale les bienfaits de la vie de province, ils sont aussi variés et pluriels dans leur constitution. Aux mouvances conservatrices dominantes répondent des positionnements plus contestataires où il s'agira moins de défendre un mode de vie, jugé fantasmé par ces opposants de l'intérieur, que de dénoncer l'oppression plus ou moins consciente exercée par la capitale. C'est ce qui se joue lors de l'affrontement éditorial puis télévisuel entre Pierre-Jakez Hélias et Xavier Grall.

3) Un autre regard porté sur la province

Le 8 juillet 1977, sur le plateau de l'émission « Apostrophes » présenté par Bernard Pivot, Xavier Grall et Pierre-Jakez Hélias sont invités à débattre[55]. Grall vient de publier chez Hachette *Le Cheval couché*, une réponse en forme d'attaque au *Cheval d'orgueil* d'Hélias paru chez Plon en 1975 dans la collection Terre humaine. Le livre d'Hélias a connu un grand succès public, Grall, dans la vidéo, parle d'un tirage entre 400 et 500 000 exemplaires[56]. Ce moment de télévision résume presque idéalement les positions qu'occupent les acteurs du champ. Xavier Grall, le plus jeune, cheveux longs, visage émacié, mise vestimentaire bohème, vindicatif et volontiers provocateur fait face à Pierre-Jakez Hélias, attitude professorale, en costume cravate, fumant une pipe iconique sans jamais se départir de sa bonhomie et de son calme. Bernard Pivot s'érige en arbitre et ne cache pas son plaisir de mettre en scène l'affrontement. Aidé par les mots d'esprit de Grall et la bonne composition rieuse d'Hélias, le présentateur lit les extraits les plus violents le sourire aux lèvres, amusé et joyeux, comme l'est le public présent. Si les deux acteurs sont bretons, Grall est présenté comme un journaliste parisien qui a décidé de revenir vivre dans

---

[53] Marsactu. « [Provence en toc] "Le risque n'est pas le mélange culturel mais l'uniformisation" ».
[54] *Ibid*, troisième partie.
[55] L'Ouest en mémoire. « l'Ouest en mémoire - Pierre-Jakez Hélias et Xavier Grall - Ina.fr ». Consulté le 15 février 2020. http://fresques.ina.fr/ouest-en-memoire/fiche-media/Region00350/pierre-jakez-helias-et-xavier-grall.html.
[56] *Ibid*.

sa Bretagne natale. C'est la figure du rebelle exalté. Il écrit sur James Dean[57], Arthur Rimbaud[58] mais aussi sur la guerre d'Algérie[59] qu'il dénonce dans ses articles. Jean Rohou dans son ouvrage *Fils de ploucs*[60] ne l'épargne pas :

> Prisonnier de l'hypocrite bigoterie d'une petite bourgeoisie provinciale, Grall s'est voulu un collégien subversif, puis un poète, journaliste et pamphlétaire parisien, adversaire des normes et dénonciateur de toute hypocrisie. Au bout de vingt ans, il s'est senti enfermé à Paris, « ses salons, ses vanités, ses conformismes ». L'idéaliste, qui s'était fait poète et militant pour se délivrer de conventions insupportables, a fui cette nouvelle prison pour revenir au pays, assoiffé d'une Bretagne de rêve et de l'authenticité d'une langue qu'il ignorait. Quelle déception ! Le peuple était assoupi « dans le lit clos de la résignation » et les Pierre-Jakez réduisaient sa culture au « folklore, cet alibi des esclaves ».[61]

Notons, en passant, que Rohou lui-même est un écrivain et universitaire qui a écrit sur la Bretagne et dont l'ouvrage *Fils de ploucs* se veut un « anti-*Cheval d'orgueil* »[62]. Ces querelles fratricides sont à comparer à la solidarité affichée et à l'amitié revendiquée entre les auteurs de notre corpus. Hélias, quant à lui, est professeur de lettres à Quimper. Installé, à la tête de projets nationaux et locaux de défense de la langue bretonne, il est la figure du potentat local aux yeux de Grall l'*outsider*. Grall reproche à Hélias de faire de la société qu'il décrit une société idéale. Grall dit respecter la pauvreté, à laquelle il reconnaît une certaine grandeur voire une noblesse, mais il ne s'empêche pas d'être critique. Ainsi, il s'en prend au « système de clan » qui est celui de ce territoire qu'il appelle « la bigoudenie ». Hélias rétorque que le public s'est reconnu dans son livre parce qu'il a pris la défense d'un peuple jusqu'alors méprisé. Il reproche à Grall de l'attaquer sur son aspect populaire et il le renvoie d'abord aux réactionnaires méprisants du passé puis à une élite déconnectée qui jugerait de haut, loin des préoccupations des gens du peuple. Le face-à-face obéit aux codes télévisuels de la promotion mais il a aussi le mérite de dévoiler deux positions a priori irréconciliables. Hélias représenterait le pôle conservateur, nostalgique d'une société presque idéale, aux antipodes de l'époque contemporaine et de son plus grand symbole : la ville moderne. Grall serait le tenant d'une position plus critique, aiguisée par une formation intellectuelle et culturelle forgée loin de la région natale, risquant toujours l'anathème de la déconnexion. C'est Pivot lui-même qui attaque Grall sur ce que Nicolas Renahy appelle, à la suite de Jean-Claude Chamboredon, son « capital d'autochtonie »[63] :

> Bernard Pivot
>
> D'abord votre itinéraire personnel. À l'âge de 40 ans, vous habitiez Paris, vous étiez journaliste très connu sur la place.
>
> Xavier Grall
>
> Oh ! Très connu, non… Ah !
>
> Bernard Pivot
>
> Si, si. Et vous avez tout quitté pour retourner en Bretagne ?
>
> Xavier Grall
>
> Eh oui, pourquoi pas, parce que j'ai, figurez-vous que depuis 10 ans, depuis 15 ans, je me bats pour ce pays, même quand j'étais à Paris. On peut se battre pour son pays à New York, à Sarcelles, j'habitais Sarcelles, moi. Il se trouve que j'en ai eu un peu marre de tout cela. Que j'aimais mon pays à un point tel qu'il a fallu que je revienne là-bas. Ça a été une démarche disons, charnelle tout à fait physique et spirituelle…
>
> Bernard Pivot

---

57 Grall, Xavier. *James Dean et notre jeunesse*. Le Bateau-Livre, 1994.

58 « Arthur Rimbaud, La Marche au soleil. par GRALL, Xavier. : - Librairie le Père Pénard ». Consulté le 15 février 2020. https://www.abebooks.fr/Arthur-Rimbaud-Marche-au-soleil-GRALL/10987185118/bd.

59 Grall, Xavier. *La Génération du djebel*. Éditions du Cerf, 1962.

60 Rohou, Jean. *Fils de ploucs : Le pays, les gens, notre vie, ar vro, ãn dud, or buez*. Ouest-France, 2005.

61 Rohou, Jean. *Fils de ploucs : La langue, l'école*. Ouest-France, 2005.

62 Lexpress.fr. « La Bretagne sans fard », 10 novembre 2005. https://www.lexpress.fr/culture/livre/fils-de-ploucs-le-pays-les-gens-notre-vie-histoire-de-la-bretagne-et-des-bretons-des-ages-obscurs-au-regne-de-louis-xiv_820870.html.

63 Renahy, Nicolas. *Les gars du coin : enquête sur une jeunesse rurale*. Textes à l'appui. Paris : Découverte, 2005, p. 264.

> Pour trouver des racines ? [...] Bien, vous êtes, donc vous êtes retourné en Bretagne et puis vous dites de cet ouvrage que c'est votre recouvrance ?[64]

L'auteur est suspecté d'imposture pour avoir habité Paris et pour y avoir réussi. Grall lui-même semble jouer ce jeu en niant sa réussite. Derrière le renvoi systématique du présentateur à la figure de « migrant *de l'intérieur* »[65] plane une suspicion d'illégitimité. Le soupçon pèse d'autant moins sur Hélias que *Le Cheval d'orgueil* narre la vie de sa propre famille, de modestes paysans bigoudens. Au jeu du capital d'autochtonie, Grall ne peut rivaliser. L'enjeu est fort sur un territoire morcelé comme l'est celui de la Bretagne. Grall rappelle ainsi à Hélias qu'il ne laisse aucune place à la Bretagne des marins et qu'il ne s'intéresse qu'à la minuscule « Bigoudenie ». Ailleurs en France, la question de la représentation se pose aussi vivement.

Ainsi, Jean Giono, en 1965, confie à France Culture que le Félibrige « est une tartarinade du siècle dernier ! Ça a pu amuser le peuple à une époque où il n'y avait pas le cinéma, mais maintenant, on a autre chose pour s'amuser »[66]. L'auteur provençal se démarque du régionalisme, le chercheur Christian Morzewski l'affirme aussi quand il insiste sur la différence entre « les notions de terroir et de territoire »[67]. On voit que la distinction ne se fait pas seulement avec le mode de vie citadin mais aussi contre une vision édénique et nostalgique symbolisée par la littérature du terroir dont nous parlerons dans la sous-partie suivante. L'auteur de *Regain* et *Un roi sans divertissement* met en scène la violence des paysages et des rapports sociaux. *Regain*, publié en 1930, n'est pas qu'une ode à la beauté du décor provençal et au pouvoir régénérant du printemps. C'est aussi une réflexion sur un sujet social que Giono veut aborder : la désertification des villages isolés. La nature y est personnifiée, tour à tour hostile et accueillante, le narrateur lui prête des intentions, plus ou moins bienveillantes. On peut ainsi lire : « On entend respirer les herbes à des kilomètres loin. Ils sont chez eux. Le silence les pétrit en une même boule de chair. »[68] Les personnages du roman partagent cette croyance, ainsi Valigrane dans le même chapitre : « Faut pas croire que la plante ça raisonne pas »[69]. Le décor édénique peut se transformer en un lieu menaçant et la contemplation du paysage ne rend pas ses habitants meilleurs. Dans *Un roi sans divertissement*, Giono emprunte à Chrétien de Troyes le motif des gouttes de sang sur la neige[70] qu'il transpose dans les massifs alpins au XIXe siècle. Le spectacle cruel de la beauté, incarnée par les taches rouges de sang sur la neige blanche, est à ce point insupportable au capitaine Langlois qu'il n'a d'autre alternative que de se suicider à la dynamite. Cette fin spectaculaire, comment pouvait-il en être autrement avec la référence à Pascal, fait voler en éclat l'image de l'auteur qui célèbre la beauté et la vertu de la province. La violence est au cœur de la province décrite par Giono, ce dont les auteurs de notre corpus sauront se rappeler.

Plus proches de notre époque mais tout aussi éloignés du régionalisme et du roman du terroir, les auteurs limousins Pierre Michon et Pierre Bergougnioux construisent une œuvre où la province joue un rôle de premier plan. Michon le Creusois et Bergougnioux le Corrézien ont tous les deux publié leur premier ouvrage en 1984. Le discret Michon et le prolifique Bergougnioux ont comme point commun leurs éditeurs : Gallimard pour leurs premiers ouvrages puis Verdier. Ils partagent aussi une fascination pour William Faulkner, bien détaillée par

---

64 L'Ouest en mémoire. « L'Ouest en mémoire - Pierre-Jakez Hélias et Xavier Grall - Ina.fr ».

65 Latour, Bruno. *Où atterrir ? comment s'orienter en politique*. Paris : La Découverte, 2017, p. 15.

66 Télérama.fr. « De l'enfant à l'écrivain, Jean Giono se raconte ». Consulté le 15 février 2020. https://www.telerama.fr/radio/radio-france-et-l-ina-ravivent-la-voix-de-jean-giono,130439.php.

67 Vergnes, Bruno. « Giono dans sa culture, actes du colloque des 27-30 mars 2001, publiés sous la direction de Jean-François Durand et Jean-Yves Laurichesse, Presses Universitaires de Perpignan/ Publications de l'Université de Montpellier-III, 2003 ». Littératures 51, n°1 (2004) : p. 221.

68 Giono, Jean. *Regain*. Grasset, 2011, chapitre : III.

69 *Ibid*.

70 Rey-Flaud, Henri. « Le sang sur la neige : analyse d'une image-écran de Chrétien de Troyes ». Littérature 37, n 1 (1980) : p. 15-24. https://doi.org/10.3406/litt.1980.1189.

Mahigan Lepage[71]. Comme le souligne le chercheur, il s'agissait pour l'auteur américain de : « faire de l'universel avec le « local »[72]. La problématique devient plus autobiographique pour les écrivains français.

> Il n'importe pas vraiment de connaître l'action directe du milieu rural sur Michon et Bergounioux, mais bien de savoir comment ils ont pu *composer* avec cette appartenance problématique.[73]

La province est le lieu de l'idiotie et de l'indigne. Comme le relève Lepage, Bergougnioux dit : « J'ai eu ce que Sartre appelait une enfance idiote et Marx l'idiotie rurale »[74] et Michon : « Bien sûr il y a l'enfance rurale, c'est-à-dire ce qui me fonde en indignité et en désir de renverser cette indignité en son contraire. »[75] Loin d'une célébration de la vie provinciale, les deux auteurs y voient plutôt un espace arriéré avec, chez Michon, une volonté de revanche. Celle-ci sera prise avec la consécration qui ne peut être délivrée ailleurs qu'à Paris. Bergougnioux décrit son inconfort d'auteur de province : « J'occupe une position très inconfortable entre deux vies. D'un côté se trouve mon passé, et ses provinces arriérées, incultes. De l'autre, l'expérience seconde que j'ai faite à Paris. »[76] L'expérience est « seconde » donc finale. Elle était le but et la consécration. Cependant, l'intérêt de la littérature de ces deux écrivains viendrait peut-être de cette relégation dans une province obscure et arriérée. Pour Lepage, c'est le sens de leur attachement à Faulkner. Il y avait bien Balzac, Sand ou Rimbaud, mais Faulkner est plus proche de leur expérience : « Dans leur cas [Lepage parle de Balzac, Sand et Rimbaud], la relégation ne paraît pas aussi extrême, l'ignorance ambiante aussi crasse, Paris a priori aussi loin de leur campagne que ne l'était pour Faulkner la ville depuis le sud des États-Unis. »[77] La province inculte d'origine devient le sujet de leur littérature. Dans un retournement du stigmate, les auteurs revendiquent leur « barbarie », leur « plouquerie »[78], « même si on sait qu'il s'agit d'une imposture, d'une pose d'écrivain »[79]. Dans *Vies minuscules*, Michon bâtit une sorte de mausolée aux « petites gens » de sa Creuse natale. Il cite André Suarès en épigraphe : « Par malheur, il croit que les petites gens sont plus réels que les autres. »[80] Michon fait preuve ici d'une belle ironie. Les « petites gens » ne seraient pas « plus réels que les autres » selon Suarès, il va pourtant y consacrer tout son récit. Le travail sur la langue et l'interrogation socio-politique sous-jacente dans son œuvre sont en revanche absents d'une catégorie du roman populaire à laquelle nous allons maintenant nous intéresser : le roman du terroir.

b) Le roman du terroir : le succès discret d'un héritier du régionalisme

Une visite en médiathèque et une conversation avec une bibliothécaire, qu'il ou elle soit de province ou de Paris, suffit pour se convaincre de la vitalité du genre et de son succès auprès du public. Pourtant, d'un établissement à l'autre, ce type d'ouvrage est diversement présenté, mis en valeur ou non. Ses collections sont mises à part, intégrées avec les autres romans, signalées par un logo, une gommette, une cote particulière, etc. Un traitement qui interroge quant à la représentation du genre.

1) La difficile définition de la littérature du terroir

Les études sur la littérature du terroir française sont rares. On se heurte assez rapidement à la difficulté de

---

[71] Lepage, Mahigan. « Michon et Bergounioux lecteurs de Faulkner ». Études françaises 43, n 1 (2007) : p. 123-38. https://doi.org/10.7202/016301ar.
[72] *Ibid*.
[73] *Ibid*.
[74] Bayle, Thierry et Bergougnioux, Pierre. « Un cœur noir [entretien] », *Magazine littéraire*, nº 319, mars 1994, p 72.
[75] Bayle, Thierry et Michon, Pierre. « Pierre Michon : un auteur majuscule [entretien] », *Magazine littéraire*, nº 353, avril 1997, p. 99.
[76] Bayle, Thierry et Bergougnioux, Pierre. « Un cœur noir [entretien] », *op. cit*.
[77] Lepage, Mahigan. « Michon et Bergounioux lecteurs de Faulkner ». *Éudes françaises* 43, n 1 (2007) : pp. 123-38. https://doi.org/10.7202/016301ar.
[78] Pierre Michon, « Le père du texte », dans *Trois auteurs*, Lagrasse, Verdier, 1997, p. 77-88.
[79] Lepage, Mahigan. « Michon et Bergounioux lecteurs de Faulkner ».
[80] Michon, Pierre. *Vies minuscules*. Collection Folio 2895. Paris : Gallimard, 2009.

nommer le genre : roman du terroir, littérature du terroir, littérature des territoires, littérature de province… Les études sont plus nombreuses de l'autre côté de l'Atlantique, au Canada, où la littérature du terroir des auteurs québécois parvient à intéresser les chercheurs. Une page Wikipédia francophone[81] donne un début de définition au genre, de reconnaissance même serait-on tenté d'écrire : « une forme de littérature ancrée dans des traditions régionales. » On apprend aussi que la littérature du terroir a la double spécificité d'être dénigrée et populaire : « Parfois dénigrés par certains cénacles, ces romans connaissent aujourd'hui un succès commercial grandissant, puisque les tirages dépassent souvent les 100 000 exemplaires. » Si ces éléments ne s'appuient sur aucune source citée, nous verrons plus tard qu'ils n'en sont pas moins véridiques. La page Wikipédia précise également le nom des « nombreuses maisons d'édition parisiennes [qui] ont ajouté ce rayon à leur catalogue et s'y sont lancées : Les Presses de la Cité, Robert Laffont, Albin Michel, Calmann-Lévy, ou d'autres à assises plus régionalistes comme Les éditions du Rouergue, De Borée, Lucien Souny ». La page du site Babélio[82] dédiée au roman du terroir nous renseigne également sur la perception du genre. Notons d'abord que, à l'instar d'autres genres moins légitimes tels que le « thriller », la « romance » et aux côtés de genres canonisés comme le « roman », la « littérature française » ou, plus récemment, la « bande dessinée », le « roman du terroir » possède sa propre étiquette sur le site. Cela ressemble, là aussi, à une forme de consécration. Ces étiquettes indiquent le genre, parfois plusieurs pour un seul ouvrage, mais peuvent aussi signifier une thématique (« amour », « famille », « amitié », etc.) ou une période historique (« 20e siècle », « 19e siècle », etc.). La page « roman du terroir » recense 865 romans (au 17 février 2020). Pour comparaison, l'étiquette « romans policiers et polars » en compte 34 852 et l'étiquette « magie » 12 787. Les utilisateurs de Babelio, un public plutôt jeune et technophile, ne représentent pas la cible de la littérature du terroir. Il n'empêche que le site ou les algorithmes du site sont assez pertinents puisqu'il propose à l'internaute dans la rubrique « Découvrez des thématiques proches » les termes suivants : « littérature, saga, récits, roman, roman historique, saga familiale, littérature régionale, Régionalismes, campagne, enseignement, traditions, limousin, écrivain femme, Cantal, broché, Christian Signol, amour, histoire d'amour, guerre, première guerre mondiale, famille, terroir, roman régional, France, Dordogne, littérature française, Auvergne (France), littérature contemporaine, 20e siècle », un condensé, sous la forme d'un nuage de mot, du genre. Un autre site ne craint pas d'afficher l'expression « Roman du terroir » et son objectif commercial n'est sans doute pas étranger à cette absence de scrupule : intermarché-shopping.fr[83]. La page ne compte que 27 résultats, ce qui représente peu de titres par rapport à la large production du genre. Il n'y a pas de nouveautés récentes, les titres présentés ont été publiés entre 2008 et 2016. La page semble peu ou plus alimentée. On suppose qu'elle ne représente pas un intérêt commercial suffisant pour la chaîne de grande surface. Ce détour par des sites qui, d'ordinaire, intéressent peu la critique et la recherche nous permet d'avoir un aperçu du genre. D'après ces quelques éléments, on peut définir le roman du terroir de la manière suivante : un roman dont le cadre se situe ailleurs que dans la capitale, le plus souvent à la campagne, dans un passé récent ou une époque contemporaine, il se déroule rarement avant la première guerre mondiale. Les romans du terroir sont de facture traditionnelle avec un narrateur le plus souvent omniscient ou autodiégétique, un schéma narratif classique avec situation initiale, élément perturbateur et situation finale. Peu ou pas de jeux intertextuels et ni de métadiscours : la littérature de terroir se veut apolitique et sans ambition littéraire. D'un point de vue narratif, l'intrigue est le plus souvent amoureuse et/ou familiale. La figure du personnage de retour au pays ou découvrant une région et ses habitants est récurrente. Cette découverte est l'occasion de décrire les paysages, les mœurs et les coutumes des régions où se déroulent les intrigues.

---

[81] « Littérature de terroir française ». In Wikipédia, 11 février 2020. Consulté le 17 février 2020. https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Litt%C3%A9rature_de_terroir_fran%C3%A7aise&oldid=167309114.

[82] « Roman du terroir - 865 livres - Babelio ». Consulté le 17 février 2020. https://www.babelio.com/livres-/roman-du-terroir/2407.

[83] « Roman du terroir - Intermarché Shopping ». Consulté le 17 février 2020. https://www.intermarche-shopping.fr/catalog/livres/litterature-et-fiction/romans-et-nouvelles/roman-du-terroir.

Les valeurs qu'on pourrait dire traditionnelles : attachement à la famille et à la terre, filiation, fidélité, solidarité villageoise, courage, etc. sont valorisées et défendues dans ces romans où les héros vertueux triomphent toujours sur la cupidité ou la duplicité d'adversaires qui sont des ennemis de l'intérieur : membres de la famille jaloux ou malveillants, voisins et voisines adeptes du commérage quand ce ne sont pas les éléments qui se déchaînent contre le héros : climat hostile, solitude, catastrophe naturelle. La littérature du terroir, pour résumer, se veut une littérature simple, à l'image des valeurs qu'elle projette sur la campagne où se déroulent ses récits. Si des contre-exemples existent, la littérature de terroir obéit souvent à ce schéma assez précis et évite de surprendre son lectorat. Cette définition imparfaite nous permet d'entrevoir les grandes lignes du roman du terroir. Elle est d'autant plus nécessaire que les grandes maisons elles-mêmes sont plutôt avares de commentaires sur un genre qu'elles produisent pourtant en quantité.

Focus 4. Michelet, Signol, Bourdin : 3 auteurs puissants.

Claude Michelet est né à Brive-la-Gaillarde en 1938. Christian Signol est né en 1943 aux Quatre-Routes-du-Lot, commune du Quercy. Françoise Bourdin est née à Paris en 1952. Ces trois auteurs de best-sellers ont pour caractéristique commune d'être peu voire jamais cités dans la presse malgré un succès populaire jamais démenti. Si Françoise Bourdin est la plus *diversifiée*, ils écrivent tous trois des romans du terroir. Claude Michelet est principalement un auteur de sagas, ces cycles romanesques comprenant plusieurs titres. La saga des Vialhe est la plus célèbre, située en Corrèze au XXe siècle, débutant par le roman le plus connu de l'auteur : *Des grives aux loups* publié en 1979 aux éditions Robert Laffont. Depuis 1984, Christian Signol publie au rythme d'un roman par an. En 1994, son transfert de chez Robert Laffont à Albin Michel nous donne un indice du potentiel commercial de cet auteur très prolifique. Son œuvre célèbre la campagne française et son terroir : les vignes, l'agriculture, les dynasties familiales et régionales. Françoise Bourdin est elle aussi une autrice très productive puisqu'elle publie, depuis 1994, plus d'un roman par an. Parmi les plus grandes vendeuses de livres en France[84], ses textes, contrairement à ceux de Christian Signol, ne sont pas tous des romans du terroir mais ils en empruntent de nombreux éléments : intrigue amoureuse ou familiale à la campagne, schéma narratif traditionnel, triomphe des valeurs morales. Les trois auteurs ont été adaptés en série télévisée : *Des grives aux loups* pour Claude Michelet, *La Rivière Espérance, La Promesse des sources* et *L'Enfant des Terres blondes* pour Christian Signol et *De vagues herbes jaunes, Mano a mano, Les Vendanges de juillet* et *Terre indigo* pour Françoise Bourdin. Pour les trois auteurs, les articles dans la presse nationale sont rares, contrairement à ceux de la presse régionale qui les célèbre régulièrement. C'est *Ouest-France* qui documente la rencontre de Françoise Bourdin avec son public vendéen[85], *Sud Ouest* qui fait la recension d'un ouvrage de Christian Signol[86] ou encore France Bleu Drôme dont le « livre coup de cœur » de la journaliste est la suite et la fin *Des grives aux loups*, à savoir *L'Appel des engoulevents*[87]. Quand la presse nationale s'y intéresse, comme c'est le cas pour Françoise Bourdin[88], c'est moins pour le contenu des ouvrages que pour souligner le silence médiatique qui accompagne ces

[84] « Françoise Bourdin, auteure de best-sellers : « J'aurais bien aimé être récompensée, ça m'aurait touchée » ». Lemonde.fr, 9 novembre 2019. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2019/11/09/francoise-bourdin-auteure-de-best-sellers-j-aurais-bien-aime-etre-recompensee-ca-m-aurait-touchee_6018562_4500055.html.

[85] « Les lecteurs de Ouest-France rencontrent Françoise Bourdin ». Ouest-france.fr, 9 avril 2017. Consulté le 01 juin 2020. https://www.ouest-france.fr/pays-de-la-loire/vendee/les-lecteurs-de-ouest-france-rencontrent-francoise-bourdin-4924327.

[86] « Quand l'écrivain Christian Signol dénonce le désert médical ». Sudouest.fr. Consulté le 9 mai 2020. https://www.sudouest.fr/2017/10/30/l-ecrivain-denonce-le-desert-medical-3904668-6272.php.

[87] « "L'appel des engoulevents" de Claude Michelet, aux Editions Retrouvées ». France Bleu. Consulté le 9 mai 2020. https://www.francebleu.fr/emissions/le-livre-du-jour/drome-ardeche/l-appel-des-engoulevents-de-claude-michelet-aux-editions-retrouvees.

[88] « Françoise Bourdin, auteure de best-sellers : « J'aurais bien aimé être récompensée, ça m'aurait touchée » ». Lemonde.fr.
Ou encore : « Françoise Bourdin la (quasi) inconnue aux 15 millions de livres ». Lepoint.fr, 19 juin 2019. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lepoint.fr/societe/francoise-bourdin-la-quasi-inconnue-aux-15-millions-de-livres-19-06-2019-2319738_23.php.

auteurs. Cela n'empêche pas les trois auteurs d'être régulièrement célébrés à la Foire du livre de Brive où leurs stands sont très fréquentés par un public fidèle. Si Claude Michelet se fait désormais plus rare, Christian Signol et Françoise Bourdin continuent de publier et occupent régulièrement les premières places du classement GfK des meilleures ventes. Françoise Bourdin a même un site internet dédié à son œuvre sur lequel on trouve des liens pour acheter ses romans[89]. Ses réseaux sociaux sont également régulièrement mis à jour pour faire le lien avec sa communauté de fans. Ce professionnalisme est souhaité et entretenu par son éditeur, les éditions Belfond, qui sont à l'origine de ce site et qui prennent en charge sa gestion. Si la mise en avant est plus discrète sur le site d'Albin Michel, dont le réservoir d'auteurs à grand potentiel commercial est plus élevé, la maison d'édition le présente néanmoins comme « l'un des dix romanciers préférés des Français »[90].

2) Enterrer le terroir : une stratégie éditoriale ?

Nous nous intéresserons aux cas de trois maisons d'édition qui publient le plus grand volume de littérature du terroir : Albin Michel, Calmann-Lévy et Presses de la Cité. Elles ont pour point commun de rechigner à utiliser le terme « terroir » pour désigner leur collection. Les Presses de la Cité, des trois concurrents, est l'éditeur le plus enclin à utiliser le terme. La collection dédiée s'intitule « Terres de France », une manière d'euphémiser l'appellation visiblement problématique « roman du terroir ». Sur le site[91], la catégorie finit par apparaître, mais là encore, le nom de la thématique choisi interroge : « Roman de terroirs ». L'explication se trouve peut-être dans la classification seconde qui est proposée sur le site, à savoir une recherche par régions. La pluralité des territoires et la volonté de respecter la spécificité de chacune des régions peuvent expliquer les scrupules de l'éditeur à parler de la littérature d'un seul terroir. Cette interprétation semble confirmée par le court argumentaire qui présente la collection : « La culture et l'histoire de nos régions font la richesse de nos romans. Grands destins, héroïnes flamboyantes, amours contrariées, secrets et intrigues… Amateurs de belles histoires, notre collection est faite pour vous ! »[92]. Le cas de Calmann-Lévy est également révélateur. Le roman du terroir y est désormais décliné dans la collection Territoires. Cette collection s'appelait jusqu'en 2018 « France de toujours et d'aujourd'hui ». Ce changement est intervenu en 2019, suite à la refonte de la charte éditoriale[93], et les couvertures de la collection portent désormais le nom Territoires, écrit dans une police de caractères manuscrite.

[89] « Françoise Bourdin ». Consulté le 9 mai 2020. https://www.francoise-bourdin.com/.
[90] « Christian Signol | Les éditions Albin Michel ». Albinmichel.fr. Consulté le 9 mai 2020. https://www.albin-michel.fr/auteurs/christian-signol-17858.
[91] « L'École de Brive ». Lisez.com. Consulté le 25 février 2020. https://www.lisez.com/robert-laffont/collection-lecole-de-brive/58507.
[92] *Ibid*.
[93] « Sur d'autres Territoires ». Livreshebdo.fr. Consulté le 17 février 2020. https://www.livreshebdo.fr/article/sur-dautres-territoires.

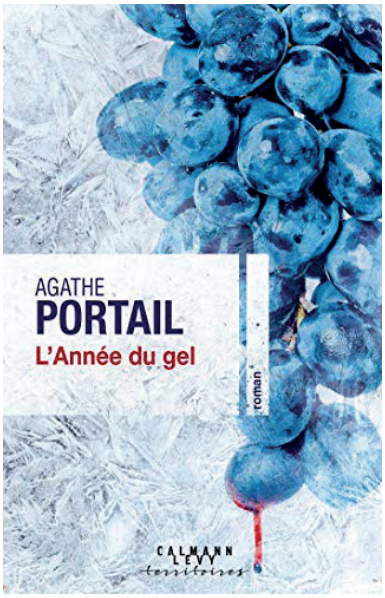


Illustration 1: Portail, Agathe. L'année du gel. Calmann-Lévy. Territoires, 2020.

La page d'accueil du site de la collection[94] propose une carte interactive de France pour « trouve[r] les livres qui parlent de votre région ». Cette nouvelle dénomination, territoire au pluriel, est une manière, encore une fois, d'écarter l'encombrant « terroir » et d'affirmer la pluralité des expériences provinciales. La présentation de la collection[95] nous apprend son double objectif : la « fidél[ité] à son héritage » et l'« ambition d'être en harmonie avec les thèmes et les sensibilités actuels ». La question reste à trancher de savoir si c'est le terme « terroir » qui gêne ou si ce n'est pas plus largement le genre dans son ensemble, associé qu'il est au régionalisme et à des valeurs qui ne sont pas, a priori, celles du monde éditorial. Ces valeurs, Pascale Casanova en fait la généalogie dans *La République mondiale des lettres*[96]. Elle montre ainsi que l'universalisme, cette valeur impérative pour toute œuvre prétendant accéder à la postérité, est une construction et elle situe géographiquement les instances de consécration dans une ville : Paris.

> Paris n'est pas seulement la capitale de l'univers littéraire, il est aussi, de ce fait, la porte d'entrée du « marché d'échange mondial universel », comme le disait Goethe. La consécration parisienne est un recours nécessaire pour les auteurs internationaux de tous les espaces littéraires dominés : traductions, lectures critiques, éloges et commentaires sont autant de jugements et de verdicts qui donnent valeur littéraire à un texte jusque-là tenu hors des limites de l'espace ou non perçu.[97]

Nous pouvons reprendre la formule lapidaire de Pascale Casanova pour définir la place de la littérature de terroir, elle est « hors des limites de l'espace », plus violemment peut-être encore, elle est « non perçu[e] », par la critique et les instances de consécration. Le traitement qu'Albin Michel réserve à ses collections de littérature du terroir confirme cette place qui n'en est pas une, cette invisibilisation plus ou moins consciente du genre. Sur le site internet[98], il n'est pas possible de différencier un titre de littérature de terroir d'un autre. Seule la couverture donne des indices sur le genre.

---

94 « Territoires ». Consulté le 17 février 2020. https://calmann-levy.fr/territoires.
95 « La collection Calmann-Lévy Territoires ». Consulté le 17 février 2020. https://calmann-levy.fr/la-collection-calmann-levy-territoires.
96 Casanova, Pascale. *La République mondiale des lettres*. Points Série essais 607. Paris : Éd. du Seuil, 2008.
97 *Ibid*. Chapitre 4 « La Fabrique de l'universel », p. 190.
98 « Les éditions Albin Michel ». Albinmichel.fr.

Illustration 2: Magnon, Jean-Louis. Un château en Provence: roman. Paris: Albin Michel, 2005.

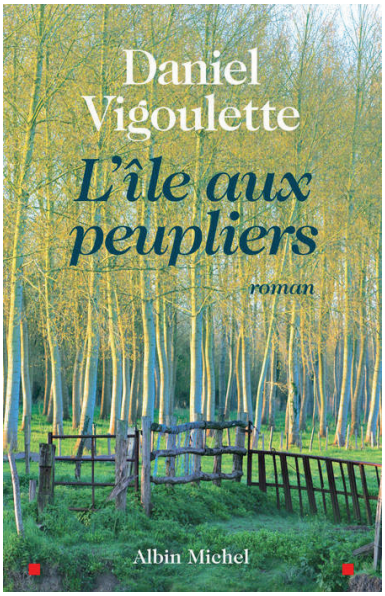


Illustration 3: Vigoulette, Daniel. L'île aux peupliers: Roman. Paris: Albin Michel, 2005.

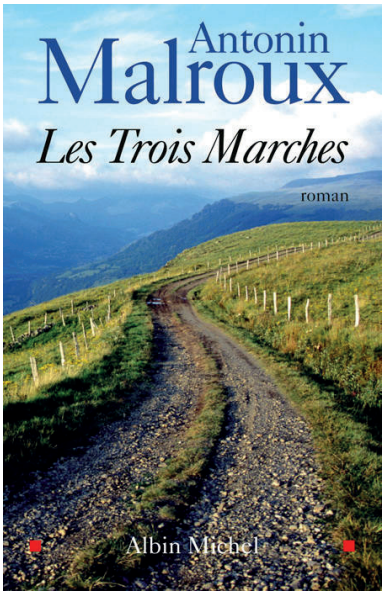


Illustration 4: Malroux, Antonin. Les trois marches: roman. Paris: Albin Michel, 2016.

Les couvertures de romans du terroir chez Albin Michel, comme chez les autres éditeurs d'ailleurs, obéissent à un certain cahier des charges : une photographie pleine page représentant le plus souvent un paysage de la campagne, une maison en pierre, un champ, des fleurs, parfois une femme ou un couple en costume d'époque ou dans une mise en scène rappelant un moment historique. La seule indication « roman » est ajoutée par l'éditeur qui fait ainsi le choix de ne pas différencier littérature générale, policière et du terroir. Cette frilosité des éditeurs à mettre le genre en avant est d'autant plus surprenante que ses auteurs n'hésitent pas, eux, à s'en réclamer, comme le montre l'exemple de l'école de Brive (voir Focus 5) et qu'il est aussi populaire que recherché, comme le prouve le succès jamais démenti de ces mêmes auteurs en bibliothèque.

Focus 5. L'école de Brive : le mouvement qui n'en est pas un.

Si les éditeurs ont parfois des scrupules à revendiquer le sujet d'étude de leurs auteurs, les offices de tourisme sont moins embarrassés. On découvre ainsi sur le site dédié au tourisme de la ville de Brive-La-Gaillarde[99] que la Foire du Livre de Brive « puise aussi son élan dans un mouvement littéraire composé en grande partie d'écrivains ayant un lien étroit avec la Corrèze et avec Brive-la-Gaillarde… l'École de Brive ! ». Cette école serait née à la fin des années 1970, sous la plume de Claude Michelet. Ce courant est décrit de la manière suivante sur le même site : « écriture réaliste, autour d'un ancrage rural et traitant l'univers de nos campagnes ». Le contenu du site est dicté par les objectifs qui sont ceux d'un office de tourisme, il est censé attirer les internautes et présenter une belle image du territoire décrit. Le ton est humoristique. Ainsi, quand il s'agit d'évoquer le conflit qui a amené à la dissolution de la première école et à la création de la Nouvelle École de Brive, l'auteur du texte jongle avec les litotes et les ellipses : « Pour diverses raisons et autres histoires de conflit de canard et de mots élevés sous l'amer, ce courant disparaît et quatre écrivains issus de ce premier regroupement [...] fondent la Nouvelle École de Brive… ». L'école

[99] « L'école de Brive | Brive Tourisme ». Consulté le 24 février 2020. https://www.brive-tourisme.com/fr/les-moments-gaillards/les-grands-rendez-vous/foire-du-livre/lhistoire-de-la-foire-du-livre-de-brive/lecole-de-brive/.

de Brive est liée au festival du livre organisé chaque année dans la ville et à la figure de Jacques Peuchmaurd, ancien directeur littéraire des éditions Robert Laffont. Il a l'idée de regrouper un panel d'auteurs corréziens sous une collection : l'école de Brive. Cette collection existe toujours au sein de la maison d'édition, où elle est visiblement inactive depuis 2016[100]. Là encore, il est intéressant de noter que les premiers tomes revendiquent l'appellation, qui fait même l'objet d'un bandeau spécial avec un logo dédié à la collection pour l'édition originale d'*À la saint-Martin* de Colette Laussac en 1997, mais que cette affirmation se fait plus discrète par la suite et disparaît des éditions récentes. Dans la nécrologie que consacre *Le Monde* à Jacques Peuchmaurd, la journaliste Josyane Savigneau va jusqu'à préciser : « Mais ce n'est pas une école, au sens littéraire ou intellectuel du mot, car il y a peu de points communs entre ce qu'écrivent [...] les principaux représentants de cette supposée école de Brive »[101]. Peu de points communs mais un succès public que souligne un autre article, celui de *L'Express* en 1996 où le ton est, comme sur le site de l'office de tourisme, volontiers gouailleur : « ... on ne peut pas dire que les voitures qui se rangent sur le talus d'en face respirent la misère. On voit les types qui ont des droits d'auteur », plaisante Peuchmaurd. Prix des Libraires pour *Des grives aux loups*, Michelet a vendu 638 000 exemplaires du premier livre de sa trilogie, et à l'avenant pour les deux suivants... »[102]. Les auteurs eux-mêmes, ceux qui restent dans la Nouvelle École de Brive, emploient ce ton dans une interview accordée au journal local *La Montagne* quand ils se décrivent comme : « des compagnons qui aiment déconner » [103]. Dans ce même article, ils réfutent eux aussi l'appellation « terroir » pour décrire leur roman, ce dernier pouvant être vu partout, « en Corrèze comme dans le 6e arrondissement », le journaliste rapporte là les propos de Gilbert Bordes. Apparemment détaché des enjeux de la littérature légitime, ce mouvement qui s'affiche volontairement comme populaire et débonnaire dans l'esprit n'en a pas moins connu des vicissitudes : le départ de Christian Signol chez Albin Michel qui mit à mal son amitié avec Jacques Peuchmaurd, l'éditeur qui l'avait révélé chez Robert Laffont, et la refondation du groupe en Nouvelle École de Brive limitée à une poignée de quatre auteurs. Pas une école, on l'aura compris, mais un mouvement aux contours flous plébiscité par les lecteurs.

3) Un succès public ancré sur tout le territoire

Le succès de la littérature du terroir peut s'inscrire localement (voir focus 6) mais le phénomène est également national. Pour nous en convaincre et pour contourner les phénomènes d'autocensure des éditeurs évoqués dans la partie précédente, nous avons pu nous appuyer sur le baromètre des prêts et des acquisitions en bibliothèque, l'étude annuelle du ministère de la Culture[104]. Cette étude nationale collecte les données « d'un panel représentatif de 170 bibliothèques de tailles et de profils différents »[105]. Nous avons pris les quatre dernières années étudiées, de 2015 à 2018, en utilisant les données concernant les emprunts en Fiction adulte, catégorie sous laquelle sont catalogués les romans du terroir. S'intéresser aux emprunts plutôt qu'aux acquisitions permet de mesure le goût des usagers des bibliothèques. Nous n'avons hélas pas pu utiliser les années précédentes, faute de

[100] « L'École de Brive ». Lisez.com. Consulté le 25 février 2020. https://www.lisez.com/robert-laffont/collection-lecole-de-brive/58507.
[101] « Jacques Peuchmaurd, écrivain et éditeur, est mort à 92 ans ». Le Monde.fr, 4 novembre 2015. Consulté le 01 juin 2020. https://www.lemonde.fr/disparitions/article/2015/11/04/jacques-peuchmaurd-ecrivain-et-editeur-est-mort-a-92-ans_4803183_3382.html.
[102] « Les gaillards de Brive », 24 octobre 1996. Lexpress.fr. Consulté le 23 mai 2020. //www.lexpress.fr/informations/les-gaillards-de-brive_618965.html.
[103] « Les membres de la Nouvelle école de Brive portent un regard lucide sur l'évolution du livre ». Lamontagne.fr, 3 août 2012. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lamontagne.fr/brive-la-gaillarde-19100/loisirs/les-membres-de-la-nouvelle-ecole-de-brive-portent-un-regard-lucide-sur-levolution-du-livre_1236374/.
[104] « Études et rapports ». Consulté le 29 février 2020. https://www.culture.gouv.fr/Sites-thematiques/Livre-et-Lecture/Documentation/Bibliotheques/Etudes-et-rapports.
[105] « Baromètre des prêts et des acquisitions - 2018 ». Consulté le 23 mai 2020. https://www.culture.gouv.fr/Sites-thematiques/Livre-et-lecture/Actualites/Barometre-des-prets-et-des-acquisitions-2018.

données comparables. S'agissant des œuvres les plus empruntées, il n'est pas difficile de savoir quels auteurs sont à classer en roman du terroir. Cette sélection empirique s'appuie sur ma propre expérience en médiathèque où j'ai travaillé de 2008 à 2017, notamment en tant que responsable d'un fonds destiné au public adulte de 2015 à 2017. Nous avons comparé le nombre de titres de romans du terroir présent dans les cinquante ouvrages les plus empruntés de ces quatre dernières années pour mesurer le succès du genre et sa constance. La démarche aurait été incomplète si nous n'avions pas comparé avec un autre genre. Nous avons choisi le policier, autre catégorie populaire en bibliothèque.

Années	2015	2016	2017	2018
Romans du terroir	6	5	7	4
Romans policiers	13	15	12	14

Tableau 1: Nombre de titres présents dans les 50 ouvrages les plus prêtés

Une première remarque, que notre tableau comparatif ne peut pas révéler : les titres de roman du terroir figurant dans les cinquante ouvrages les plus empruntés sont, à de très rares exceptions près, des romans qui ne figurent pas dans le Classement GfK/LH des meilleures ventes en librairie de l'année. Plusieurs raisons à cela : les bibliothèques ont souvent un délai par rapport aux sorties en librairie. L'acquisition et le traitement physique et numérique du document retardent son arrivée sur les tables et les présentoirs des médiathèques. Une autre raison est liée au fonctionnement même des bibliothèques : elles sont souvent pourvues d'un seul voire de deux exemplaires d'un titre, ce qui limite grandement son taux de rotation. Ainsi, un titre très emprunté et très réservé sur une fin d'année le sera également sur l'année suivante. Le phénomène inverse se passe également : un titre peut être très tendance sur un court laps de temps et le succès sera déjà retombé avant qu'il arrive en bibliothèque. Ce fonctionnement atypique, parfois vu comme un handicap par le public et les professionnels, nous permet de mesurer les tendances à plus long terme et d'observer que le roman du terroir continue de prospérer malgré la percée spectaculaire du roman policier. Le chiffre reste stable, près de 13,5 % des ouvrages de fiction empruntés sont des romans du terroir. Dans cette proportion, il ne s'agit plus d'un genre à la marge et les bibliothécaires l'ont bien compris en mettant souvent leurs collections en valeur, à travers des tables thématiques où des rayons dédiés. Sans figurer dans les tops des ventes, à de rares exceptions près, le roman du terroir occupe une place non négligeable dans la production. L'anecdote relatée dans le Focus 6 révèle la méconnaissance des acteurs à l'exception des bibliothécaires, des libraires et des amateurs. Ce n'est pas le cas de la « littérature de terrain » qui a passionné et continue de passionner les critiques et les chercheurs et qui fait partie également des ancêtres de notre objet d'étude.

Focus 6. Jean Failler : le best-seller inconnu.

L'anecdote est relatée par un libraire d'un espace culturel du Finistère. Le choix des livres présents dans les rayons de grande surface, à ne pas confondre avec les espaces de librairie dédiés avec des libraires pour les animer dans les grandes surfaces culturelles, se fait d'une manière très rationnelle et mécanique, en fonction des meilleures ventes dans les autres magasins nationaux. C'est ainsi qu'une grande surface du Sud-Est de la France s'est retrouvée à garnir ses rayonnages des romans policiers de l'inconnu Jean Failler. Mais *les enquêtes de Mary Lester*, l'héroïne bretonne inventée par le romancier, très localisées dans la région natale de l'auteur, ont beaucoup moins de succès quand elle s'exporte dans les autres régions de France. Le libraire expliquait la mésaventure de la grande surface sudiste comme une réaction à un pic des ventes des romans de Jean Failler au cœur de l'été dans les magasins bretons. Les éditions du Palémon, la petite maison indépendante qui édite Jean Failler, diffusent ses ouvrages directement auprès des grandes surfaces, sans se soucier du silence critique qui accompagne ses sorties. L'anecdote du libraire démontre la

bonne santé de cette maison locale, fondée en 1996. Dans un autre registre proche des romans du terroir (voir les couvertures de nombre de ses ouvrages) mais dans le même silence médiatique[106], Françoise Bourdin (voir Focus 4) est l'exemple archétypal de ces auteurs de best-sellers quasiment inconnus.

c) L'ère de la sociologie : du roman noir à la « littérature de terrain »

1) Le roman noir, une tentative de dévoiler son époque

Nous allons nous intéresser, dans cette partie, à ce que Laurent Demanze appelle le « nouvel âge de l'enquête »[107] en reprenant la formule d'Émile Zola. Le titre de son essai inscrit ce mouvement dans une filiation ancienne, qu'on a nous-même tenté de faire remonter plus tôt à Stendhal et Balzac, dans les parties précédentes. L'enquête est un outil dont se sont emparés les écrivains de plusieurs générations. La polysémie du mot « enquête » nous entraînera sur les territoires du roman policier et sur ceux du roman dit noir. Comme pour les romans du terroir, nous allons nous heurter à un problème de définition. Nous nous en tiendrons à l'acceptation classique, qui est aussi celle d'Anissa Belhadjin[108] :

> Le roman noir est aujourd'hui considéré comme un sous-genre de l'ensemble policier, au même titre que le roman d'énigme et le roman à suspense. Tous trois se caractérisent par une histoire fondée sur une transgression criminelle, un meurtre le plus souvent ; et l'intrigue des romans noirs contemporains est fréquemment fondée sur un crime ou un délit, ayant un rapport avec l'expression d'un trouble, social le plus souvent.

Si aujourd'hui « le milieu du roman noir français ne semble plus fédéré par un courant quelconque »[109], il a été, jusque dans les années 1980, marqué par la figure de Patrick Manchette. Véronique Desnain en fait le chef de file d'une « version française post-soixante-huitarde » : le « néo-polar »[110]. L'auteur n'est pas seulement reconnu par les critiques universitaires mais aussi par les acteurs que j'ai interviewés dans le cadre du mémoire. Manuel Tricoteaux, l'éditeur de Nicolas Mathieu, affirme que ce dernier « se réclam[e] beaucoup de Manchette ». Lors de notre entretien, alors que je reviens sur l'influence de Manchette dans l'écriture de Mathieu, l'éditeur précise :

> C'était une de ses influences, c'est sûrement pas la seule. Mais (il hésite), disons, après moi je n'ai pas une vision exhaustive du champ, j'ai quand même l'impression, ce qui avait à l'époque de Manchette dans le polar français, un angle social, ça a beaucoup disparu. C'est-à-dire, vous trouvez beaucoup de thrillers, d'auteurs de thriller, mais des polars tels qu'on en faisait dans les années 80, en France, ça n'existe plus tellement. Et tout d'un coup c'était le retour de ça.[111]

On voit que les romans de Manchette intéressent pour leur double enquête, à la fois policière et sociologique. On perçoit la tension et un début de cahier des charges qui impliqueraient à la fois une volonté de divertir propre au roman populaire et une exigence de dénonciation qui serait plus de l'ordre du social et du politique. Pour Benoît Minville, les romans contemporains de mon corpus accompagnent leur époque. Alors que ma question porte sur les auteurs et les textes dont il se sent proche, l'auteur, au fil de la conversation, évoque le mouvement des Gilets jaunes, dont on reparlera dans ce mémoire, et la figure de Manchette est à nouveau convoquée, comme source d'inspiration de Nicolas Mathieu. :

---

[106] « Françoise Bourdin la (quasi) inconnue aux 15 millions de livres ». Lepoint.fr.

[107] Demanze, Laurent. *Un nouvel âge de l'enquête*. Les essais. Paris : Éditions Corti, 2019.

[108] Belhadjin, Anaïs. « Le noir, modes d'emploi et de lectures ». In Maryse Petit et Gilles Menegaldo (dir.), *Manières de noir, le roman noir, le discontinu et la lecture noire* (pp. 67-80). Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2010. Consulté le 7 mars 2020. https://books.openedition.org/pur/38780?lang=fr

[109] *Ibid*.

[110] Desnain, Véronique. « Style et idéologie dans le roman noir », 2015. Consulté le 7 mars 2020. https://journals.openedition.org/itineraires/2685.

[111] Les prochaines citations dont la source n'est pas explicitée en note sont extraites des entretiens à retrouver en intégralité en annexes.

> Ce sont devenus des gilets jaunes 2 ans après. Nicolas il a eu le Goncourt le lendemain. Rien n'est fait par hasard, tu vois, y a un moment t'as des éclosions sociétales comme ça et il faut juste une petite étincelle. Donc nous, oui, on avait eu un papier dans *Le Monde*, Nicolas, moi, avec ce côté polar rural, les héritiers de Japrisot, Manchette pour Nicolas, j'en oublie, y a *L'Été meurtrier*, *L'Été en pente douce*, Pierre Pelot, bien sûr ! le plus grand papa c'est Pierre Pelot, lui c'est notre père à tous en France. L'homme aux 200 romans, le Vosgien capable de passer d'un style à l'autre mais qu'a écrit beaucoup de bouquins qui se passaient dans les milieux ruraux, dans la forêt et tout. C'est lui, pour moi c'est une énorme source d'inspiration et on l'a tous revendiqué en fait.

Pour Benoît Minville, également libraire, donc très grand lecteur et très à même de dresser des comparaisons et des analogies, l'héritage du roman noir est évident. Les romans de notre corpus, selon lui, s'inscrivent dans une filiation qui est celle du roman noir à la française. Pierre Fourniaud, à la tête des éditions La Manufacture de livres, dont beaucoup de romans ont des thématiques communes avec les auteurs de mon corpus et que l'éditrice de Marion Brunet, Stéfanie Delestré à la tête de la Série noire, m'a conseillé de rencontrer, semble aller dans le même sens. Alors que je l'interroge sur l'existence d'une école actuelle ou l'émergence d'un genre, il répond :

> Alors c'est moins structuré que ce qu'il y avait dans les années 20, 30 ou au début du siècle avec des revues, des gens qui se réunissaient, des… mais y a quand même quelques lignes de force entre beaucoup de mes auteurs c'est qu'ils sont tous à peu près de la même génération, très influencés, très gros lecteurs de littérature américaine contemporaine, évidemment influencés par le cinéma, l'audiovisuel et le roman noir français social, 'fin l'école Manchette des années 70. Donc il y a un peu comme ça des tendances mais y a pas de groupes qui y a dans certaines communautés d'auteurs autour d'une revue littéraire par exemple comme c'était beaucoup le cas au 20e siècle mais là c'est pas vraiment le cas. Alors y a beaucoup d'auteurs qui vont dans le noir justement, pour un peu raccrocher votre sujet, un peu comme moi d'ailleurs, par complexe du provincial vis-à-vis du fantasme de l'édition parisienne…

Laissons de côté, pour le moment, la référence à la province que nous interrogerons plus tard. Pierre Fourniaud voit des « lignes de force » : l'appartenance à la même génération, l'influence de la littérature américaine, de la culture audiovisuelle et de ce qu'il appelle « l'école Manchette des années 70 ». Il explicitera plus tard dans l'entretien ce qu'il entend par « social » dans l'expression « roman noir français social » en parlant d'un « gauchiste comme Manchette » qu'il compare à un « un facho comme A.D.G.[112] ». Pierre Fourniaud suggère l'aspect militant de cette littérature, militantisme dont ne se cachait pas Manchette. L'éditeur voit dans le paysage éditorial du roman noir actuel des tendances isolées mais pas de mouvement collectif. Selon lui, il y a un effet d'opportunisme de la part des auteurs qui cherchent à intégrer l'édition en accédant par le roman noir faute de pouvoir y parvenir par un autre biais. Nous reviendrons plus tard sur cette stratégie quand nous nous intéresserons à l'émergence d'un sous-genre qui serait celui des auteurs de notre corpus. Nous voyons que les acteurs s'inscrivent eux-mêmes dans la lignée du roman noir et reconnaissent leur dette envers l'œuvre de Manchette. Laurent Demanze, dans *Un nouvel âge de l'enquête*[113] confirme ce que Pierre Fourniaud appelle une « tendance ». Le professeur des universités parle de « paradigme inquisitorial »[114] pour décrire le goût de l'enquête qui émerge au XIXe siècle. L'enquêteur se fait chercheur en sciences, pas seulement sociales, et les scientifiques sont vus, à leur tour, comme des enquêteurs. Les méthodes des deux disciplines, policières et scientifiques, en arrivent à se confondre et le succès des romans policiers est à mettre en parallèle avec celui des méthodes scientifiques dans la criminologie. Les enquêteurs géniaux prennent des allures de savants, plus ou moins fous, qu'on songe à la figure de Sherlock Holmes et

---

[112] A.D.G. est un auteur de romans policiers français édité à la Série Noire. Il a principalement écrit dans les années 70-80 et a tenté un retour dans les années 2000, dans la collection La Noire de la Série Noire. Il se fait remarquer du grand public par quelques passages télévisés scandaleux dans *Droit de réponses.* Pour sa première apparition, on peut l'entendre crier : « Vive Pinochet ! » à l'antenne. Il profite d'un autre passage dans l'émission de Michel Polac pour gifler le dessinateur Siné lors d'une coupure publicitaire. Il a aussi été journaliste chez *Minute* et a animé la section locale du FN en Nouvelle-Calédonie. Ces *faits d'armes* expliquent le qualificatif de « facho » employé par Pierre Fourniaud.

[113] Demanze, Laurent. *Un nouvel âge de l'enquête, op. cit*.

[114] *Ibid*, p. 50.

en France à celle de Maigret que Laurent Demanze compare à un sociologue : « Les pratiques du sociologue sont en effet indexées au souci de l'immersion ou à la suspension de jugement de Maigret. »[115] Les sciences sociales et le roman policier tentent de décrypter le réel, en passant par des objets d'étude pour les sciences sociales et par des enquêtes pour les romans policiers. L'auteur précise l'analogie en comparant le cas anglais du *Detective novel* et le cas français plus marqué par « la veine feuilletonesque et les rémanences du roman criminel »[116]. La volonté de saisir l'environnement dans toute sa complexité, grâce à l'éventail en pleine expansion de toutes les sciences de l'époque, est ce qui conduit au roman noir. Ce goût de la découverte, de l'immersion et ce souci de coller au réel se distinguent des « jeux formels du roman à énigme »[117]. C'est dans cette filiation que Laurent Demanze place Manchette et Didier Daeninckx.

> Polars et romans noirs sont le plus souvent portés par une documentation sans faille, au point qu'ils ont constitué un tournant majeur dans le parti pris du réel de la littérature contemporaine : de Patrick Manchette à Didier Daeninckx, le recours aux archives et le souci de porter l'attention vers les zones d'ombre de l'Histoire, vont de pair avec un renouvellement de l'implication politique.[118]

À mesure que les écrivains prennent conscience des dysfonctionnements de la société, leur intérêt se déplace de l'enquête vers la description et la dénonciation de problèmes sociaux. Mais cet engagement, dont Manchette est l'incarnation la plus célèbre, va encore évoluer. La place même de l'enquêteur et le sens de sa quête sont remis en question. Qui interroge, d'où, pourquoi ? La littérature aussi doit répondre à la pressante question des assemblées générales de mai 1968 : « d'où parles-tu camarade ? » Le roman noir s'assombrit encore et cherche à dépasser les clivages politiques. Laurent Demanze écrit : « La littérature reprend bien souvent le dispositif policier de l'enquête, mais pour déconstruire sa valeur coercitive d'assignation sociale et laisser à l'individu ses zones d'ombre. »[119] Lors de mes entretiens, j'ai pu vérifier cette ligne de conduite chez les éditeurs. Pierre Fourniaud, par exemple, lorsque je lui pose la question de la politique et du militantisme répond : « La seule dimension politique ce serait de montrer que le monde est plus compliqué, j'aime bien aller chercher… j'ai la fâcheuse tendance à aller chercher la part d'humanité dans les ordures et la part d'ordures chez les bons quoi ! ». Le roman noir voit ses ambitions à la baisse et s'intéresse à des parties plus réduites du réel. Laurent Demanze résume ainsi ce mouvement : « Les enquêtes contemporaines délaissent le désir d'élucidation finale et le souci de décrypter les structures profondes du monde social, pour leur préférer des fragments de vérité, des bribes de documentation, des restes de savoir, à agencer, monter et exposer. » Les auteurs de mon corpus sont les héritiers de cette littérature noire et de ces romans policiers où la place de l'enquêteur est devenue intenable. L'enquête n'est plus au cœur de leur préoccupation contrairement à l'observation sociologique d'un milieu aux dimensions plus modestes. Là aussi, des acteurs du champ littéraire font figure d'autorité et de précurseurs aux auteurs de notre corpus.

2) « L'auto-socio-biographie » : les places d'Annie Ernaux et de Didier Eribon

Le titre de cette partie est tiré d'un recueil d'entretiens d'Annie Ernaux[120]. Les auteurs du corpus choisi ont été influencés à différents degrés par Annie Ernaux et Didier Eribon. Édouard Louis reconnaît volontiers sa dette stylistique envers Annie Ernaux[121] et il met en scène son amitié avec Didier Eribon sur les réseaux sociaux. Si les autres auteurs du corpus ne revendiquent pas cette filiation, elle n'en est pas moins réelle. Les thèmes abordés

---

[115] *Ibid*, p. 53.
[116] *Ibid,* p. 55.
[117] *Ibid,* p. 56.
[118] *Ibid,* p. 56.
[119] *Ibid,* p. 57.
[120] Ernaux, Annie, et Jeannet, Frédéric-Yves. *L'Écriture comme un couteau*. Paris : Stock, 2003, p. 21.
[121] « Édouard Louis : "J'ai deux langages en moi, celui de mon enfance et celui de la culture" - Livres - Télérama.fr ». Consulté le 8 mars 2020. https://www.telerama.fr/livre/edouard-louis-j-ai-deux-langages-en-moi-celui-de-mon-enfance-et-celui-de-la-culture,114836.php.

par les deux auteurs sont creusés par la jeune génération qui, si elle s'en démarque comme nous le verrons plus loin, s'inscrit volontairement ou malgré elle dans leur sillon. Annie Ernaux publie *La Place*[122] en 1983 chez Gallimard. Elle obtient le prix Renaudot l'année suivante. Dans ce texte, Annie Ernaux, à partir de la mort de son père, mène une réflexion sur son milieu d'origine et d'enfance et sur son changement de classe sociale. Le cadre est celui de la Normandie au milieu du XXe siècle, Yvetot très précisément, où ses parents sont les propriétaires d'un modeste café-épicerie. Annie Ernaux est très influencée par la sociologie et notamment le travail de Pierre Bourdieu. À sa mort, elle rend un hommage au sociologue dans les pages du *Monde*[123]. Objet littéraire, sociologique mais aussi psychologique voire linguistique, quand elle analyse la langue de ses parents, l'œuvre d'Annie Ernaux est à la croisée des disciplines. L'autrice est régulièrement primée, ainsi, en 2008, elle reçoit le Prix de la langue française pour l'ensemble de son œuvre. Son succès est plutôt un succès d'estime, chacun de ses ouvrages est accueilli avec enthousiasme par la critique sans déclencher des ventes très importantes. En 2016, année de parution de *Mémoire de fille*, elle ne figure pas dans le classement GfK/Livres hebdo des 31 livres les plus vendus (source : Synthèse établie par l'Observatoire de l'économie du livre (MCC/DGMIC-SLL), mars 2017, 2e éd.). En revanche, sa présence médiatique est importante. Pour ne prendre que deux médias culturels nationaux, elle fait l'objet de six articles dans *Télérama* et autant dans *Les Inrocks* sur la seule année 2016[124]. L'ambition littéraire de l'autrice est en partie politique. Elle veut emmener la littérature dans des espaces qui ne sont pas, d'ordinaire, les siens et elle veut également mettre à jour les mécanismes de domination. C'est la raison pour laquelle elle questionne dans son roman *La Honte*[125] le sentiment qu'elle peut éprouver d'appartenir à sa classe et aussi, de manière plus complexe, la honte de ressentir de la honte. C'est le thème du transclasse[126], dont nous reparlerons plus tard, qui est aussi au cœur du travail de Didier Eribon et en particulier de son essai *Retour à Reims*. Paru en 2009 aux éditions Fayard, *Retour à Reims* est un essai de « sociologie et de théorie critique » pour reprendre la quatrième de couverture[127]. Pour confirmer la parenté des deux auteurs, une phrase d'Annie Ernaux est citée sur cette même quatrième, argument commercial autant que caution intellectuelle d'un[e] pair[e] : « Difficile de rendre compte de toute la réflexion et de toute l'émotion que suscite la lecture du livre. » Didier Eribon y assume le « je », poussant plus loin l'exercice auquel s'était déjà livré Pierre Bourdieu lui-même dans *Esquisse pour une auto-analyse*. Là encore, le point de départ est le décès du père. Didier Eribon s'intéresse moins au territoire, au cadre géographique, qu'au cadre social dans lequel il a grandi : une famille de la classe populaire. Il explique l'arrachement qu'a constitué sa trajectoire, la honte sociale, l'impossibilité de s'épanouir dans son milieu d'origine ou encore l'opportunité qu'a représenté son homosexualité dans son parcours, comme école de la débrouillardise, de la dissimulation et d'un épanouissement contraint d'être discret. Annie Ernaux et Didier Eribon font de ce qui était jusqu'alors une tare sociale qu'on cherchait à évacuer discrètement ou à cacher, un sujet de littérature. La question du sujet est importante car ce ne sont plus des romanciers qui décrivent des parcours de transfuges de classe avec les problèmes ou les clichés liés : l'impossible adaptation, la pureté de l'homme du peuple ou, au contraire, la duplicité du parvenu, mais des transclasses eux-mêmes qui interrogent leur trajectoire. Le traitement devient dès lors moins littéraire que sociologique. Il est intéressant de noter qu'on reproche à Annie Ernaux de faire des sciences sociales plus que de la littérature, son « écriture blanche » et ses intentions sont parfois brocardées[128], tandis qu'on blâme l'emploi de la première personne chez Didier Eribon, le

[122] Ernaux, Annie. *La Place*. Paris : Gallimard, 1983.
[123] Ernaux, Annie. « Bourdieu : le chagrin, par Annie Ernaux ». Consulté le 8 mars 2020. https://www.lemonde.fr/archives/article/2002/02/05/bourdieu-le-chagrin-par-annie-ernaux_261466_1819218.html.
[124] Sources : sites internet des deux médias.
[125] Ernaux, Annie. *La Honte*. Paris : Gallimard, 1997.
[126] Jaquet, Chantal. *Les Transclasses, ou, La non-reproduction*. Paris : Presses universitaires de France, 2014.
[127] Eribon, Didier. *Retour à Reims*. Champs essais 987. Paris : Flammarion, 2010.
[128] « Annie Ernaux : "Je voulais venger ma race" ». Bibliobs. Consulté le 23 mai 2020. https://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20111209.OBS6413/annie-ernaux-je-voulais-venger-ma-race.html.

soupçonnant de faire un travail plus littéraire que scientifique[129]. Les deux auteurs ont manifestement ouvert une voie dans laquelle romanciers et essayistes vont s'engouffrer.

> **Focus 7. Retour à Reims avant d'En finir avec Eddy Bellegueule.**
>
> Le texte de Didier Éribon a paru en septembre 2009 chez Fayard. Si l'essai est un succès en France, c'est surtout grâce à son actualité internationale et à ses traductions en différentes langues que le livre va devenir un phénomène de librairie. Il continue désormais en poche son très bon parcours commercial dans la prestigieuse collection Champs essais chez Flammarion. En Allemagne, l'adaptation théâtrale par Thomas Ostermeier connaît le succès en 2017, alors que l'ouvrage a été traduit en 2016[130] et vendu à 80 000 exemplaires en un an et demi, deux indices importants de sa grande popularité outre-Rhin. Mais comme le soulève l'article précédemment cité, l'accueil en France, notamment par le monde universitaire n'a pas toujours été des plus enthousiastes. L'objectivité scientifique de *Retour à Reims* est questionnée, on pardonne mal à l'auteur d'assumer la première personne dans son texte. Sa « première vie dans le journalisme »[131] n'est pas moins suspecte ainsi que le concert de louanges dont il bénéficie dans la presse nationale. Le livre est également mal accueilli dans la famille de l'auteur, c'est une « source de nouveaux malentendus dans le giron familial ». Les reproches qui sont faits au livre ne sont pas clairement formulés, mais ils concernent la finalité et les intentions de l'auteur, parfois mal comprises. S'agit-il d'une revanche sociale ? D'un règlement de compte familial ? D'une « autosocioanalyse » à la Bourdieu ? En 2011, Didier Éribon publie *Retour sur Retour à Reims* dans lequel il revient sur cette réception parfois complexe. Il tente d'y définir ce que représente son essai : « "*Retour à Reims*" n'est pas une autobiographie, mais une analyse et une théorie du monde social ancrées dans l'expérience personnelle. »[132] Nous n'allons pas dégager un système à partir de deux cas, mais il est frappant de voir que le parcours d'*En finir avec Eddy Bellegueule* épouse celui de *Retour à Reims* de Didier Éribon, à qui Édouard Louis adresse d'ailleurs sa dédicace. Même succès de vente, même intérêt suscité à l'international, même réserve du côté académique, même enthousiasme de la presse et même accueil familial problématique. La ressemblance des parcours sociaux de Didier Éribon et Édouard Louis se retrouve dans ces deux œuvres en particulier, l'une semblant l'écho de l'autre. *En finir avec Eddy Bellegueule* a été largement inspiré par *Retour à Reims* et cette ressemblance se retrouve jusque dans sa réception.

3) La « littérature de terrain »

La formule « littérature de terrain » est du chercheur en littérature contemporaine Dominique Viart. Elle désigne un corpus de textes de littérature contemporaine dont la caractéristique est d'avoir une approche littéraire du réel, au présent ou dans un passé récent. Dominique Viart relève plusieurs changements dans la littérature contemporaine qui lui permettent de dégager les contours de cette « littérature de terrain ». Tout d'abord, il constate avec d'autres le « retour du sujet »[133]. Ce retour ne se fait pas sans ajustements. Les leçons du Nouveau roman ont laissé des traces et modifié en profondeur les habitudes romanesques. Ainsi, le narrateur omniscient ressort quelque peu égratigné. Le modèle balzacien ne fonctionne plus et la réalité est désormais appréhendée

[129] « [Dossier sur la subversion-2] Bernard Desportes, Les failles d'un livre ambigu : retour sur Retour à Reims ». Libr-critique (blog), 15 janvier 2011. Consulté le 23 mai 2020. http://www.t-pas-net.com/libr-critique/dossier-sur-la-subversion-2-bernard-desportes-les-failles-dun-livre-ambigu-retour-sur-retour-a-reims/.

[130] « Comment "Retour à Reims" est devenu un best-seller sociologique ». France Culture, 22 janvier 2019. Consulté le 23 mai 2020. https://www.franceculture.fr/sociologie/comment-retour-a-reims-est-devenu-un-best-seller-sociologique.

[131] *Ibid*.

[132] *Ibid*.

[133] Viart, Dominique. « Portraits du sujet, fin de 20ème siècle ». Consulté le 8 mars 2020. https://remue.net/cont/Viart01sujet.html.

de manière parcellaire : « Pour le dire comme Jean-François Lyotard, il n'y a pas, il ne peut y avoir de "grand méta-récit du sujet"; seulement des "récits partiels", régionaux et parcellaires »[134]. Le sujet est de retour mais sa position est précaire. On n'a accès au monde que de manière morcelée, depuis une position et cette place est désormais affichée, revendiquée, elle peut être subie parfois mais elle est explicitée comme telle. « Il n'y plus de vérité générale ni de trajets exemplaires »[135], les grands discours ne fonctionnent plus, on ne croit plus aux « personnages emblématiques » auxquels le lecteur ne peut plus s'identifier. Face à ce doute généralisé, la littérature, pour appréhender le réel, passe par les témoignages, le passé plus ou moins récent et utilise les outils des sciences humaines. Dominique Viart relève le succès de la collection Terre humaine chez Plon et en particulier *Le Cheval d'orgueil* de Pierre-Jakez Hélias : « Ces ouvrages de "para-littérature" aux confins de l'anthropologie et de la littérature se multiplient au cours des années 1970 »[136]. Mais il manque à ces récits la réflexion et le soupçon sur la langue et le langage pour en faire de véritables œuvres de littérature. Là aussi, les témoignages et les discours passés ou passéistes vont être questionnés pour expliquer le présent et mettre en valeur le « basculement de civilisation [qui] concerne aussi bien l'univers rural que l'univers industriel »[137]. Les auteurs vont se transformer à leur tour en « ethnologues des temps présents » et se faire, parfois, les mémorialistes d'un monde qui disparaît. C'est le cas d'une partie de l'œuvre de François Bon et notamment du récit *L'Enterrement*[138] qui documente la disparition physique d'une époque. Cette littérature de terrain concerne des auteurs que nous avons déjà évoqués : Pierre Michon, Pierre Bergougnioux ou encore Annie Ernaux mais aussi des auteurs à la frontière du roman et du récit comme Ivan Jablonka, Philippe Artières, Éric Chauvier ou encore Jean Hatzfeld. Les quatre auteurs cités, qui sont étudiés dans les ouvrages de Dominique Viart[139], ont la particularité d'être eux-mêmes des acteurs des sciences humaines et sociales avant ou en même temps qu'ils sont des écrivains. Ivan Jablonka est historien comme Philippe Artières, Éric Chauvier est anthropologue, Jean Hatzfeld, quant à lui est journaliste. Les auteurs étudiés par Dominique Viart n'ont pas systématiquement une spécialisation en sciences humaines mais ils ont tous en commun une appétence pour ces disciplines. Ce goût pour les sciences sociales est surtout une nécessité pour les romanciers. C'est le seul moyen d'appréhender le réel et d'affirmer une position maintenant que la figure du narrateur omniscient est tombée de son piédestal. Cette chute du narrateur et la fin des grands récits ont laissé les romanciers et les lecteurs seuls devant des « événements » incompris voire incompréhensibles qui ont pu devenir des traumatismes. De la fermeture d'une usine au 11 septembre 2001, les exemples ne manquent pas. Pour reprendre la formule d'Alexandre Bleau issue d'un ouvrage dirigé par Dominique Viart : « le présent est perdu »[140], il s'agit de le retrouver. Les écrivains vont se servir des sciences humaines pour appréhender l'histoire immédiate. La littérature se rapproche de la sociologie parce que c'est la discipline qui « tente de dire ce qu'il en est du présent »[141]. Dans les années 1980 et 1990, la littérature prend un « pli sociologique »[142], continué depuis comme dans *Laëtitia ou la fin des hommes*[143] d'Ivan Jablonka. Dans ce récit, couronné par le prix Médicis, pourtant ordinairement littéraire, en 2016, le sociologue restitue un fait divers aussi fidèlement que possible en s'imposant la neutralité axiologique théorisée par Max Weber. Celle-ci consiste à prendre en considération ses propres valeurs et à ajuster son travail scientifique en conséquence pour éviter les biais. De cet événement

---

[134] *Ibid*.
[135] *Ibid*.
[136] *Ibid*.
[137] *Ibid*.
[138] Bon, François. *L'enterrement*. Lagrasse: Verdier, 1992.
[139] Viart, Dominique. « Les Littératures de terrain ». *Revue critique de fixxion française contemporaine*, no 18 (14 juin 2019): 1-13.
[140] Rubino, Gianfranco, et Viart, Dominique, éd. *Écrire le présent*. Recherches. Paris: Armand Colin, 2012., Partie I Rémanences de l'Histoire, « 1. Les objets précieux de Pierre Michon ou comment être présent », Alexandre Bleau, p. 42.
[141] *Ibid*. Partie III Le présent social, « 8. Écrire le travail. Vers une sociologisation du roman contemporain ?, Dominique Viart, p. 142.
[142] *Ibid*, p. 143.
[143] Jablonka, Ivan. *Laëtitia, ou, La fin des hommes*. La librairie du XXIe siècle. Paris : Éditions du Seuil, 2016.

apparemment isolé, Ivan Jablonka tire une réflexion plus large sur la domination masculine et sur la société dans son ensemble. Le succès critique et public de l'ouvrage démontre la vitalité de ce genre de la « littérature de terrain ». Pour dire sa complexité voire son impossibilité ontologique, Dominique Viart cite Roland Barthes dans *La Préparation du roman* et utilise la métaphore de la vision[144]. Nous sommes trop près pour voir correctement le présent, le voir comme il est. De plus, comment peut-on à la fois écrire longuement, penché sur sa feuille ou son écran tout en regardant attentivement son époque ? Entre myopie et strabisme, la vision de l'écrivain ne peut qu'être déformée. La fiction semble être le ressort trouvé par les écrivains de la littérature de territoire, que nous allons maintenant tenter de définir, pour dépasser cette aporie de la littérature de terrain.

d) Naissance d'un sous-genre : la littérature de territoire

1) Un sous-genre qui ne dit pas son nom

Les acteurs eux-mêmes n'emploient pas cette expression de « littérature de territoire ». Si, lors des entretiens, ils affirment une parenté ou une familiarité avec d'autres auteurs et d'autres acteurs, ils sont plutôt en quête de singularité et mettent en avant l'originalité de leur parcours et de leurs thèmes. Cette affirmation est compatible avec la modestie et les auteurs font souvent de leurs faiblesses ou défauts leur singularité. C'est le cas de Benoît Minville lorsqu'il revient sur son parcours scolaire :

> Et à côté de ça, j'ai péniblement fait des études de rien. J'ai réussi à avoir mon bac à 21 ans en galérant comme pas possible, mais j'ai toujours aimé les bouquins, je me suis fait ma propre formation littéraire, parfois, des profs m'ont orienté et ont changé ma vie, ça c'est clair, un mélange de pas être à ma place et poil dans la main.

Plus loin, toujours à propos de son parcours, il dit :

> C'est aussi pour ça qu'avec Nicolas on est aussi assez fusionnel dans l'amitié, c'est qu'on est assez d'accord pour dire qu'écrire, on ne pourrait pas vivre sans, mais c'est un… c'est une bagarre ! C'est Rocky, c'est un punching-ball, c'est rendre des coups, moi c'est une victoire contre la fatalité et le fait que, normalement, jamais je n'aurais pu publier un bouquin. J'avais des profs de français qui m'avaient dit : de toute façon vous ramasserez des chiens morts sur l'autoroute ! (Rires de ma part) Quand je suis passé à La Grande Librairie à côté de Pennac, ce jour-là j'ai fait : ah ! ça, c'est une bonne revanche ! J'ai l'impression que j'ai toujours quelque chose à prouver.

Cette « montée en singularité »[145] - Nathalie Heinich parle aussi de la nécessité de « se faire un nom » pour les auteurs contemporains - s'oppose à mon travail qui consiste plutôt à regrouper et chercher des similarités. C'est ainsi que j'ai pu constater parfois un agacement voire une incompréhension lorsque je posais des questions qui cherchaient à faire des liens entre les uns et les autres. L'amitié qui lie Marion Brunet, Nicolas Mathieu et Benoît Minville a cependant favorisé mon travail de recherche, rendant mes interrogations plus entendables pour les auteurs. Ce fut moins le cas auprès des éditeurs. Ainsi Stéfanie Delestré, l'éditrice de Marion Brunet, lorsque je lui demande si les romans de mon corpus appartiennent à un courant ou un mouvement, me répond :

> Si, c'est sur la (elle hésite). Non je vois pas, je vais même pas essayer, déjà parce que j'ai pas une vision suffisamment globale de la littérature pour dire si elle s'inscrit dans un mouvement, je sais qu'il y a eu cette espèce de pseudo, (elle souffle) ce pseudo courant de rural, de rural (le mot semble lui écorcher la bouche) mais c'est quand même de la flûte ce truc-là (rires de ma part) ! Nan mais ça me paraît être un sketch, en tout cas en polar. Je veux dire qu'en polar ce qui s'est passé à un moment, il me semble, mais c'est parce que je suis vraiment dans ce microcosme et que j'en viens, il se trouve qu'il y a quand même, en fait, y a La Manufacture de livres, y a Pierre [Fourniaud] qui, il a été un acteur du polar…

---

[144] Rubino, Gianfranco, et Viart, Dominique, éd. *Écrire le présent*. *Op. cit.* Introduction, Dominique Viart, p. 17.

[145] Heinich, Nathalie. « 3. Une sociologie de l'auteur contemporain | Cairn.info ». Consulté le 15 mars 2020. https://www.cairn.info/les-bibliotheques-dans-la-chaine-du-livre--9782765408888-page-43.htm.

Cette frilosité à mettre des étiquettes, pratique vue comme un hobby de journalistes, on la retrouve chez Aurélien Masson, l'éditeur de Benoît Minville :

> … il y a 2, 3 journalistes à qui on a soufflé le terme polar rural en 2014, qui en ont fait tout un concept, parce que ça faisait déjà des signes déjà tout écrits, c'était déjà fait, et à partir de là ça a brodé, mais ces polars-là ont toujours existé.

N'en déplaisent aux éditeurs et aux stratégies de singularisation des auteurs, nous allons néanmoins tenter de lister les éléments qui pourraient faire des romans de mon corpus un sous-genre littéraire.

Cela relève de l'évidence, mais ces quatre romans se déroulent en province. *En finir avec Eddy Bellegueule*, le roman autobiographique d'Édouard Louis, se déroule dans un village de Picardie. La première partie porte les mentions : « Livre 1 Picardie (fin des années 1990 – début des années 2000) »[146]. Le roman de Benoît Minville *Rural noir* se situe pour sa part dans la Nièvre, à en croire les indices géographiques disséminés dans le texte (Châtillon, Magny-Cours, Frasnay, Tamnay, Nevers, Moulins-Engilbert, etc.), quelque part dans une campagne reculée. Nicolas Mathieu dans *Leurs enfants après eux* place l'action à Heillange, ville fictive de Lorraine, censée représenter la situation de ces petites villes de l'Est de la France, au fort passé ouvrier désormais engluée dans le chômage de masse et la précarité. Cette ville de fiction est une référence à peine voilée à la bien réelle Hayange dans la même région qui vit les mêmes réalités socio-économiques que la ville inventée par Nicolas Mathieu. Enfin, *L'Été circulaire* de Marion Brunet se passe quelque part dans le département du Vaucluse, à l'intérieur des terres, près d'Avignon et de son festival, qui aura un petit rôle dans l'intrigue. Les romanciers n'ont pas choisi ces régions par hasard. Ils continuent d'y vivre, pour Nicolas Mathieu et Marion Brunet, tandis que Benoît Minville y a passé ses vacances d'enfance (voir l'entretien) et qu'Édouard Louis y a vécu le début de sa vie. Il est difficile de comparer des espaces aussi variés, mais ils ont en commun plusieurs critères : ils ont traversé et continuent de traverser une crise socio-économique qui est documentée et analysée dans les quatre romans. C'est cette crise qui est la raison principale de cet autre élément commun aux quatre textes : la violence.

Physique, verbale ou psychologique, la violence est omniprésente et plane comme une menace dans les quatre romans. Dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, le personnage est battu à l'école, humilié à la maison et dans la rue et constamment traité de « *pédale, pédé, tantouse, enculé, tarlouze, pédale douce, baltringue, tapette (tapette à mouches), fiotte, tafiole, tanche, folasse, grosse tante, tata* ou *l'homosexuel, le gay* »[147]. Ce pénible inventaire homophobe est un extrait *in extenso*. La violence n'est pas épargnée au lecteur et l'écrivain, en la reproduisant telle quelle, à peine mise à distance par l'usage de l'italique, la met en présence du lecteur et lui impose comme elle lui a été imposée. Si *Rural noir* s'ouvre sur un souvenir d'enfance et des retrouvailles fraternelles, rapidement le texte bascule dans la noirceur quand le corps inanimé d'un ami d'enfance des deux frères est retrouvé. La violence explose alors constamment : bagarres, conversations heurtées au sens propre et figuré, récit de violences sexuelles et même séquestration. *Leurs enfants après eux* n'échappe pas à cette violence. Violence des rapports sociaux par exemple lors de la soirée « chez les bourges » où un des personnages principaux, Anthony, fait l'expérience du fossé qui le sépare de ses hôtes ou quand deux jeunes d'une cité voisine, dont Hacine, un autre personnage important, arrivent et sont chassés ; violence au sein de la famille où, par crainte de la réaction extrême de son mari, la mère d'Antony fuit le foyer avec son fils après que celui-ci s'est fait voler la moto du père par Hacine ; violence sur les corps, qu'ils soient abîmés par l'usine, l'alcool ou la drogue ou roués de coups lors de règlements de compte qui apparaissent à différents moments du roman et qui semblent être autant de climax : Hacine qui frappe sans raison apparente un autre jeune de sa cité ou encore le père d'Anthony qui « démolit » Hacine en le croisant par hasard le jour d'un enterrement. *L'Été circulaire* s'ouvre sur la gifle assénée par Manuel,

[146] Louis, Édouard. *En finir avec Eddy Bellegueule*. Paris : Éditions du Seuil, 2014.
[147] Louis, Édouard. *En finir avec Eddy Bellegueule*. *Op. cit.* P. 12.

le père, à son aînée, Céline, après que tout le monde, elle y compris, a pris conscience qu'elle était enceinte. Les rapports familiaux y sont violents, les rapports amicaux aussi et les rapports de voisinage sous le sceau de la suspicion, du racisme et de la violence généralisée. Là aussi, la violence est constante mais elle éclate dans des moments narratifs. C'est le cas du meurtre de Saïd, tué par Manuel parce qu'il le suspectait d'avoir couché avec sa fille et de l'avoir mise enceinte. On découvre plus tard que le responsable est en fait le meilleur ami de Manuel, le même qui l'a aidé à cacher le corps de Saïd après avoir laissé l'autre le mettre à mort en réagissant à peine. Cette violence endémique, elle s'impose aux personnages qui doivent trouver des stratégies pour la contourner quand ils ne la produisent pas eux-mêmes. Elle semble constitutive de la vie en province, nichée dans tous les rapports, y compris les rapports amoureux qui sont souvent des démonstrations de domination ou de force. Cette violence est partout et pèse sur la narration, autant que l'héritage familial des personnages.

Un autre point commun de ces romans est l'importance et la place accordée à la famille. Cette famille lie les personnages des romans à leur territoire, allant parfois jusqu'à se confondre avec cette géographie. Il faudra fuir les lieux pour fuir sa famille et, plus tard, on se réconciliera avec les paysages de l'enfance en « faisant la paix » avec les membres de la famille. Édouard Louis analyse pendant de longues pages sa propre famille et son rapport avec elle. La famille est aussi au cœur de ses textes suivants. Dans *Histoire de la violence*[148], qui n'a a priori rien à voir avec sa famille puisqu'il y relate une agression dont il a été victime, le narrateur fait intervenir sa sœur qui réagit au récit fait par son frère et enfin, dans *Qui a tué mon père*[149], l'auteur, à partir de la trajectoire sociale de son père, mène une réflexion sur la société actuelle dans son ensemble. *Rural noir* est une histoire de frères et de filiation subie ou rejetée. La généalogie de tous les personnages principaux de *Leurs enfants après eux* est décrite, au moins la génération précédente quand le narrateur ne remonte pas plus haut. Les cousins, oncles et tantes ont des importances capitales et la première scène se passe avec Anthony, le personnage qu'on suivra tout le roman et son cousin qui fera des apparitions sporadiques mais déterminantes au moins narrativement : c'est lui qui entraîne Anthony à la soirée « chez les bourges », il lui fait rencontrer un dealer qui possède une arme à feu, il sera encore avec Anthony le soir où ce dernier verra Hacine pour la dernière fois. Marion Brunet s'intéresse au destin d'une famille entière dans *L'Été circulaire*. Maternité, sororité, filiation, autant de sujets qui intéressent l'autrice et qui sont dérivés du thème plus large de la famille. Dans son roman pour adolescent *Sans foi ni loi*[150], elle explore encore ce thème en suivant les pas d'une hors-la-loi qui n'a d'autre choix que d'enlever un jeune homme à sa famille abusive et va lui permettre de s'épanouir loin d'une famille toxique alors qu'elle-même est une mère pour le moins défaillante. Enfin, dans le très récent *Vanda*[151], Marion Brunet s'intéresse encore à la maternité en suivant une mère célibataire marginale qui tente d'élever son fils malgré une pression sociale de plus en plus élevée et violente. Ce problématique héritage familial est à l'origine de cet autre thème qui traverse les romans de notre corpus : le transclassisme.

Nous devons cette notion à la chercheuse Chantal Jaquet[152]. Elle propose le néologisme « transclasse » pour parler de ceux qu'on appelait jusqu'alors les « transfuges de classe ». L'intérêt de ce nouveau mot est d'éviter la charge péjorative que contient le terme transfuge et qui semble insister sur la dimension de trahison à la classe d'origine. Le transclassisme s'intéresse au mouvement en tant que tel et décharge en affect la personne qui en est l'acteur. Chantal Jaquet insiste sur ce point et sur l'importance de ne pas faire du transclasse un symbole de réussite auquel renvoyer les non-transclasses. Le parcours du transclasse doit être analysé individuellement pour

[148] Louis, Édouard. *Histoire de la violence : roman*. Éditions du Seuil. Paris, 2016.
[149] Louis, Édouard. *Qui a tué mon père*. Éditions du Seuil. Paris, 2018.
[150] Brunet, Marion. *Sans foi ni loi*. PKJ., 2019.
[151] Brunet, Marion. *Vanda*. Albin Michel. Paris, 2020.
[152] Jaquet, Chantal. *Les Transclasses, ou, La non-reproduction*. Paris : Presses universitaires de France, 2014.

comprendre les ressorts de ce passage de classe, ce que l'ouvrage *La Fabrique des transclasses*[153] se propose de faire. Ce thème du transclassisme est abordé dans les romans qui nous intéressent. Édouard Louis est lui-même la figure idéale typique du transclasse, issu de la classe populaire picarde, il est désormais un romancier célèbre et célébré dans le monde entier. Il interroge ce parcours et la bascule qu'ont constituée ces années post-baccalauréat. Dans *Rural noir*, le parcours de Romain, le personnage principal et narrateur à la première personne, est celui d'un transclasse en cours de passage ou sur le point d'échouer dans ce passage. En effet, il cherche à fuir sa famille et son milieu et son retour dans sa région d'origine se fait de manière douloureuse dans un décor qui a beaucoup changé. *Leurs enfants après eux* compte son lot de personnages transclasses. Vanessa, petite amie éphémère d'Anthony, en est l'incarnation. Les autres personnages semblent englués dans une reproduction des schémas parentaux aux forts accents bourdieusiens[154]. Enfin, chez Marion Brunet, c'est le personnage de Johanna qui épouse la trajectoire d'une transclasse en se rebellant contre l'autorité parentale sans en reproduire le schéma comme sa sœur, enceinte très jeune, comme sa mère avant elle. La question de la reproduction ou de la non-reproduction est constamment interrogée dans ces romans où les personnages de transclasses sont ceux dont les parcours sont les plus valorisés et qui, en échappant à leur milieu d'origine, connaissent un destin enviable. Changer de classe sociale leur permet d'accéder aux grandes métropoles, à la culture et à la connaissance ou encore d'échapper aux problèmes sociaux et à la violence généralisée de leur milieu d'origine. Cette réflexion sociale que les auteurs intègrent à leurs romans fait souvent écho à leur propre trajectoire que nous allons essayer de retracer dans les prochaines parties.

2) Le phénomène Édouard Louis

Au sein de notre corpus, Édouard Louis occupe une place particulière à plus d'un titre. C'est, avant tout, le premier roman des quatre à avoir été publié, en 2014. Il est aussi le plus autobiographique, au point que la maison d'édition a cru bon de faire figurer la mention « roman » sur la couverture. À ce sujet, René de Ceccatty, son éditeur, raconte :

> Moi : Une autre question peut-être sur l'édition que j'avais oublié de vous poser : qui a eu l'idée de mettre « roman » sous le titre ? Est-ce que c'est Édouard qui l'a demandé ?
>
> René de Ceccatty : C'est Édouard qui l'a demandé. Vous savez, on l'a certainement un peu poussé parce qu'il y a cette idée qu'un roman ça se vend mieux qu'autre chose, c'est aussi commercial.
>
> Moi : D'accord.
>
> René de Ceccatty : C'est aussi commercial. C'était pas tellement de protéger sa famille en disant : bon, qu'ils comprennent que c'était pas une… la vérité pure et nue, mais en même temps c'est un récit de manière totalement autobiographique, c'est patent, avec la liberté que tout écrivain prend, voilà. Alors on a hésité et puis finalement ça s'est imposé.

Édouard Louis est la personnalité la plus visible médiatiquement des quatre auteurs et celui dont l'œuvre est la plus traduite. Sur ses réseaux sociaux, l'auteur met volontiers en avant l'aspect mondialisé de sa réception, posant avec des acteurs du champ éditorial du monde entier, de Toni Morisson, romancière américaine, à Thomas Ostermeier, metteur en scène allemand. Sur ces mêmes réseaux sociaux, il affiche son amitié avec Geoffroy de Lagasnerie, philosophe et sociologue, et Didier Eribon dont nous avons déjà parlé précédemment et qui est le compagnon de Geoffroy de Lagasnerie. Les trois hommes apparaissent régulièrement en photographie sur la page Facebook de l'auteur[155], accompagnés du hashtag « #lamitiécommemodedevie », référence à un texte de

[153] Jaquet, Chantal, et Bras, Gérard éd. *La Fabrique des transclasses*. Paris : PUF, 2018.
[154] Bourdieu, Pierre et Passeron, Jean-Claude. *Les Héritiers : les étudiants et la culture*. Le sens commun. Paris : Les Éd. de Minuit, 1994.
[155] « Édouard Louis | Facebook ». Consulté le 16 mars 2020. https://www.facebook.com/Édouard-Louis-370059493504549.

Michel Foucault[156]. Au centre de beaucoup d'attention, Édouard Louis polarise les critiques et nous allons revenir sur le traitement qui a pu lui être réservé après avoir fait un point sur sa trajectoire personnelle et le parcours éditorial d'*En finir avec Eddy Bellegueule*. En plus des nombreux éléments biographiques distillés dans son roman, l'écrivain revient souvent sur son cheminement dans la presse. Nous ne pouvons pas recenser toutes les occurrences mais, à titre d'exemple, dans son dernier entretien avec les journalistes du *Monde,* qui fait l'objet d'un podcast sur le site lemonde.fr[157], il revient sur son histoire et sa formation. Nous l'avons dit, Édouard Louis vient d'un milieu très populaire. Lors de notre entretien, son éditeur parle de milieu « sous-prolétaire ». Après une enfance et une scolarité marquées par la honte et la violence liées à son milieu et à une homosexualité supposée par son entourage, le déclic arrive lorsqu'Eddy, qui n'est pas encore Édouard, intègre l'internat d'un lycée bourgeois à Amiens. Il y postule et y entre parce que l'établissement est le seul de la région qui propose une option théâtre. Après le lycée, il étudie l'histoire à l'université de Picardie. La suite est renseignée dans un autre article du *Monde*[158], la rencontre déterminante avec Didier Éribon qui va lui permettre d'accéder au monde éditorial et à la renommée. Les propos de son éditeur René de Ceccatty corroborent cette version. Lors de notre entretien, alors que nous évoquons la manière dont le livre est arrivé à lui, il dit :

> Je pense que c'est son ami Didier Eribon, je pense, je n'en suis pas certain, et je sais qu'Isabelle Creusot qui est ici dans la maison, qui est attachée de presse pour les sciences humaines et qui l'avait rencontré à l'Odéon lorsqu'il était, je crois, il était simplement, je crois, « ouvreur » à l'Odéon mais il participait à toutes les rencontres intellectuelles, ils s'étaient parlés et je pense qu'il y a eu ce lien également, elle le connaissait c'est certain.

Édouard Louis n'était pas « simplement » ouvreur, il participait à « toutes les rencontres intellectuelles » et était l'ami de Didier Éribon. Cependant, lors de notre rencontre, René de Ceccatty affirme qu'il a choisi d'éditer le texte pour ses seules qualités littéraires :

> Et en effet, c'est-à-dire que j'ai reçu le manuscrit, ne le connaissant pas et lisant le texte j'ai été un peu étonné, j'ai cru d'abord en le lisant, j'ai eu la réaction que la plupart des éditeurs, parce qu'il l'a envoyé à d'autres éditeurs avant moi qui l'avaient refusé et j'ai cru que c'était quelqu'un qui avait une très grande maîtrise de l'écriture qui était âgé, je ne pensais pas qu'il était jeune, et je pensais qu'il décrivait, en lisant les 20, 30 premières pages, qu'il décrivait la vie d'un petit villageois au XIXe siècle. Et puis il y avait des événements plus contemporains qui apparaissaient peu à peu (rires) et puis il donnait la date de naissance de son père qui est 1967 alors j'ai fait un rapide calcul et j'ai dit : « ah non, j'ai dû me tromper » et donc j'en ai conclu qu'il avait 20 ans et donc je l'ai appelé tout de suite, ce que je fais très rarement. Parce que sachant qu'un livre peut me plaire mais ne pas plaire aux autres personnes dans la maison puisqu'il faut que je le présente au comité de lecture, je n'ai pas une autonomie donc je l'ai appelé, je l'ai rencontré et j'ai vu que c'était un garçon extrêmement brillant, qu'il avait effectivement 20 ans (rires) et que, enfin il était très jeune en tous les cas, et qu'il avait beaucoup d'autorité intellectuelle, une très grande clarté sur son projet littéraire, une très grande conscience de la qualité de son texte et de son originalité et voilà et donc je l'ai fait lire en comité et j'ai dit : « je crois que j'ai trouvé quelque chose de tout à fait extraordinaire. »

Malgré ses appuis dans le monde intellectuel et l'enthousiasme de René de Ceccatty, le roman ne sera pas publié à la rentrée de septembre, la plus visible et la plus prisée.

> RdC : Et là il y a eu un véto absolu en disant : non, non, ce livre n'intéressera pas un grand public, c'est un livre remarquable mais la vie d'un jeune homosexuel de province, ça n'intéresse pas les foules. C'était ça la position et donc moi j'ai…
>
> M : Et ça, qui avait cette position ?

---

[156] « De l'amitié comme mode de vie» (entretien avec R. de Ceccaty, J. Danet et J. Le Bitoux), Gai Pied, nº 25, avril 1981, p. 38-39.

[157] « Podcast. Édouard Louis : « Être bourgeois, c'est apprendre à ignorer les autres et être bien avec ça » ». Lemonde.fr, 28 février 2020. https://www.lemonde.fr/podcasts/article/2020/02/28/edouard-louis-etre-bourgeois-c-est-apprendre-a-ignorer-les-autres-et-etre-bien-avec-ca_6031131_5463015.html.

[158] « Édouard Louis : la vie avec ses frères d'armes et d'esprit ». Lemonde.fr, 10 août 2018. https://www.lemonde.fr/m-actu/article/2018/08/10/edouard-louis-la-vie-avec-ses-freres-d-armes-et-d-esprit_5341064_4497186.html.

> RdC : Tout le monde ! Le commercial, tous ceux à qui on parle du livre car vous savez on a des réunions…
>
> M : Bien sûr.
>
> RdC : Où on parle, voilà, vous faites la même chose bien sûr. Et il y avait un très grand doute sur le destin commercial du livre, non pas sur le destin littéraire, parce que là-dessus personne n'a mis en doute la qualité du livre mais voilà… Alors, moi je l'ai fait lire à l'attaché de presse, celle qui a la responsabilité du service de presse, qui s'appelle Caroline Gutmann, qui a été immédiatement enthousiaste et qui a dit : ça, on va faire un tabac avec ce livre mais nous n'avons pas été écoutés, je peux dire les choses, on n'a vraiment pas été écouté mais on a dit : il aura plus de visibilité en janvier ce qui est dire qu'on ne voulait pas enterrer le livre pour autant, mais on dit en janvier il aura une plus grande… Et en effet, dès qu'on a envoyé les épreuves, au mois de décembre, il y a eu des réactions très importantes tout de suite de la part des libraires mais surtout de la part de quelques critiques qui ont dit tout de suite : « on va faire un événement. » Donc c'était *L'Observateur* et *le Parisien* ce qui veut dire que c'était (rires) d'un côté une espèce de gauche un peu mourante et branchée (rires) et de l'autre vraiment le journal populaire. Et voilà, ça a accroché très très vite et quand même, le commercial n'y a pas cru, au début, pendant le premier mois.

Le livre, malgré ces réserves émises par certains membres de la maison d'édition, va connaître un grand succès médiatique et public. De nombreux articles de presse lui sont consacrés, et le 9 janvier 2014, l'auteur est l'un des quatre invités de l'émission littéraire *La Grande Librairie* sur France 5. Son éditeur revient sur ce passage marquant lors duquel « les gens étaient très gentils avec lui » et où il est traité comme une « superstar ». Le succès et la visibilité installent Édouard Louis. Il est désormais à la tête d'une collection, peu productive, aux éditions PUF : Des mots[159]. Les articles à son sujet continuent d'abonder comme on l'a vu et il est désormais une figure qui compte et qu'on interroge régulièrement dans les médias. Il est ainsi le rédacteur en chef invité des *Inrocks* en mai 2018. En contrepartie de cette visibilité, Édouard Louis est parfois durement critiqué. Il a pu concentrer, et continue de le faire, les attaques adressées au genre, il polarise l'attention. Nous ne nous intéresserons pas aux attaques qu'on pourrait qualifier d'idéologiques et qui reprochent justement à l'auteur de faire moins de la littérature que de la politique[160]. Derrière ces discours, les critiques cherchent à remettre en cause la vision classiste du monde d'Édouard Louis. L'auteur l'affirme dans un entretien :

> Le discours sur les classes populaires a disparu du champ politique comme de la littérature. Mon livre a été écrit en opposition à cela aussi, je voulais explorer ce que Marx appelait le *lumpenprolétariat*, les moins qu'ouvriers, des gens comme mon père qui se sont fait jeter de l'usine, et dont on ne parle jamais.[161]

Il faudrait analyser plus à fond ces articles critiques à l'encontre de l'auteur et ces prises de position mais elles nous entraîneraient un peu loin de notre sujet. Une autre critique, d'ordre plus stylistique, reproche à Édouard Louis son « absence de style » et, de manière peu éloignée de la précédente, dénonce un certain vide littéraire chez l'auteur. Il faudrait là encore s'intéresser à ces discours, souvent écrit à chaud, de manière impulsive comme semble le démontrer le retrait d'un article rédigé par Pierre Jourde en 2019 et désormais introuvable[162].

Focus 8. *Le Nouvel Observateur* contre Édouard Louis ou le procès en mythomanie.

Nous allons nous focaliser sur un épisode qui concentre plusieurs enjeux : la polémique qui a touché l'auteur en 2014, après la parution d'En finir avec Eddy Bellegueule. L'affaire est lancée par un article du Nouvel

[159] « Des mots : Livres et Manuels - Format Physique et Numérique | Presses universitaires de France ». Consulté le 16 mars 2020. https://www.puf.com/collections/Des_mots.

[160] Cormary, Pierre. « Qui tue l'écrivain en Édouard Louis ». Revue Des Deux Mondes, 5 juin 2018. Consulté le 17 mars 2020. https://www.revuedesdeuxmondes.fr/tue-lecrivain-edouard-louis/.

[161] « Édouard Louis : "J'ai deux langages en moi, celui de mon enfance et celui de la culture" - Livres - Télérama.fr ». Consulté le 17 mars 2020. https://www.telerama.fr/livre/edouard-louis-j-ai-deux-langages-en-moi-celui-de-mon-enfance-et-celui-de-la-culture,114836.php.

[162] Jourde, Pierre. « Louis le Maigre - Confitures de culture ». Consulté le 25 février 2019. http://pierre-jourde.blogs.nouvelobs.com/archive/2018/06/06/louis-le-maigre-607837.html.

> Observateur du 6 mars 2014[163]. Il s'agit d'une enquête menée par David Caviglioli dans le village d'enfance d'Édouard Louis. Le journaliste y contredit la description de l'auteur, témoignant d'un village populaire mais pas misérable, loin du bastion de « beaufs » racistes dépeint par le roman. Il interroge les membres de la famille de l'auteur, indignés et meurtris par le traitement qui leur est réservé dans l'ouvrage. Enfin, le journaliste relate un épisode de scandale public : la mère de l'auteur serait intervenue lors d'une rencontre à la Fnac Montparnasse. Le romancier a lui-même répondu à cet article[164]. Lors de notre entretien, l'éditeur René de Ceccatty est également revenu sur ce papier, l'accusant d'être mensonger. L'intérêt est moins de savoir qui a tort et qui a raison que de comprendre ce qui se joue à travers cet épisode. Édouard Louis, j'ai pu le vérifier en discutant de manière informelle avec différents acteurs du champ éditorial, est systématiquement suspecté de mythomanie. On l'accuse, de manière à peine voilée, d'avoir gonflé la réalité dans En finir avec Eddy Bellegueule. Des doutes ont même été émis sur la véracité du viol dont il a été victime et qu'il relate dans Histoire de la violence. Les enjeux de cette réception défiante dépassent ceux de ce mémoire. Mais nous notons que la véracité semble primordiale et essentielle à la critique dans le cas particulier de la littérature de territoire. Pourtant, qui reprocherait à un romancier plaçant son intrigue dans une métropole de traiter celle-ci à travers son prisme et sa sensibilité ? Qui reprocherait à un auteur d'écrire une version fausse de la ville sous le prétexte qu'il ne s'agit pas de l'expérience vécue par le critique ? Bien au contraire, la critique considère les expériences plurielles et valorise les récits neufs et originaux, les regards différents, les angles jamais explorés quand il est question d'une expérience, pensée a priori comme universelle, mais qui se trouve être celle des habitants des grandes villes[165]. On peut reprocher au journaliste David Caviglioli de faire ce qu'il reproche lui-même à Édouard Louis : présenter une vérité qui n'est rien d'autre que la sienne. En présentant la famille Bellegueule comme victime et en contextualisant leur prise de parole, il ne retranscrit pas telle quelle la parole de ceux qu'il estime, à raison, sans voix. Ce qu'il fait en revanche en usant de ce procédé, c'est nier l'appartenance d'Édouard Louis à son propre milieu. Il remet en cause le capital d'autochtonie de l'auteur. Le sous-entendu de son article est qu'une personne du coin n'écrirait pas une chose pareille. Le souci de vérité n'est qu'un prétexte, les enjeux de cette affaire sont à chercher ailleurs : qui est légitime et qui ne l'est pas ?

Comme le montre l'opposition relatée dans le Focus 8, les auteurs de littérature de territoire sont sommés de dire la vérité. Ainsi, lors de notre entretien, Benoît Minville, alors que nous parlons de la réception de ses romans et de la réaction du public, dit :

> … Comme Nico [Nicolas Mathieu] : oh c'est pas gai gai, votre bouquin il est pas gai gai, et surtout ça n'se passe pas, c'est pas comme ça que ça se passe chez nous…
>
> M : Ouais ? Ça tu l'as eu ?
>
> BM : Ouais ! Alors moi je dis : c'est un prisme. Ce n'est pas une réalité, c'est ma vérité à un instant T. Tout ce que je raconte a existé : le trafic de drogue, le Dalton il a existé, j'ai juste poussé les curseurs pour faire une histoire. Le moment a chaviré entre le… la limite et le crime, mais sinon, tout est vrai !
>
> M : C'est quoi la pire critique du coup que tu peux entendre, c'est justement ça, c'est qu'on te dise : ça ne se passe pas comme ça chez nous ?
>
> BM : Ouais, ça c'est dur parce que j'ai des potes, j'avais un pote qu'était flic là-bas, qu'a dû être muté parce

[163] Caviglioli, David. « Qui est vraiment Eddy Bellegueule ? » Bibliobs. Consulté le 26 février 2019. https://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20140311.OBS9267/qui-est-vraiment-eddy-bellegueule.html.

[164] Louis, Édouard. « À propos d'un article du *Nouvel Observateur* et d'un problème plus général ». Édouard Louis (blog), 6 mars 2014. Consulté le 26 février 2019. https://edouardlouis.com/2014/03/06/a-propos-dun-article-du-nouvel-observateur-et-dun-probleme-plus-general/.

[165] Pour une critique de l'universalisme : Zerelli, Linda. « Cet universalisme qui n'est pas un ». Revue du MAUSS nº 17, n 1 (2001) : p. 332-54.

> que tous les week-ends, il enfermait ses potes, tu vois ? S'il allait à la sortie des boîtes, ils roulaient, des fois avec les petits frères, sans permis, des histoires abominables, on a… moi j'ai perdu des potes hein ! La drogue, les accidents de la route, les choix de vie, la délinquance avec Nevers qu'est pas si loin hein ?, c'est pas des rigolos à l'époque Nevers, quand ils débarquaient sur notre lieu de paradis avec des piques et tout, tu te dis, qu'est-ce… Des trucs qu'on voyait jamais dans notre banlieue à nous tu vois ! Qu'est-ce qui s'passe ? Ouais, c'est des scènes… La plus grosse critique c'est de dire que ce qu'on a écrit n'est pas réel, parce que ça c'est une injure pour ces gens-là… parce que c'est très… c'est des œillères en fait.

Dans cet extrait, Benoît Minville aborde de nombreux points cruciaux : l'impossibilité d'entendre une réalité sociale pour ceux qui la vivent, la nécessité morale de dire la vérité, la difficulté de proposer un bien culturel qui permette au lecteur à la fois de se détendre et de s'instruire. On exige une fidélité à la réalité de la part de la littérature du territoire. Mais à qui le demande-t-on, à l'auteur, au transfuge de territoire ou au transclasse ? Si les critiques se sont concentrés sur Édouard Louis, ce n'est pas seulement parce qu'il est le premier arrivé ou le plus médiatique, c'est aussi parce que sa formation en sciences sociales le place exactement entre la littérature de terrain et la littérature de territoire. Il semble être le chaînon manquant entre ces deux types de littérature. La littérature de terrain exige un terrain d'étude, circonscrit, dans le temps et dans l'espace. La littérature de territoire semble s'en affranchir au profit des outils narratifs classiques. Après Édouard Louis, les trois autres auteurs de notre corpus s'affranchissent de référents réels. Les personnages sont inventés, les lieux le sont également plus ou moins. Aux faits concrets, aux enquêtes, succèdent des intrigues, des personnages et des rebondissements. Édouard Louis permet ce passage et c'est aussi ce qui lui est reproché. La littérature de territoire, encore balbutiante, en est au stade où ses limites se fixent. Le genre se situe encore à l'intersection d'autres genres et son affirmation prend forme peu à peu et s'impose parfois de manière spectaculaire.

3) Du « rural noir » à la littérature de territoire

Plutôt que de parler de littérature de territoire, nous aurions pu choisir l'expression « rural noir ». Mais cette appellation a sa propre histoire et ne semble pas pouvoir accueillir la diversité de ce que nous mettons sous la première catégorie. Le rural noir, comme me l'ont confirmé en entretien l'auteur et l'éditeur du roman paru sous ce titre à la Série noire en 2016, existait avant la sortie du roman de Benoît Minville. Aurélien Masson, l'éditeur, revient sur l'invention du genre et sur le choix de ce titre :

> Aurélien Masson : Donc un moment, la série noire, en 2014 ou en 2015, publie ce livre, il y en a eu d'autres, il y a eu Pierric Guittaut, y avait Patrick Delperdange, y avait 3, 4 livres qui se passaient à la campagne, on voyait bien que ça n'excitait pas obligatoirement les journalistes, ça se passe dans la brousse… C'était juste au moment où Franck Bouysse aussi émergeait, au même moment, 2014. Et tout d'un coup dès qu'on a servi polar rural, ah ! le truc a commencé à prendre.
>
> Moi : C'est une invention de qui ce polar rural ?
>
> Aurélien Masson : Pfff ! C'est une invention de qui ? *Rural noir*, c'est nous qui l'avons dit. *Rural noir*, c'est un terme américain, qui apparaît y a 10 ans, ils ont fait pareil, parce qu'on fait comme les États-Unis avec 10 ans de retard, il y a 10 ans, les États-Unis ont découvert qu'il y avait du (accent US) *rural noir* alors qu'il y en a aussi aux États-Unis depuis tout le temps, [inaudible] il écrit depuis tout le temps, donc voilà, c'est devenu un genre le *rural noir*. Donc c'est tout on l'a appelé *Rural noir*. Benoît avait peur que ça fasse trop le mec qui s'approprie le truc mais non ! Ça sonne bien !

Stéfanie Delestré, actuelle éditrice de la Série noire, nous donne d'autres indications sur l'émergence du genre :

> Dans le paysage, sont apparus comme ça un certain nombre d'auteurs du terroir, mais du terroir limougeaud (sic), qui n'ont pas fait école mais si d'une certaine manière, surtout parce que Bouysse a vachement bien, voilà, ça s'est plutôt super bien passé, et donc en déconnant on a commencé à appeler ça du *rural noir*. Mais si tu veux, je suis sûr que si on faisait une étude statistique, y a pas plus de rural qu'il n'y en a eu avant, y a toujours eu des trucs qui se passaient là où les gens vivent, dans les banlieues, dans la zone, à la campagne, euh… je sais pas quoi, en Vendée, en Bretagne, tu vois, je suis sûre que si on cherche… Tu vois, je relisais,

> je relisais Signac, enfin très rapidement mais…, Signac c'était aussi dans la pampa, si tu remontes sur A.D.G. Y en a toujours eu des bouquins… Et après le bouquin de Minville il arrive et il s'appelle *Rural noir* et tout le monde parle de *rural noir* depuis, nous ça devait faire je sais pas quoi, 3 ans, 4 ans, je sais plus trop, que comme une espèce de running gag, quand on voyait arriver des bouquins de Pierre [Fourniaud], voilà, Pierre il faisait soit des rééditions de vieux trucs que les auteurs, 'fin tu vois, si tu regardes son catalogue y a Jean-Hugues Oppel qui ne publiait plus chez machin, y a Tito Topin qu'a récupéré ses droits à la Série noire parce que quand il a redemandé ses droits j'étais pas là, sinon je lui aurais pas rendu. 'Fin, il a fabriqué une maison d'édition qui est une belle maison d'édition, qui marche, là c'est super ce qui lui arrive, mais avec des trucs de bric et de broc et parce que lui il est limougeaud. Lui, il vient de là-bas (rires).

La Manufacture de livres, la maison fondée en 2009 par Pierre Fourniaud qu'évoque Stéfanie Delestrée, a une place à part dans la littérature de territoire. Pierre Fourniaud, lors de notre entretien, se définit comme un franc-tireur au sens que donne à cette expression Howard Becker dans *Les Mondes de l'art*[166] : décalé, ne respectant que son goût personnel et ses envies, vivant de « de mendicité et de rapine » pour reprendre son expression. Limougeaud d'origine, publiant des auteurs originaires de cette région ou venus s'y installer, même s'il affirme qu'il s'agit d'un hasard conjoncturel, il publie à la fois des romans noirs et des beaux-livres sur des sujets qu'il affectionne, en lien avec l'univers du roman noir : criminalité, grand banditisme, prostitution, etc. Il publie ou republie des auteurs de genre célèbres et lance des auteurs jusqu'alors régionaux. Ce fut le cas en 2014 avec Franck Bouysse qui est devenu l'auteur à succès de la maison, avant d'annoncer, en janvier 2020, son passage chez Albin Michel[167]. L'écrivain avait d'abord publié chez un éditeur limougeaud avant de passer à La Manufacture de livres. *Grossir le ciel*[168], son premier succès public et critique, est l'histoire d'un homme célibataire et taiseux dans un territoire reculé des Cévennes. Violence et histoire de famille sont au cœur du roman. Il a reçu différents prix : le prix SNCF du polar 2017, le Prix des lecteurs de Lunel 2017, le prix Polars Pourpres 2016, le prix Sud-Ouest 2016, le Prix des lecteurs de Villeneuve-lez-Avignon 2015, le prix Calibre 47 2015, le prix Michel-Lebrun 2015 et, d'après le site internet de la maison d'édition, une adaptation cinématographique est en cours de tournage[169]. *Rural noir*, quant à lui, ne sera publié que deux ans plus tard, en 2016. Lors de notre entretien, Benoît Minville l'a également reconnu, il n'est pas le premier auteur dans cette veine :

> Et pis quand ça a éclos, j'en ai lu beaucoup aussi… Y a eu Franck Bouysse quand même, son premier *Grossir le ciel.* Même si, en effet, il avait plus un côté Jim Harrison qu'un côté *Shériff fais-moi peur* quoi ! Moins le côté *Breaking bad* dans Franck Bouysse. Mais oui oui, moi je… Et surtout quand en 2016 on a parlé tu sais de ce genre rural noir, le country noir, le polar rural, moi je me suis tout de suite, on a rien inventé, c'est juste qu'avec ce titre-là, Aurélien m'avait dit c'est bon, je pense qu'on aura les faveurs de la presse. C'est arrivé à un moment où pour la première fois on commençait à s'intéresser à cet électorat-là. Je ne me souviens plus quelle élection y avait, je sais plus, je me demande si c'était pas… Faudra que je regarde

Depuis, l'appellation « rural noir » n'a pas vraiment été reprise. De plus en plus d'auteurs s'en inspirent ou écrivent ce que nous avons appelé la littérature de territoire, qui nous semble être le genre générique du sous-genre polar rural. Des prix sont régulièrement accordés à Franck Bouysse, le dernier en date étant le prix des libraires 2019 pour *Né d'aucune femme*, qui récompense le travail spécifique mené en faveur des libraires par l'éditeur Pierre Fourniaud. Mais un prix en particulier a mis la lumière sur ce genre et a fait passer le genre du rural noir à une forme plus légitime qu'on pourrait appeler une littérature blanche de la province et que nous avons nommé la littérature de territoire.

Il s'agit du prix Goncourt 2018 accordé à Nicolas Mathieu pour *Leurs enfants après eux*. La catégorie reine des prix littéraires, bien que fortement et régulièrement remise en question, reste une autorité légitimante du champ

---

[166] Becker, Howard Saul. *Les Mondes de l'art*. Champs arts 648. Paris : Flammarion, 2010.

[167] « Franck Bouysse quitte son éditeur pour Albin Michel ». Livres Hebdo. Consulté le 18 mars 2020. https://www.livreshebdo.fr/article/franck-bouysse-quitte-son-editeur-pour-albin-michel.

[168] Bouysse, Franck. *Grossir le ciel*. La Manufacture de livres, 2014.

[169] « Grossir le ciel ». Consulté le 18 mars 2020. https://www.lamanufacturedelivres.com/livres/fiche/6/bouysse-franck-grossir-le-ciel.

littéraire[170]. Franck Bouysse a connu une trajectoire qu'on peut résumer ainsi : éditer dans des maisons d'édition à dimension locale (éditions Lucien Souny, Geste Éditions, éditions Écorce), puis chez un éditeur parisien indépendant et franc-tireur (La Manufacture de livres) et enfin dans une maison aux moyens beaucoup plus conséquents (Albin Michel). Le chemin éditorial de Nicolas Mathieu nous a été décrit par son éditeur Manuel Tricoteaux. Le premier roman de Nicolas Mathieu chez Actes Sud fut publié dans la collection Actes noirs en 2014[171]. Pour le second, l'éditeur a d'abord dû convaincre la maison de passer l'auteur dans la collection blanche puis l'imposer à la rentrée littéraire de septembre où les places sont chères, nous en reparlerons dans la partie suivante. Manuel Tricoteaux, pendant notre entretien, nous décrit le parcours éditorial de *Leurs enfants après eux* comme une ascension vers la légitimité achevée par l'obtention du Goncourt. Si ce seul prix ne suffit pas pour pouvoir dire du genre qu'il est désormais légitime et installé, il est un indice certain de l'audience et de la place que la littérature de territoire occupe et est amenée à occuper dans le champ littéraire. On entend dans son discours les luttes d'influence et les batailles de positionnement symbolique à l'œuvre dans une maison d'édition. Car Manuel Tricoteaux autant que Nicolas Mathieu ont dû et doivent lutter, de manière plus ou moins consciente, pour accéder à une position. Après avoir mis en lumière cet accès à un début de légitimité, nous allons nous intéresser dans le détail aux parcours, aux motivations et aux stratégies mises en place par les auteurs et les acteurs entourant notre corpus pour se faire un nom et une place.

[170] Lire à ce sujet : Ducas, Sylvie. *La littérature, à quel(s) prix ? histoire des prix littéraires*. Cahiers libres. Paris : La Découverte, 2013.
[171] Mathieu, Nicolas. *Aux animaux la guerre.* Arles : Actes Sud, 2014.

II. Comment s'impose un sous-genre : sociologie d'un espace littéraire

Cette partie s'appuiera principalement sur les entretiens passés avec les auteurs et les éditeurs. Nous allons tenter de décrire et de comprendre les trajectoires des uns et des autres, voir comment ils s'insèrent dans le champ plus général de la littérature. Car si les acteurs de notre corpus portent volontiers un regard critique sur le champ littéraire, ils n'en font pas moins partie ou tentent d'y parvenir et ils doivent, pour l'intégrer, utiliser différentes stratégies, parfois semblables, parfois divergentes. Leur discours sur ce champ, qu'ils tentent de le subvertir ou d'en faire partie, permet de réfléchir à la place du courant auquel nous pensons qu'ils appartiennent. Comment les différentes stratégies mises en place finissent-elles par former un mouvement ? Comment la somme des trajectoires individuelles donne-t-elle un ensemble qui nous semble à ce point homogène qu'il prend la forme d'un courant, celui de la littérature de territoire, quand bien même les acteurs s'en défendent ? Pourquoi, justement, les acteurs rechignent-ils à s'affirmer en école et, au contraire, sur quels points ressentent-ils une filiation ? Analyser les parcours et les motivations va nous permettre de comprendre la dynamique de ce sous-genre de la littérature de territoire, d'envisager sa pérennité potentielle mais aussi de toucher ses limites.

a) Devenir auteur

Nos quatre auteurs ont eu des parcours divers avant de devenir écrivain. Les expériences de Benoît Minville, Nicolas Mathieu et Marion Brunet ont beaucoup de points communs. Cette communauté de valeurs prend la forme d'une amitié qu'ils affirment tous les trois et qui s'est formée dès leur entrée dans le champ littéraire. Le cas d'Édouard Louis, déjà largement abordé dans la première partie, semble plus singulier. Nous allons essayer de voir en quoi cela semble même être un objectif de l'auteur.

1) Les identités multiples d'Édouard Louis

L'auteur et le personnage, sommes-nous tenté d'écrire, semblent insaisissables. Ainsi l'a voulu Édouard Louis en changeant son identité administrative, passant du nom Eddy Bellegueule à celui d'Édouard Louis[172]. Cette « invention de soi »[173] passe par la remise en cause de plusieurs assignations sociales. Ainsi, il assume son homosexualité face à l'injonction à l'hétérosexualité. Dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, il décrit la pression sociale qui le force à endosser une sexualité qui n'est pas la sienne. Adolescent, il pousse le *jeu* jusqu'à entretenir des relations avec deux filles, Laura et Sabrina, relations malheureuses qui se concluent à chaque fois par une rupture devant l'impossibilité d'Eddy à faire et à être ce qu'on attend de lui. Édouard Louis est aussi la figure par excellence du transclasse[174]. Il a quitté sa classe d'origine, celle que son éditeur appelle le « sous-prolétariat » et son statut est désormais celui d'un auteur à succès, invité dans la presse. Édouard Louis l'affirme, il a cherché à quitter sa classe sociale. Dans son premier roman, il emploie régulièrement les termes « fuite » et le verbe « fuir ». La seconde partie du roman s'intitule : « Livre 2 – L'échec et la fuite », l'échec représente l'impossibilité à performer l'hétérosexualité, la fuite est à la fois le changement géographique, avec le déménagement solitaire au lycée d'Amiens, mais c'est aussi la fuite de son milieu, au moins dans un premier temps. La fin du roman met en scène un adolescent qui ne veut plus avoir affaire avec son origine. Il cherche à intégrer une nouvelle classe, dans tous les sens du terme, et les nouveaux codes qui vont avec.

---

[172] « Facebook ». Consulté le 30 mars 2020. https://www.facebook.com/370059493504549/posts/538877136622783/.
[173] *Ibid*.
[174] Jaquet, Chantal. *Les Transclasses, ou, La non-reproduction*. *Op. cit*.

> Un matin,
>
> c'est au mois de décembre, deux mois après la rentrée
>
> Il y a des lycéens qui portent des bonnets de Père Noël
>
> Je porte ma veste achetée spécialement pour mon entrée au lycée
>
> Rouge et jaune criard, de marque Airness. J'étais si fier en l'achetant, ma mère avait dit
>
> fière elle aussi
>
> *C'est ton cadeau de lycée, ça coûte cher, on fait des sacrifices pour te l'acheter*
>
> Mais sitôt arrivé au lycée j'ai vu qu'elle ne correspondait pas aux gens ici, que personne ne s'habillait comme ça, les garçons portaient des manteaux de monsieur ou des vestes de laine, comme les hippies
>
> Ma veste faisait sourire
>
> Trois jours plus tard je la mets dans une poubelle publique, plein de honte.
>
> Ma mère pleure quand je lui mens (*je l'ai perdue*)[175]

Comme une seconde peau qui symboliserait son passé, le narrateur jette ce qui le relie à son héritage familial et à sa mère. Mais ce qui est également notable dans cet extrait, c'est l'ambiguïté de la position transclasse du narrateur. On ne sait, finalement, si la honte est d'avoir porté cette veste ou de l'avoir jetée. Honte de la honte, sentiment au cœur du travail d'Annie Ernaux[176], face aux larmes de la mère, stylisée dans une forme qui évoque un chiasme et le vers d'un poème : « ma mère pleure quand je lui mens ». La suite de l'œuvre d'Édouard Louis dévoile cette ambiguïté relative à sa position, qui reste celle d'un entre-deux. Il rejette à la fois les épisodes douloureux de son enfance mais il semble aussi donner de l'importance et une voix à celles et ceux qui l'ont peuplée. Dans *Histoire de la violence*, la parole est donnée à la sœur de l'auteur qui intervient comme un chœur dans la tragédie vécue et racontée par Édouard Louis, l'agression puis le viol dont il a été victime[177]. Si le propos de la sœur se situe dans un autre registre de langue, peu soutenu voire fautif, la place accordée par l'auteur révèle néanmoins sa volonté d'imposer et de légitimer cette voix. De manière plus claire encore, Édouard Louis dans *Qui a tué mon père ?*[178] tente de redonner du lustre à la figure paternelle. Comme me l'a fait remarquer son éditeur : « il y avait déjà des scènes dans *En finir avec Eddy Bellegueule* » qui montraient que le narrateur, Édouard Louis ou Eddy Bellegueule, n'en veut pas et cherche moins à rompre qu'à comprendre sa famille. Dans son discours comme dans ses textes, Édouard Louis s'en prend au système et à l'État. Il met à distance le modèle que sa famille a tenté de lui imposer, c'est le sujet du premier roman, mais il dénonce des fonctionnements, pas les individus. En s'attachant à dénoncer le système des classes, l'auteur semble refuser d'appartenir à l'une comme à l'autre, en cela, nous le verrons plus tard, sa position est proche de celle de Nicolas Mathieu. Nous n'avons malheureusement pas pu nous entretenir avec Édouard Louis, ce que nous allons donc écrire ici est de l'ordre de l'interprétation, d'après ce que nous en a dit son éditeur et ce que nous avons pu voir, entendre et lire dans la presse, sous la plume de l'auteur ou tiré d'interviews. Édité dans une prestigieuse maison d'édition, le Seuil, à la tête d'une collection aux éditions PUF, Édouard Louis semble chercher à occuper une place de premier plan dans le champ littéraire et universitaire. En même temps, il est souvent en décalage par rapport à ce qui pourrait être attendu de la part d'une personne occupant cette place. Ainsi, son éditeur, René de Ceccatty, raconte son passage à l'émission *La Grande Librairie* :

> RDC : Je l'ai accompagné à la télévision pour l'émission de Busnel, qui s'est d'ailleurs bien passée.
>
> M : Je ne l'ai pas regardée, il faut que je la vois.

---

[175] Louis, Édouard. *En finir avec Eddy Bellegueule* : roman. *Op. cit.,*
[176] Voir, entre autres, Ernaux, Annie. *La Honte*. Paris : Gallimard, 1997.
[177] Louis, Édouard. *Histoire de la violence* : roman. *Op. cit.*
[178] Louis, Édouard. *Qui a tué mon père*. Éditions du Seuil. Paris, 2018.

RdC : Vous ne l'avez pas vue ?

M : Non.

RdC : Ça vaut la peine de la voir, ça s'est bien passé hein, et les gens étaient très gentils avec lui, très admiratifs, tout le monde était tourné vers lui comme s'il était la superstar, il était horriblement gêné parce que en fait, tout le monde, on attendait qu'il prenne la parole vous voyez (rires), quelque chose de délirant et il était, à la sortie de l'émission, complètement déprimé, en disant : mais j'ai dit n'importe quoi ! Vous voyez, parce que c'est l'effet d'une projection médiatique qui n'a rien à voir avec le travail littéraire. Mais en même temps, il refuse beaucoup de choses, mais pas tout. Et puis ici, vous pouvez imaginer, s'il refusait tout tout (rires), ce serait une tragédie.

M : (amusé) J'imagine !

RdC : Déjà il refuse beaucoup de choses mais voilà. On sait que pour lui, je pense, ça ne correspond pas à ce qu'il recherche fondamentalement.

Ici encore, Édouard Louis refuse la place qu'on cherche à lui imposer. Lors d'un débat public où il intervenait auprès de Youcef Brakni[179], il a relaté une anecdote. Il avait été invité pour recevoir un prix pour l'un de ses romans. Il a raconté combien il s'était senti mal à l'aise de voir qu'à cette occasion, des serveurs avaient été employés pour s'occuper du service. Dans cette situation, il avait ressenti que sa place était parmi les employés au travail plutôt que de « l'autre côté ». Pour autant, comme nous l'avons dit précédemment, il met lui-même en avant ses relations privilégiées avec des personnes publiques extraordinaires. J'ai ainsi souvent entendu de la part d'universitaires et d'éditeurs, à qui je disais travailler sur les textes d'Édouard Louis, qu'il était une star mondiale plus qu'un sociologue voire qu'un auteur. Il ne s'agit pas ici de discuter de cette légitimité ou non, mais plutôt de souligner, une fois de plus, que l'identité d'Édouard Louis est fuyante. Son refus de répondre à ce qui est attendu de lui est source de malentendus et de critiques parfois virulentes. Tout au long de notre entretien, son éditeur René de Ceccatty me dira combien son auteur a surpris, étonné, déjoué ce que lui-même ou d'autres attendaient de lui. Dès la lecture du manuscrit, René de Ceccatty peine à croire qu'il s'agit du manuscrit d'un jeune homme de 20 ans. Ensuite, quand il fait sa connaissance, c'est l'« autorité intellectuelle » de l'auteur qui le surprend. Le refus de répondre à toutes les sollicitations médiatiques, le choix de passer par un agent, la singularisation de la carrière d'Édouard Louis se fait par des moyens multiples. Un extrait de notre entretien avec René de Ceccatty est révélateur à ce sujet. Nous évoquons la formation universitaire de l'auteur :

M : Quand vous avez rencontré Édouard Louis, où en était sa formation intellectuelle ? Était-il encore étudiant ?

RdC : Oui, il était à l'École Normale Supérieure, qu'il a rapidement abandonné en fait, il avait donc passé le concours interne, je ne sais pas comment ça s'appelle ce concours, qui n'est pas tout à fait interne, mais qui est en cours d'études. Ce n'est pas le recrutement à la fin de la Khâgne, c'est en cours d'études. Et donc il avait été comme auditeur libre et il avait des problèmes avec l'équipe de sociologues car on voyait déjà qu'il avait une très grande singularité de jugement et de démarche, etc. On sentait bien qu'il n'avait pas très envie de continuer dans le domaine académique et universitaire, quoique, paradoxalement maintenant, il donne énormément de cours à l'université (rires), mais, des universités américaines, allemandes, voilà, où il parle de son œuvre.

L'éditeur, qui co-construit l'identité de l'auteur, emploie le terme de singularité. Cette singularité sera souvent invoquée par l'éditeur, comme une excuse ou une justification au parcours de son auteur. Et en effet, il semble y avoir toujours un refus de l'assignation à une place chez ce dernier. Il y a chez Édouard Louis une sorte de double fuite. La première est celle de son milieu d'origine, renseignée dans *En finir avec Eddy Bellegueule*. La seconde est celle d'une place assignée dans le champ littéraire et universitaire qu'il a, semble-t-il, dans un premier

[179] « Edouard Louis et Youcef Brakni disent non à l'opposition entre banlieues et monde rural », 30 novembre 2018. Bondy Blog. Consulté le 23 mai 2020. https://www.bondyblog.fr/societe/edouard-louis-et-youcef-brakni-disent-non-lopposition-entre-banlieues-et-monde-rural/.

temps désirée. En effet, sa rencontre avec le sociologue Didier Eribon, son début de parcours universitaire, la direction d'une collection chez PUF, jusqu'au choix de son nouveau nom, beaucoup d'éléments indiquent qu'il a fortement souhaité intégrer ce nouveau milieu. Son nouveau nom donc : Édouard étant le prénom que ses nouveaux amis du lycée pensent être son vrai prénom : « Ton vrai prénom c'est pas Édouard ? »[180] et Louis étant une référence au personnage principal de *Juste la fin du monde* de Jean-Luc Lagarce[181]. Sans aller plus loin dans l'analyse sociologique des noms et prénoms, Édouard Louis est de toute évidence un patronyme plus adapté à une catégorie sociale élevée. Mais là encore, il se dérobe. Hormis l'amitié qui le lie à Didier Eribon et Geoffroy de Lagasnerie, deux autres figures universitaires elles aussi controversées[182], Édouard Louis évolue plutôt dans les milieux militants, à l'heure actuelle principalement auprès des membres du comité Adama dont il fait lui-même partie183. Plutôt que d'écrire des articles dans des revues et d'enseigner en France, parcours attendu d'un universitaire, Édouard Louis, notamment sur ses réseaux sociaux, met en avant les multiples traductions de son œuvre à l'étranger[184]. Une manière encore de se singulariser en n'empruntant pas le circuit classique et attendu de la reconnaissance des pairs tout en passant néanmoins par une autre forme de légitimation supra-nationale, celle des traductions. Pour ne pas dépendre du seul pouvoir de légitimation de Paris[185], l'auteur cherche et met en avant la reconnaissance d'autres centres culturels mondiaux. Cette subversion est ambiguë car si elle questionne effectivement certaines instances de légitimation, la critique voire le rejet dont il est la cible semblent valider la réussite de ce travail de sape, elle fait le jeu d'autres instances de légitimation supra-nationales et supra-universitaires. En disciple de Bourdieu, Édouard Louis semble se plaire à jouer avec les règles du jeu. Sa trajectoire de transclasse est sa singularité qu'il érige en projet littéraire et qui définit, encore à l'heure actuelle, sa carrière. Cette construction auctoriale frondeuse est une stratégie très différente de celle des trois autres auteurs du corpus.

2) Benoît Minville, Nicolas Mathieu, Marion Brunet : trois amis en quête de légitimité

Il sera question, ici aussi, d'une histoire d'amitié. Celle qui lie les trois auteurs. Si ces derniers l'affichent moins dans la presse ou sur les réseaux sociaux, elle transparaît dans les remerciements qui accompagnent leurs textes respectifs. Dans *Rural noir*, Benoît Minville écrit : « Ces quelques mots ne pourront traduire toute l'amitié que j'ai pour […] mes frangin et frangine de plume Nicolas Mathieu et Marion Brunet. » Dans *Leurs enfants après eux*, Nicolas Mathieu : « Merci aussi à mes camarades auteurs, Marion Brunet et Benoît Minville, pour leur amitié, leur humour lamentable, nos rages partagées et ces sarcasmes que nous avons le bonheur d'échanger en MP ». Enfin *L'Été circulaire*, Marion Brunet : « Merci à Nicolas Mathieu, qui m'a offert le titre de ce roman. Merci à Benoît Minville, qui, avec le susnommé, a entretenu la colère et l'envie par de longues discussions enflammées et une solide amitié de plume. » Cette amitié n'est pas antérieure à l'écriture, ils se sont rencontrés après avoir été édités. Comme ils me l'apprendront lors de nos entretiens, ils se sont rencontrés sur des salons où ils étaient invités en tant qu'auteurs. « Frangin et frangine de plume », « camarades auteurs », « amitié de plume », les trois auteurs se sont bâti une petite communauté. La distance qui les sépare est contournée grâce aux salons. Le 14

[180] Louis, Édouard. *En finir avec Eddy Bellegueule* : roman. *Op. cit.*
[181] « Edouard Louis : « Trump et le FN sont le produit de l'exclusion » ». Le Monde.fr, 11 décembre 2016. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lemonde.fr/livres/article/2016/12/11/edouard-louis-trump-et-le-fn-sont-le-produit-de-l-exclusion_5047058_3260.html.
[182] « Édouard Louis : la vie avec ses frères d'armes et d'esprit ». Lemonde.fr, 10 août 2018. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lemonde.fr/m-actu/article/2018/08/10/edouard-louis-la-vie-avec-ses-freres-d-armes-et-d-esprit_5341064_4497186.html.
[183] « Youcef Brakni et Edouard Louis: «La politique est une question de vie et de mort» ». Mediapart. Consulté le 31 mars 2020. https://www.mediapart.fr/journal/france/301118/youcef-brakni-et-edouard-louis-la-politique-est-une-question-de-vie-et-de-mort.
[184] Un exemple parmi d'autres visibles sur la page de l'auteur : « Facebook ». Consulté le 30 mars 2020. https://www.facebook.com/370059493504549/posts/538877136622783/.
[185] Casanova, Pascale. *La République mondiale des lettres*. Éd. rev. et corrigée. Points Série essais 607. Paris : Éd. du Seuil, 2008.

novembre 2019, alors que je le contacte pour avoir un rendez-vous, Nicolas Mathieu me dit qu'il participe à un salon le week-end suivant avec Benoît Minville. Ce dernier, à propos de Nicolas Mathieu et des salons, me dit pendant notre entretien : « … dès qu'on a pu se voir on se voyait, en salon, c'est vrai qu'on est un peu toujours l'un avec l'autre ouais ». Ces salons, notamment pour le genre policier, ont une importance fondamentale, ce que me confirmeront la plupart des acteurs rencontrés. Stéfanie Delestré de la Série noire y a rencontré Marion Brunet et Benoît Minville. Pierre Fourniaud, l'éditeur de La Manufacture de livres, s'est appuyé sur ces salons pour lancer sa maison d'édition :

> PF : Ou la littérature noire, y a eu cette grande tendance dans les années 70 de roman noir, social, français qui était aussi presque un outil, un outil pour certains politiques donc y a beaucoup de salons en province, quand j'étais gamin je lisais les séries noires, j'allais au salon du polar à Limoges, et donc y a un réseau qui permet de faire de la littérature noire sans presse, sans prescription nationale mais en allant de salon en salon, en rencontrant des auteurs, en commençant à se constituer un…
>
> M : Et donc dans ce cadre vous étiez déjà…
>
> PF : Et réseau que j'ai découvert en tant que lecteur et dans lequel je me suis installé en tant qu'éditeur petit à petit…

Il parle de réseau et l'un de ses avantages est de permettre de se passer de la « presse » et de la « prescription nationale ». Ces salons représentent donc un moyen pour auteurs et éditeurs de se faire une place dans le genre policier. Les auteurs peuvent y faire des rencontres déterminantes, c'est le cas de Marion Brunet qui confirme avoir rencontré son éditrice Stéfanie Delestré lors d'un salon mais aussi Nicolas Mathieu, point de départ de leur amitié. Manuel Tricoteaux, l'éditeur de Nicolas Mathieu décrit ainsi ce microcosme :

> Si vous voulez le milieu du polar c'est un petit milieu, fermé, pas au sens où il serait hermétique mais de gens qui se connaissent, y compris entre les auteurs, qui tournent dans les festivals, Nicolas Mathieu, au bout de 3 festivals il connaissait tous les auteurs, ils se connaissent tous entre eux, il y a un… je dirais pas un business de ça mais il y a des auteurs qui vivent de ça, qui font des salons toutes les semaines, qui y vont pour vendre leurs livres. Ça crée une sorte de proximité, ça fait une petite société d'écrivains, mais qui aussi court le risque parfois d'être déconnectée complètement de ce que vivent les gens, c'est-à-dire qu'il travaille sur son roman puis après il travaille sur le suivant, puis ainsi de suite.

Les trois auteurs amis ont donc démarré leur carrière, continué dans le cas de Benoît Minville et Marion Brunet, nous y reviendrons, au sein d'une communauté qui regroupe les acteurs du polar. Leurs âges proches, 41 ans pour Benoît Minville, 41 ans pour Nicolas Mathieu et 44 ans pour Marion Brunet, leurs métiers plus ou moins alimentaires en parallèle, leur situation familiale, ils ont tous les trois des enfants, leur distance par rapport à Paris, la banlieue pour Benoît Minville et la province pour les deux autres et enfin les thématiques abordées dans leurs romans, tout ceci a concouru à créer une familiarité entre eux, Benoît Minville parle même de « frangin et frangine de plume ». C'est d'ailleurs lui qui se montre le plus loquace et le plus attaché à cette amitié, dans le cadre de nos entretiens. Quand nous parlons des rencontres qui ont été déterminantes dans sa carrière, il dit ainsi :

> M : Tu m'parlais de rencontres déterminantes dans ton parcours, de profs, mais y a d'autres rencontres que tu as faites, des auteurs, 'fin j'imagine que…
>
> BM : Nicolas et Marion […] c'est vraiment des rencontres qui changent une vie d'auteur, une vie d'homme. Marion, on a publié notre premier roman en même temps, elle en mars, moi en septembre, en 2013 chez Sarbacane. Ça a été une rencontre humaine, même une rencontre de son style, moi j'suis absolument dingue de ce qu'elle fait, c'est mon autrice favorite en France. Et Nicolas, on m'avait présenté son polar, *Aux animaux la guerre*, mon représentant Actes Sud me l'avait présenté, moi j'avais publié déjà, j'crois qu'*Les Géants* venait de sortir, ouais, *Les Géants* venait de sortir et lui il est sorti juste après. J'avais déjà écrit *Je suis sa fille* en 2013 et donc *Les Géants* en 2014, et quand on m'a parlé du speech de Nicolas j'ai dit mais c'est absolument génial, c'est top, il faut que… donc je l'ai lu, j'l'ai adoré. Et dans ces cas-là moi j'le défends à fond… […] Et j'ai contacté l'auteur en lui disant, ben mortel et tout, et comme il avait l'air cool, j'ai regardé

> un peu, bon, il avait ce petit air intello mais j'ai vite compris qu'il y avait un vrai *white trash* qui se cachait derrière (rires de ma part). On s'est retrouvé sur Paris, on s'est bourré la gueule, et on est devenu comme cul et ch'mise avec une vraie… vraiment un vrai lien. Ça, ouais, c'est vraiment des rencontres importantes.
>
> M : Et vous arrivez à vous voir de temps en temps ? À garder un lien ?
>
> BM : Ouais ! Là l'année dernière ça a été un peu compliqué parce que c'était son année Goncourt mais on a passé énormément, grâce aux réseaux, on a passé des soirées entières à se causer par Messenger, truc de gamins de 15 ans sur MSN à l'époque…

Le lien existe et continue d'exister grâce aux réseaux sociaux sur lesquels Benoît Minville et Nicolas Mathieu sont assez actifs. Benoît Minville ne manque pas d'y parler des livres des deux autres[186] et Nicolas Mathieu échange avec le premier des blagues d'initiés visibles sur leurs murs respectifs[187]. C'est aussi le sens de son remerciement dans *Leurs enfants après eux* : « bonheur d'échanger en MP », autrement dit en message privé. Les trois auteurs sont connectés et réactifs, j'ai pu m'en persuader lorsque j'ai cherché à obtenir des entretiens avec eux en passant par l'application Messenger de Facebook. À chaque message envoyé, la réponse de leur part est arrivée dans l'heure suivante. Lors de notre entretien, Nicolas Mathieu m'a demandé si j'avais réussi à rencontrer tous les auteurs de mon corpus. Il savait que je n'arrivais pas à entrer en contact avec Édouard Louis, ils en avaient parlé avec Marion Brunet plus tôt. Les deux entretiens s'étant déroulé à deux jours d'intervalle, les 23 et 25 mars, cela donne un indice sur la régularité des échanges entre les deux amis. Les trois auteurs se sont retrouvés dans une communauté, celle du monde du polar, qu'ils appréciaient déjà voire qu'ils admiraient. Stéfanie Delestré raconte l'« introduction » de Benoît Minville et Marion Brunet parmi leurs pairs :

> … j'étais avec une clique d'auteurs dont Benoît adore les bouquins et on s'est retrouvés, parce qu'on avait dû venir la veille le vendredi soir, y avait moins de monde, on s'est retrouvés avec Marion et Benoît à boire des coups, ça se passe souvent comme ça en fait, et le lendemain, quand tout le monde est arrivé, je l'ai présenté à tout le monde, enfin je les ai présentés à tout le monde, Benoît il était aux anges parce qu'il rencontrait en vrai les gens qu'il lisait depuis longtemps, dont il aimait les bouquins et donc il était hyper content, et comme c'est un type formidable et que Marion est aussi une nana formidable, en fait, tout ce petit monde, enfin, les gens sont vraiment chouettes, tout le monde s'est très bien entendu…

L'éditrice insiste sur la joie de Benoît Minville. Mais Marion Brunet, lors de notre entretien, me dira aussi toute l'importance qu'a cet univers pour elle aussi :

> Et puis y a Jean-Bernard Pouy aussi… […] Quand je l'ai rencontré, maintenant c'est un copain donc, mais la première fois, ouais, pour moi c'était important, c'était ces auteurs de toute la bande des polars d'extrême gauche quoi ! Donc c'était de l'écriture engagée, 'fin voilà !

Même enthousiasme pour Nicolas Mathieu :

> J'ai été accueilli avec vraiment, à bras ouverts par le monde du polar. Notamment y avait des passeurs, comme Patrick Raynal, Jean-Bernard Pouy, des gens qui… m'ont pris sous leur aile, etc. Et 'fin, je me sens pas du tout… comment dire, au-dessus ou au-delà du monde du polar hein, je… en octobre prochain je vais faire un salon de polar etc. Le dernier texte que j'ai écrit, *Rose royal* c'est un *novella* noir, ce monde-là, c'était pas un… comment dire, c'était pas l'antichambre de mon œuvre véritable, vraiment pas. J'ai un grand respect pour le roman noir, je pense qu'il y a des très grands écrivains là-dedans et j'étais content d'être accueilli là-dedans…

Ce « monde du polar » a donc vu éclore leur amitié et a soutenu le début ou la continuité de leur carrière. Les auteurs y restent attachés, mais ce passage par le genre du polar ne semble être qu'une étape dans leurs trois parcours et dans l'établissement de leur singularité d'auteur.

Benoît Minville et Marion Brunet, avant d'être publiés dans une collection à destination des adultes, ont tous les deux publiés à destination d'un public jeunesse. Leurs trajectoires sont très semblables : alors qu'elle publie

[186] À titre d'exemple : « Facebook ». Consulté le 2 avril 2020. https://www.facebook.com/benoit.minville.5/posts/3014501095228271.
[187] « Facebook ». Consulté le 2 avril 2020. https://www.facebook.com/nicolas.mathieu.923/posts/10219748965335197.

son premier roman *Frangine* chez Sarbacane dans la collection eXprim' en mars 2013, Benoît Minville publie en septembre 2013 *Je suis sa fille* dans la même collection. En 2014, ils publient tous les deux dans la collection Pépix, chez le même éditeur, *L'Ogre au pull vert moutarde* en mars pour Marion Brunet et *Victor Tombe-Dedans Chez les Trois Mousquetaires* en octobre pour Benoît Minville. Sarbacane est une maison d'édition indépendante qui existe depuis 2013. La maison présente ainsi les collections dans lesquelles nos auteurs écrivent : « Pépix pour les 8-12 ans qui propose un grand cocktail d'humour, d'aventure et d'irrévérence et des romans Nouvelle génération captivants pour les grands ados et jeunes adultes, sous le percutant label Exprim' »[188]. C'est grâce à son métier de libraire que Benoît Minville est parvenu à publier. Après avoir lu puis écrit une chronique enthousiaste sur un roman publié chez Sarbacane, *La drôle de vie de Bibow Bradley* d'Axl Cendres, il rencontre l'éditeur Tibo Bérard car, je cite Benoît Minville : « ta collection [...] colle vraiment à mon idée de la littérature, tranchante, une façon de faire émerger des auteurs inconnus, loin de l'autofiction et des problèmes de bobos qui sont pas les miens et des gosses de riches, un truc un peu urbain. » Les deux hommes se sont donc rencontrés et l'éditeur, sur la foi de l'article bien écrit, a demandé si le libraire avait des projets littéraires. Les trois auteurs m'ont dit lors des entretiens avoir le souvenir d'écrire depuis toujours. Benoît Minville avait bien un projet à soumettre à Sarbacane, et c'est ainsi qu'a débuté sa carrière d'auteur. Marion Brunet, pour sa part, m'a fait part de ses difficultés pour devenir autrice. Son regard sur ses premières productions est sans concession : « ça se grattait bien le nombril et c'était, c'était, c'était, c'était chiant quoi ! ». Après plusieurs échecs, certains encourageants notamment des nouvelles, elle décide de tenter la littérature jeunesse sur le conseil de « plusieurs personnes ». Au départ, il s'agit bien d'un choix par défaut, ce qu'elle affirme sans ambiguïtés :

> Et je suis parti dans la jeunesse parce que plusieurs personnes m'ont dit, toi tu as souvent des personnages qui sont enfants ou adolescents, et y a pas mal de collègues ados, y a vraiment de super textes, tu devrais essayer parce qu'en France dès qu'il y a des personnages ados en France on range ça en jeunesse, je comprenais pas du tout, j'étais plutôt contre, j'avais une vision très étriquée de la littérature jeunesse et puis je suis allé jeter un œil et j'en suis vraiment revenue, y a des textes magnifiques en jeunesse et ça a marché. J'ai envoyé *Frangines*, le premier jet de *Frangines* je l'ai envoyé uniquement à Sarbacane parce qu'on m'avait parlé de cette maison d'édition en me disant mais dans cette collection tes textes ils passeraient vachement bien et ça a accroché tout de suite et pour le coup j'ai pas à envoyer mon petit manuscrit par la poste, on a tout de suite pu travailler en direct, j'ai eu l'éditeur au téléphone pour de vraies discussions et là se mettre au travail en fait.

Ensuite, les parcours de Benoît Minville et Marion Brunet varient. *Rural noir* paraît en février 2016 à la Série noire et depuis, Benoît Minville n'a pas écrit d'autres romans à destination d'un public adulte. L'éditeur de son livre, Aurélien Masson, quand je lui demande la place dans le champ littéraire de Benoît Minville dit :

> AM : Il a qu'un livre ! On va se calmer sur la place dans le champ littéraire[...].
>
> M : D'accord. Donc Benoît Minville n'a pas encore de place ?
>
> AM : Si, Benoît Minville, moi je trouve surtout qu'il est en train de s'affirmer comme un auteur jeunesse et c'est bien ! Là il est parti dans un truc sur une trilogie, des super-héros, et il est parfait pour la jeunesse. Parce que, justement, sa bonhomie, sa gentillesse, ça sert. Ça lui va comme ça, il a une vision douce de la vie, il est très très bien en adolescence, ces moments un peu de bascule de l'adolescence, après, en tant que romancier, sa place, elle est à conquérir.

L'auteur lui-même semble vouloir se consacrer plutôt à une carrière de romancier jeunesse :

> BM : Mais j'regrette pas ! Moi c'était un rêve de môme d'être à la Série noire.
>
> M : T'as d'autres projets pour la Série noire maintenant ?
>
> BM : Nan ! [...] C'est ça qu'est fou ! À l'heure actuelle, on me demande souvent, mais alors euh… C'est surréaliste d'avoir réussi à être édité à la Série noire et de pas…

[188] « Éditions Sarbacane ». Consulté le 2 avril 2020. https://editions-sarbacane.com.

> M : Après, ce que tu fais en litté ado te plaît quoi !
>
> BM : Mais j'adore ! Mais j'adore !
>
> M : Donc y a pas de raisons…
>
> BM : Et c'est mes plus gros succès. 'Fin ils vont dépasser… Ouais *Héros* a vraiment bien marché et tout donc c'est… Et puis… j'pense que d'être dedans, c'est un milieu qu'est assez rude et tout… [...] Beaucoup moins de bienveillance [...] qu'en litté ado. Ça m'a un peu vacciné aussi.

L'auteur fait référence à des critiques qu'il a pu lire dans la presse, notamment dans *Libération*, et sur les réseaux sociaux. Malgré mes recherches, je n'ai pas réussi à trouver la trace de ces critiques qui ont marqué l'auteur. Ce « rêve de môme » d'écrire dans la collection Série noire de Gallimard semble avoir été une forme d'aboutissement pour Benoît Minville. Il le dit : « J'ai l'impression que j'ai toujours quelque chose à prouver. » Complexe du mauvais élève qui n'est pas sans influence sur sa carrière d'auteur. Il n'est pas question de dire que la littérature à destination de la jeunesse est moins prestigieuse qu'une autre, mais on relève dans le vocabulaire et l'expérience de l'auteur qu'il y a un côté plus modeste dans cette littérature, du moins qui s'affirme comme tel. Marion Brunet, quant à elle, a attendu janvier 2018 pour publier en collection adulte avec *L'Été circulaire*. À la différence de Benoît Minville, elle continue d'écrire à la fois pour la jeunesse et les adultes puisqu'elle a publié en février 2020 *Vanda*, son deuxième roman à destination des adultes chez Albin Michel. Nous l'avons dit, l'autrice a changé de regard sur l'édition jeunesse. Pendant l'entretien, alors que je lui dis ne pas lire de littérature jeunesse, faute de temps, elle s'amuse à l'idée qu'elle se fait que je partage les a priori qu'elle avait elle-même avant. Désormais, elle pense qu'on y trouve des « textes magnifiques » et elle semble revenue de la hiérarchisation entre les genres. Il faut dire que c'est grâce à ses textes parus dans la collection eXprim' qu'elle parvient à éditer dans une collection adulte. L'éditrice Stéfanie Delestré, pourtant peu lectrice de cette littérature, a été séduite par la lecture du roman ado de Marion Brunet *Dans le désordre*, et c'est après l'avoir lu qu'elle a proposé à l'autrice de lui faire parvenir un projet pour la « vieillesse », d'après le bon mot de l'éditrice. C'est ainsi qu'est né *L'Été circulaire*, paru chez Albin Michel alors que Stéfanie Delestré partait pour la Série noire. L'éditrice me raconte qu'elle souhaitait emmener avec elle Marion Brunet mais que cela a été refusé par le directeur d'Albin Michel en personne, Francis Esménard. Et, en effet, Marion Brunet semble bien occuper une place d'autrice convoitée, comme semble le prouver son passage, pour le volet littérature adolescente, des éditions Sarbacane à PKJ. Promesse dans les deux genres, elle a obtenu avec *L'Été circulaire* le Grand Prix de littérature policière en 2018 et la Pépite d'or au salon de Montreuil en 2019 pour *Sans foi ni loi*, un roman à destination des adolescents. À la croisée des genres et des publics, Marion Brunet vient également de publier *Vanda*, roman adulte qui s'éloigne encore un peu plus du registre policier. Malheureusement, l'épidémie de Covid-19 a mis un coup d'arrêt à la bonne réception publique et critique de ce roman.

Nicolas Mathieu n'a pas écrit pour la jeunesse mais il est entré en littérature par un genre lui aussi. *Aux animaux la guerre* sort en mars 2014 dans la collection dédiée aux romans policiers Actes Noirs chez Actes Sud. Lors de notre entretien, alors que nous parlons de son rapport à l'écriture, Nicolas Mathieu, qui écrit depuis toujours, me dit :

> Mais j'ai jamais envisagé de faire autre chose de ma vie. Ce que j'ai envisagé en revanche, c'est de ne pas être à la hauteur de ma vocation, ça vraiment. C'est de me dire, en fait tu veux faire ça mais t'as pas les moyens et tu vas foutre ta vie en l'air ! Alors ça, c'était ma hantise jusqu'à ma publication, c'est-à-dire 34 ans. Mais entre 7 et 34 ans, ça fait un bout de chemin.

L'auteur éprouve un sentiment d'illégitimité et le passage par l'édition est nécessaire pour devenir écrivain. Plus tard, il dit encore : « … un éditeur qui te dit, tu es un écrivain, ça m'est arrivé j'avais 34 ans. C'est tard ! » Pour y parvenir, Nicolas Mathieu, après quatre ans de travail sur son manuscrit, l'a envoyé à une dizaine de maisons

d'édition « intéressant[e]s dans le monde du polar plus 2, 3 autres ». Manuel Tricoteaux d'Actes Sud est le premier à lui avoir répondu. Le suivant, *Leurs enfants après eux*, connaît aussi un parcours assez difficile, au moins pour le début de l'écriture. L'auteur traversait une période de doute personnel et a fait l'erreur, lui parle de « connerie », de faire lire le début du roman à sa mère. Face à l'absence de réaction de cette dernière, l'auteur est démoralisé, « j'étais vraiment au plus bas », et doit encore passer par la médiation de son éditeur Manuel Tricoteaux. Ce dernier le rassure et l'invite à continuer en lui glissant des mots qui auront de l'importance pour la suite : « ne te soucie pas que ce soit du polar. » Le roman paraîtra finalement à la très prisée rentrée de septembre 2018, nous reviendrons plus tard sur ce choix déterminant quand nous parlerons plus particulièrement de Manuel Tricoteaux, son éditeur, dans la collection blanche d'Actes Sud et gagnera le prix Goncourt quelques mois plus tard. À propos de ce prix, Nicolas Mathieu parle de « conte de fées ». Il est à la fois sensible à la reconnaissance symbolique qu'il représente et inquiet de ses conséquences. Il dit à ce propos : « Parce que vous savez, un prix comme ça, vous vous embourgeoisez d'un coup, mes problèmes ne sont plus du tout les mêmes maintenant, j'ai très peur de perdre le contact à la vie et mon sujet… ». Le parcours de Nicolas Mathieu dans les lettres est ascensionnel. Au début de sa carrière professionnelle, il est relayé aux marges de la littérature, il enchaîne les piges pour des journaux, il rédige des procès-verbaux pour des entreprises et il écrit des scénarios qui sont parfois encouragés. Il entre en littérature par le genre policier mais, selon son éditeur, c'est presque par hasard. D'ailleurs, nous y reviendrons, Manuel Tricoteaux l'oriente vers une littérature plus générale. Selon ses propres mots : « c'est quand même dommage de mettre tout ça dans un roman noir, même si j'ai énormément d'admiration pour le roman noir, je me disais, c'est un peu dommage, ça va un peu le restreindre. » Nicolas Mathieu a donc atteint la légitimité à laquelle il semblait aspirer. Cette place, les moyens mis en œuvre pour y parvenir, que ce soit pour Nicolas Mathieu comme pour les trois autres auteurs du corpus, ne vont pas sans poser des cas de conscience et des problèmes aux acteurs. Leurs rapports, plus ou moins conflictuels avec la capitale, sont révélateurs de leur position et leur positionnement.

3) Exister loin de Paris

À l'exception d'Édouard Louis, bien que ce soit discutable et nous y reviendrons, les auteurs du corpus n'habitent pas Paris. Benoît Minville vit en banlieue, Nicolas Mathieu à Nancy et Marion Brunet à Marseille. Si cela peut sembler ne pas constituer un trait distinctif, de nombreux auteurs contemporains n'habitent pas Paris pour de multiples raisons, cette caractéristique signifie quelque chose pour des écrivains qui s'intéressent au territoire. L'édition est extrêmement centralisée en France. Dans *La République mondiale des lettres*[189], au chapitre « Paris, ville-littérature », Pascale Casanova décrit comment Paris, érigé au rang de mythe par les descriptions d'auteurs comme Balzac ou Sue et plus tard par Walter Benjamin, est devenu bien plus que la capitale de la France mais la « capitale dénationalisée de l'univers littéraire ». Cette hégémonie est largement critiquée et remise en cause, pas seulement par les auteurs de notre corpus. Il est notamment reproché au monde éditorial français son *germanopratisme* du nom du quartier de Saint-Germain-des-Prés où se concentrent beaucoup de maisons d'édition. Pierre Fourniaud, l'éditeur de La Manufacture de livres, lors de notre entretien, emploie ce terme pour désigner quelque chose de propre à l'édition parisienne. Cette expression n'est guère employée que par ceux qui n'en sont pas, autrement dit les provinciaux. Le terme est revenu deux fois dans la bouche de l'éditeur pendant notre entretien, je souligne :

> Une quête des origines mais je renie pas du tout mes origines provinciales et comme le domaine de l'édition… très vite arrive le mot *germanopratin* et… maintenant je suis vraiment très parisien, mais je me sens toujours provincial. […] Et j'ai commencé dans le roman noir, à la fois par complexe de provincial

[189] Casanova, Pascale. *La République mondiale des lettres*. *Op. cit.*

> j'imagine par rapport à la littérature blanche et très statutaire, et pour le coup très *germanopratine* avec des mécaniques de promotion plus hermétiques.

Le *germanopratisme* agit comme un repoussoir autant que comme une référence. L'éditeur parle de « complexe » à l'endroit de ce qui représente la légitimité « la littérature blanche et très statutaire ». Cet extrait est représentatif du dilemme qui se pose aux acteurs de la littérature de territoire. Il s'agit à la fois d'en être mais avec suffisamment de distance. Nous discuterons de ce que cela implique pour les éditeurs dans la partie suivante. Nous allons essayer de comprendre ce que cela fait pour les auteurs de notre corpus, en termes de stratégie et de positionnement.

Benoît Minville, lorsque je l'ai contacté pour un entretien, m'a d'abord prévenu qu'il serait assez compliqué pour lui de se déplacer sur Paris, « famille, boulot, banlieusard », je le cite. Nous nous sommes vus sur son lieu de travail, à Nanterre. Lorsqu'il raconte son parcours personnel géographique, il dit :

> Donc moi j'suis un enfant qu'est né à Paris, grandi à Paris, entre la Porte Clichy et la Porte St Ouen, boulevard Bessières. À 15 ans, on a passé l'périf, et mes parents ont accédé à la propriété, un tout petit pav' à Sartrouville… […] J'suis devenu un banlieusard. Et pendant ce temps-là en fait, dès ma petite enfance, je ne connais qu'une région vraiment, je connais… c'est la Nièvre.

L'auteur est né à Paris, il y a grandi et la seule région qu'il dit connaître est la Nièvre. Paris est toujours maintenu à distance. De la même façon, quand il rencontre son éditeur, Tibo Bérard, il s'est intéressé à son travail car il est « loin de l'autofiction et des problèmes de bobos qui sont pas les miens et des gosses de riches ». Sans citer la capitale ni le terme germanopratin, on reste dans le même registre de critique. Plus tard, alors qu'il énumère les problèmes sociaux et économiques des habitants de la Nièvre, il dit avoir l'impression de vouloir s'en éloigner et que son prochain livre se passera en banlieue. C'est comme si Benoît Minville avait décidé d'exclure Paris de son univers littéraire. Plus précisément, d'en faire une sorte de fantasme vaguement menaçant. Dans *Rural noir*, une soirée promet d'être alléchante car « y aura des meufs, des parisiennes en plus »[190]. La drogue est introduite par « des caïds de la banlieue parisienne »[191], qui seront appelés les « parisiens » pendant tout le reste du roman. Narrativement, Paris n'intéresse pas l'auteur qui ne s'en sert que comme d'un prétexte. Le traitement est différent chez Nicolas Mathieu et Marion Brunet.

Dans *L'Été circulaire*, Paris fonctionne comme un vague fantasme à l'instar de ce que la ville représente déjà dans *Rural noir*. Une vieille amie, Charlotte, de la mère des protagonistes, Séverine, « reste en terrasse, avec son bouquin et ses grosses lunettes de soleil, comme une parisienne »[192]. La référence à Paris, dans le reste du roman, se fait à travers les touristes parisiens, vus plutôt comme des gêneurs. Dans son dernier roman paru, *Vanda*, Marion Brunet s'intéresse plus à l'opposition entre Paris et la province à travers le personnage de Simon, parisien venu enterrer sa mère à Marseille et qui découvre qu'il est le père d'un garçon, Noé, le fils de Vanda qui donne son nom au roman. L'autrice oppose la vie dans la capitale et celle vécue à Marseille. À ce sujet, elle me dit lors de notre entretien, alors qu'on parle de son rapport avec la ville de Marseille :

> Elle est épuisante, elle est épuisante et puis elle est dure en fait. À la fois on y est très bien, c'est une espèce de confort parce que quelque part il y a une espèce de résistance passive à la loi, au temps, à l'air du temps, y a quelque chose que j'aime énormément dans cette ville par exemple c'est qu'on est absolument pas, elle est absolument pas perméable au travail, au rapport de travail, moi je le mets en comparaison, en balance avec Paris dans *Vanda* mais… À Marseille on est moins accro à la réussite, à bosser tout le temps, c'est absolument pas au centre de la préoccupation, la préoccupation c'est de travailler pour pouvoir vivre en fait, pas l'inverse. C'est quelque chose qui me plaît énormément.

---

[190] Minville, Benoît. *Rural noir.* Série noire. Gallimard, 2016.
[191] *Ibid*.
[192] Brunet, Marion. *L'Été circulaire* : roman. Paris : Albin Michel, 2018.

Plus tard dans l'entretien, nous parlons de l'appellation « province ». Selon elle, elle n'a pas vraiment lieu d'exister parce qu'elle désigne quelque chose de trop large et de mal défini : « ça ne représente pas grand-chose en fait, la France, la France sauf Paris ». Elle continue à parler de l'emploi de l'expression province : « Après, peut-être que ce terme utilisé en littérature, c'est peut-être plus pour le différencier d'une littérature parisiano-parisienne… ». Marion Brunet ne parle pas de germanopratisme mais nous y sommes. Enfin, elle finit par relever : « Mais ceci dit, y a plein de choses à dire, c'est ambivalent, à la fois qu'on parle de la province de façon méprisante du côté des parisiens mais c'est aussi une réalité que le pays est mal organisé en termes de répartition des richesses culturelles. » Précédemment, elle m'avait décrit son enfance dans le Vaucluse qui ressemblait fortement à celle des adolescentes de *L'Été circulaire* : beaucoup d'ennui, peu de perspectives et de distractions. L'ambivalence dont Marion Brunet parle lors de notre entretien, consiste à dénoncer la centralisation outrancière du pays sans faire des territoires décrits des repoussoirs. L'autrice dit « beaucoup aimer Paris » mais lorsque nous en parlons, elle relève le coût des loyers, l'exiguïté des logements et précédemment, elle en critiquait le train de vie. Quant au regard de Paris et des parisiens sur la province, elle le juge « méprisant […] ou anecdotique, ou humoristique », « … c'est vraiment l'hégémonie parisienne par ce terme de province ». Il ne s'agirait pas de faire des auteurs de littérature de territoire des militants d'une cause provinciale perdue d'avance et surannée, leur regard sur l'opposition traditionnelle entre Paris et la province est plus nuancé et propre à chaque auteur. Mais ce rapport à la capitale a son importance et les auteurs placent l'action de leur roman en province volontairement. Marion Brunet m'explique que *L'Été circulaire* a été un « tournant » puisqu'il est le premier roman qu'elle a situé géographiquement. Selon elle, alors qu'elle ne les situait pas jusqu'alors, son roman est tout aussi « universel ». Elle le compare à celui de Nicolas Mathieu, *Leurs enfants après eux*, où c'est « le même ennui, les mêmes problèmes de chômage, les mêmes problèmes ». Si elle s'empresse d'ajouter que tout n'est pas comparable, elle parle notamment du rapport à l'immigration et au travail puisque les industries ne sont pas les mêmes dans les deux régions décrites, elle finit quand même par dire : « mais au final on retrouve le même ennui, on retrouve les mêmes difficultés de vie et le même isolement. Je pense que par rapport aux lieux de pouvoir, de savoir… ». L'autrice semble opposer deux universalités : la provinciale et celle des « lieux de pouvoir, de savoir », que dans un raccourci nous pourrions appeler Paris. Nicolas Mathieu, lui aussi, rejoue l'opposition Paris/province.

Quand nous évoquons la province pendant notre entretien, Nicolas Mathieu a cette réaction :

> M : Ok. Alors, on va parler un p'tit peu de la province si vous voulez bien…
>
> NM : C'est bien que vous disiez ce mot-là parce que ça m'énerve que ce soit devenu un truc presque… Les gens qui vivent en province ils ont l'impression qu'on les injurie quand on dit ça, mais non, on vit en province et basta ! [...] Les euphémismes du type en région machin, ça me saoule !

Son avis est clair et tranché sur la définition de la province :

> La province, c'est facile à définir : c'est la France qui n'est pas Paris. Point ! Ensuite, moi les territoires que je traite, que je traite, c'est autre chose. Ce sont des territoires où moi j'ai grandi, ce sont des territoires qui sont, moi je les situe à l'Est mais ils pourraient être dans le Nord ou dans d'autres endroits, ce sont des territoires qui ne sont ni des grandes villes, ni des banlieues, qui sont dans des… c'est une sorte d'*hinterland,* d'entre-deux, c'est les… c'est les franges géographiques qui se trouvent entre les grandes villes dans des régions qui sont en difficulté, voilà ! Ça c'est ma géographie à moi, qui sont des difficultés diverses, qui sont et qui sont pas vécues par tout le monde de la même manière. Et puis surtout qui ne sont pas de la même intensité partout. C'est-à-dire que si vous allez dans les Vosges, entre Épinal et, je sais pas, des bleds comme Cornimont qui vient de faire parler d'elle parce qu'il y a un EHPAD où y a 25 personnes qui sont mortes, c'est pas du tout le même niveau social ni le même niveau d'éducation, le même type d'habitat, ça n'a rien à voir.

Sa vision rejoint celle de Marion Brunet, une province multiple avec des problématiques communes, toute la France moins Paris. L'auteur vit actuellement à Nancy, par « choix contraint » selon ses mots, pour des raisons familiales et économiques. Il a grandi à Épinal, ville avec laquelle il a un rapport paradoxal. Il commence l'évo-

cation de la ville de son enfance en disant combien il l'a détestée. Il dit y avoir « souffert de l'étroitesse d'esprit de la province » et de « l'exiguïté des lieux ». Plusieurs fois pendant l'entretien, il me dira qu'il a toujours voulu partir. Quand nous évoquons le sujet des transclasses, il me dit préférer le terme transfuge : « Transfuge, ce que j'aime bien c'est qu'on a voulu fuir, moi c'est mon cas. C'était délibéré, je voulais vraiment me casser. Alors que transclasse, y a une neutralité dans le mouvement (rires). » La province est le repoussoir dans ce cas. Mais l'auteur parle au passé car son rapport a évolué. Comme s'il s'agissait d'une rébellion adolescente de laquelle il serait revenu, son rapport est devenu non seulement apaisé mais, plus que ça, il est devenu familier.

> Et aujourd'hui, quand j'y retourne, je dois dire, à 40 balais passés, il se joue autre chose. Et je suis obligé de constater que c'est chez moi. […] Mais c'est vrai que les visages, les façades, les lumières, les odeurs, etc. y a une impression de familiarité qui est extrême et en vieillissant on se réconcilie avec tout ça. C'est l'expérience que je fais. […] Nan, je pense que c'est tout simplement une histoire de conditionnement en bas âge, vous savez que les 7 premières années de notre vie elles sont déterminantes (rires), c'est-à-dire qu'on apprend à aimer à ce moment-là, on apprend à habiter et je crois que c'est en train de [inaudible] de cette ville que j'ai détestée mais avec qui je me réconcilie doucement, dont je ne ferai jamais l'apologie, parce que c'est loin d'être un paradis, mais… c'est l'histoire de *Leurs enfants après eux* quoi ! À la fin ça se termine par « l'effroyable douceur d'appartenir », j'en suis ! Quoi que j'en puisse en dire. […] C'est physique hein, c'est pas des trucs de choix.

Nicolas Mathieu sent qu'il *appartient* au territoire d'où il vient, revenu de son « fantasme de l'écrivain » qui voulait monter sur Paris, ce qu'il a fait pendant ses études où il a suivi une licence d'histoire de l'art à Paris 4. Le début de sa carrière professionnelle s'est également fait à Paris. Au total, il y a vécu 15 ans, ce que j'apprends lorsque je lui demande s'il pourrait écrire sur Paris. Le fait d'y avoir habité lui permettrait de le faire selon ses propos. Il me dit d'ailleurs que deux passages dans *Leurs enfants après eux* traitent de Paris. Il les décrit de la manière suivante : « Deux rapports de deux provinciaux qui sont des rapports très différents à une même ville et une histoire, pour les deux, des rapports d'attraction répulsion. » Dans les romans de notre corpus, les narrateurs traitent Paris comme d'ordinaire on traite la province ou plutôt comme la province peut se sentir traitée dans certains articles de presse ou certaines œuvres de fiction. La capitale est un cliché, une représentation. Dans *Leurs enfants après eux*[193], pour le personnage d'Anthony, « Paris était un truc abstrait et creux ». Pour le personnage de Steph, « Paris était noir et blanc ». Ces deux personnages vont faire l'expérience de la capitale, décevante à chaque fois. Steph va y vivre le temps de faire son école préparatoire. Pour elle, la ville ne se dévoilera jamais, gardant un « aspect de religieuse au chocolat », sorte de décor creux, façade impossible à dépasser. Le narrateur écrit : « Il restait entre elle et Paris un fossé irrémédiable. » Anthony ne va pas y vivre mais va traverser la capitale au retour de sa carrière militaire avortée. Attiré mais effrayé, il commence par s'enivrer dans un bar proche de la gare, jusqu'à sa fermeture, et finit par arpenter la capitale de nuit sans y voir grand-chose. Paris reste étrangère dans les romans de notre corpus. Elle n'est pas traitée comme un territoire à part entière mais plutôt comme un référent, un fantasme, un repoussoir ou un idéal. Revenons à l'écrivain Nicolas Mathieu. Pour lui, Paris représente aussi une menace. Depuis le Goncourt, les tentations sont nombreuses et il essaye de s'en tenir à l'écart : « je me tiens vraiment à l'écart et pis c'est pas mal d'être en province, je suis moins exposé. » Il est notable que ces tentations qu'il évoque viennent du monde politique et même du sommet de l'État. Il y a une méfiance et un rejet du pouvoir centralisateur : « À la fin, mon job, c'est de raconter la vie des gens. Pas de faire le kéké à l'Élysée. » Il y a une modestie affichée, « raconter la vie des gens » est une périphrase modeste pour désigner l'écriture, et une bravade populaire « faire le kéké à l'Élysée » qui n'est pas sans rappeler le vocabulaire satirique et révolutionnaire des gilets jaunes, notamment les nombreux slogans abordés à même leurs gilets[194]. Paris représente aussi une forme d'oppression et sert parfois à désigner les responsables de la situation dénoncée par les auteurs de la

[193] Mathieu, Nicolas. *Leurs enfants après eux* : roman. Domaine français. Arles : Actes sud, 2018.
[194] Birgé, Jean-Jacques. « Plein le dos ». Club de Mediapart. Consulté le 4 avril 2020. https://blogs.mediapart.fr/jean-jacques-birge/blog/200220/plein-le-dos.

littérature de territoire.

Le travail d'Édouard Louis n'est pas moins politique que celui des trois autres auteurs, mais son rapport à la capitale semble plus difficile à analyser. On pourrait penser que comme pour Nicolas Mathieu, la fuite vers Paris a pu être un objectif pour le jeune Eddy. Pourtant, il n'en est jamais question dans *En finir avec Eddy Bellegueule*. La question se pose déjà plus dans le roman suivant, *Histoire de la violence*[195]. « Tu avais emménagé à Paris, c'était il y a quatre ans, et tu voulais bêtement ressembler à un bourgeois pour enfouir ce que tu voyais comme tes origines pauvres et provinciales. » Paris est une étape dans l'élévation sociale et symbolique d'Édouard Louis. Dans ce qu'il décrit, le narrateur cherche à intégrer la ville et ses codes. Mais nous parlons d'étape, car comme nous l'avons vu précédemment (voir II)a)1)) Édouard Louis semble dépasser la capitale et chercher une légitimation à un niveau supra-national. Le geste politique ici consisterait à ne pas reconnaître à Paris son pouvoir de légitimation. L'auteur - et le militant - dénonce régulièrement le pouvoir politique. Par métonymie, Paris fait partie des accusés dans son texte *Qui a tué mon père*[196]. Il y écrit :

> Je m'en suis rendu compte, quand je suis allé vivre à Paris, loin de toi : les dominants peuvent se plaindre d'un gouvernement de gauche, ils peuvent se plaindre d'un gouvernement de droite, mais un gouvernement ne leur pose jamais de problèmes de digestion, un gouvernement ne leur broie jamais le dos, un gouvernement ne les pousse jamais vers la mer.

Paris, cœur du pouvoir, porte la responsabilité des problèmes sanitaires et sociaux du père de l'auteur. Là encore, Paris n'est pas un territoire mais un symbole qu'il s'agit de dénoncer et une place forte qu'il s'agirait de remettre en question. On peut ainsi interpréter le choix de faire appel à un agent international. Son éditeur René de Ceccatty nous l'a appris lors de notre entretien : « il a un agent qui est Wylie, qui est l'agent de toutes les stars mondiales, de tous les prix Nobel. » Il s'agit d'une preuve de plus qu'Édouard Louis a fait le choix d'une carrière internationale, tournant le dos à un parisiano-centrisme.

Cette mise à distance de Paris par tous les auteurs de notre corpus prend des formes variées et ambivalentes. S'il y a bien une remise en cause comme nous l'avons vu, il n'empêche que nos quatre auteurs sont publiés par des maisons d'édition parisiennes. Nous allons voir maintenant comment au sein de ces maisons, la littérature de territoire trouve une place par l'intermédiaire des éditeurs qui la promeuvent.

b) S'affirmer éditeurs

Nous allons tenter de dresser un panorama des maisons et des éditeurs de littérature de territoire. Nous chercherons à savoir qui ils sont, quels sont leurs parcours et leur place au sein de leur environnement professionnel et plus généralement dans le monde de l'édition. Nous nous intéresserons aux motivations qui les animent mais aussi à leurs contradictions et aux difficultés auxquelles ils peuvent être confrontés.

1) État des lieux de l'édition de littérature de territoire

Au-delà du cas des quatre éditeurs des auteurs de notre corpus, que nous analyserons dans le détail, dans la partie suivante, quelles sont les maisons et qui sont les éditeurs de littérature de territoire ? Il est désormais impossible de répondre de manière exhaustive à cette question tant les acteurs se sont multipliés en quelques années. Il est délicat de donner la date de naissance d'une tendance, mais nous pouvons la situer vers 2014, année de sortie du remarqué *Aux animaux la guerre* de Nicolas Mathieu chez Actes Sud dans la collection Actes Noirs. Deux ans plus tard, à l'occasion du festival Quais du polar à Lyon, la journaliste Macha Séry constate l'émergence de

[195] Louis, Édouard. *Histoire de la violence* : roman. *Op. cit.*
[196] Louis, Édouard. *Qui a tué mon père*. Éditions du Seuil. Paris, 2018.

cette mouvance dans le journal *Libération*[197]. Elle voit un déplacement de l'intérêt des auteurs de la ville vers les campagnes et ce « regain d'intérêt », elle le perçoit dans le genre du polar. En quatre ans, le nombre de titres apparentés à la littérature de territoire s'est accru dans des maisons variées. On peut discuter pour chaque titre de leur appartenance ou non à tel ou tel genre. Ils se situent parfois à la croisée du roman noir ou du roman policier. Néanmoins, ils ont en commun les caractéristiques propres à la littérature de territoire : intrigue en province, violence endémique, regard sociologique sur l'environnement décrit. Les maisons d'édition des auteurs du corpus ne se sont pas limitées à un représentant : à la Série noire, les romans de Marin Ledun se déroulent en province, et ce dès 2010 avec *La Guerre des vanités* dont l'intrigue se situe à Tournon dans le Rhône ; dans une région proche, Albin Michel a publié à la rentrée de septembre 2017 *Sangliers* d'Aurélien Delsaux dont le décor est le hameau d'un village français entre le Rhône et les Alpes ; le Seuil, à la rentrée 2017 encore, en septembre - contrairement au premier roman d'Édouard Louis sorti en janvier, ce qui est un autre signal de la légitimation du genre - a publié *Fief* de David Lopez, roman situé entre la ville et la campagne, dans un lieu indéterminé ; enfin à la rentrée de septembre 2019, Actes Sud a fait paraître 77 de Marin Fouqué, dont l'intrigue se déroule dans le département de Seine-et-Marne, plus tôt, en octobre 2018, Alexandre Lenot dans la collection Actes noirs publiait *Écorces vives*, situé dans le Massif central, ouvrage qui nous a été signalé par Benoît Minville. La littérature de territoire s'installe dans les catalogues des différentes maisons et occupe les places convoitées de la rentrée de septembre. En tant que genre aux contours encore flous, la littérature de territoire n'a pas encore d'auteurs qui se réclameraient uniquement de ce genre. On voit donc beaucoup d'auteurs s'y essayer sans nécessairement y réduire toute leur production. C'est le cas d'auteurs variés comme Caryl Ferey à la Série noire. S'il est maintenant surtout connu pour ses romans policiers dont l'intrigue est chaque fois située dans un pays lointain : Afrique du Sud, Argentine, Colombie, etc., la série des enquêtes de Mc Cash explore le territoire breton bien connu de l'auteur. Il a également publié chez Points, la collection de poche du Seuil, *Comment devenir écrivain quand on vient de la grande plouquerie internationale*. Dans ce texte autobiographique, l'écrivain évoque son enfance à Montfort-sur-Meu en Bretagne, très loin du monde éditorial. On y retrouve les grandes thématiques de la littérature de territoire : ennui, violence, problèmes économiques et sociaux, mais traitées sur un mode humoristique. Tanguy Viel, chez Minuit, à la frontière du roman policier, dans les romans *Article 353 du Code pénal* ou *Paris-Brest*, s'intéresse également à la province et aux problématiques évoquées. Quelque part entre la littérature de terrain et la littérature de territoire, Elisabeth Filhol chez P.O.L avec *La Centrale* en 2010 et Sophie Divry aux éditions Noir sur Blanc avec *La Condition pavillonnaire* en 2014 grossissent ce contingent d'auteurs. Les livres d'Axl Cendres ont été spontanément cités par Benoît Minville et Marion Brunet lors de nos entretiens. En plus de partager une maison d'édition, Sarbacane, les auteurs du corpus sentent une affinité avec cette autrice contemporaine malheureusement disparue. Nous reviendrons sur le cas particulier de Sarbacane un peu plus tard (voir Focus 9.). Franck Bouysse a également été cité par les acteurs rencontrés. Nous parlerons plus loin de son ancienne maison d'édition emblématique La Manufacture de livres dont j'ai rencontré le fondateur Pierre Fourniaud (voir Focus 9.). Avec ce rapide tour d'horizon, on voit qu'il existe une profusion d'auteurs et de maisons qui s'intéressent et participent à la littérature de territoire. Une maison comme Actes Sud possède même plusieurs auteurs à son catalogue. Une autre maison semble particulièrement réactive et miser sur la littérature de territoire. Il s'agit des éditions de l'Iconoclaste qui en deux ans ont publié deux livres proches de la littérature de territoire et de ses thèmes : *La Vraie vie* d'Adeline Dieudonné en 2018 et *Une bête au paradis* de Cécile Coulon en 2019. Ces deux ouvrages ont bénéficié de campagne publicitaire dans les transports en commun et d'une exposition médiatique importante : articles de presse, passage à *La Grande Librairie* sur France 5. Le

[197] « Le roman noir se met au vert ». Lemonde.fr, 30 mars 2016. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lemonde.fr/livres/article/2016/03/30/le-roman-noir-se-met-au-vert_4892083_3260.html.

premier a reçu, entre autres, le prix du roman Fnac, le prix Renaudot des lycéens et le Grand Prix des lectrices Elle. Le second a obtenu le prix littéraire du journal *Le Monde*. De manière moins spectaculaire, en termes de publicité et de retombées médiatiques, la collection Equinox aux éditions Les Arènes publient des auteurs sensibles aux thèmes de la littérature de territoire : Thomas Sands, Patrick Delperdange ou encore Pierric Guittaut. Sans surprise, Aurélien Masson, éditeur de Benoît Minville, est à la tête de cette collection. Le genre est de plus en plus prolifique. Pour reprendre les mots de Benoît Minville lors de notre entretien, particulièrement bien placé pour le constater de par sa position de libraire : « maintenant, c'est un bouquin sur quatre qui sort en littérature ». Si l'auteur exagère le chiffre, il n'en reste pas moins que la production s'est multipliée. Nous ne pouvons donc pas la lister de manière exhaustive, ce serait à la fois impossible et vain, impossible d'avoir un regard aussi large sur toute la production et vain car les titres continuent de paraître.

Maisons d'édition	-Auteur, Titre, année de parution (Région)
Actes Sud	-Nicolas Mathieu, *Leurs enfants après eux*, 2018 (Moselle) -Alexandre Lenot, *Écorces vives*, 2018 (Massif central) -Marin Fouqué, 77, 2019 (Seine-et-Marne)
Albin Michel	-Aurélien Delsaux, *Sangliers*, 2017 (Rhône-Alpes) -Marion Brunet, *L'Été circulaire*, 2018 (Vaucluse)
Equinox	-Thomas Sands, *Un feu dans la plaine*, 2018 -Patrick Delperdange, *L'Éternité n'est pas pour nous*, 2019 -Pierric Guittaut, *Ma douleur est sauvagerie*, 2019
Iconoclaste	-Adeline Dieudonné, *La Vraie Vie,* 2018 -Cécile Coulon*, Une bête au paradis*, 2019 (Limousin)
Minuit	-Tanguy Viel, *Paris-Brest*, 2009 (Bretagne) -Tanguy Viel, *Article 353 du Code pénal,* 2017 (Bretagne)
Manufacture de livres	-Franck Bouysse, *Grossir le ciel*, 2014 (Cévennes)
Noir sur blanc	-Sophie Divry, *La Condition pavillonnaire,* 2014 (Rhône-Alpes)
P.O.L	-Elisabeth Filhol, *La Centrale,* 2010
Série Noire	-Marin Ledun, *La Guerre des vanités,* 2010 (Rhône) -Benoît Minville, Rural noir, 2016 (Nièvre) -Caryl Férey, *Les Enquêtes de Mc Cash*, 2017 (Bretagne)
Seuil	-Caryl Férey, *Comment devenir écrivain quand on vient de la grande plouquerie internationale*, 2013 (Bretagne) (essai publié directement dans la collection de poche de la maison : Points) -Édouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*, 2014 (Picardie) -David Lopez, *Fief*, 2017

Tableau 2: État des lieux (non-exhaustif) de l'édition de littérature de territoire

Focus 9. Deux maisons « spécialisées » : Sarbacane et la Manufacture de livres.

Sarbacane édite la production à destination des adolescents de deux auteurs de notre corpus : Benoît Minville et Marion Brunet. Cette maison d'édition indépendante, créée en 2003, publie des albums, des romans et des bandes dessinées. Si sa production s'adresse principalement à un public jeune et adolescent, il est notable que la maison ne se présente pas comme spécialisée. La collection qui va le plus nous intéresser chez Sarbacane est la collection eXprim' dans laquelle publient nos deux auteurs. Tibo

Bérard en est l'éditeur et sa place est déterminante dans leur carrière puisque c'est par lui que Benoît Minville et Marion Brunet sont entrés en littérature. Issu du journalisme, Tibo Bérard démarre la collection eXprim' chez Sarbacane pour faire une place à une « littérature alternative » et pour parler de « cultures urbaines »[198]. En 2008, le roman Je reviens de mourir d'Antoine Dole crée la polémique, il y est question de relations amoureuses toxiques et le texte contient des scènes de violence et de sexe. Le roman est destiné à un public adolescent et c'est ce qui choque. Tibo Bérard s'est souvent exprimé contre la loi de 1949 sur les publications destinées à la jeunesse qui lui semble obsolète. Sa vision de la littérature pour adolescent se veut « percutante », c'est le terme employé sur le site de la maison d'édition pour qualifier sa collection. Cette vision de la littérature adolescente est partagée par les deux auteurs. Au sein même de ce type de littérature, Benoît Minville et Marion Brunet se situent dans une frange particulière et relativement avant-gardiste. Si Tibo Bérard s'est d'abord principalement intéressé aux cultures urbaines, il s'est également mis à publier, sous l'impulsion, entre autres, de Benoît Minville et Marion Brunet, des romans dont l'intrigue se déroulait en province. Cet intérêt n'est pas étranger à son goût et sa connaissance de la littérature américaine. Dans les romans de sa collection, il essaye d'injecter des cultures et de créer un « un champ d'expérimentation pour les auteurs qui vont réellement pouvoir s'amuser et « torturer » la langue »[199]. Goût de la nouveauté et de la subversion que partage l'éditeur Pierre Fourniaud de La Manufacture de livres. Maison indépendante créée en 2008, son catalogue, à destination du public adulte, se partage entre des romans de fiction et des documents de non-fiction. L'univers est celui du polar, du roman noir, du roman social et de la criminalité. Comme me le confiait l'éditeur lors de notre entretien, la ligne éditoriale correspond aux goûts de l'éditeur. Sa personnalité et son parcours ont fait le succès et la renommée de sa maison. Pierre Fourniaud a travaillé longtemps dans des services commerciaux de grandes maisons d'édition (Hachette, le Seuil) avant de lancer sa propre maison, las de ne pouvoir devenir éditeur au sein d'une maison déjà installée. Originaire de Limoges, l'éditeur y a gardé des attaches familiales mais aussi professionnelles car plusieurs de ses auteurs y sont installés. D'après ses propos, cette spécialisation de son catalogue en littérature de territoire s'est presque faite malgré lui, par hasard. Le plus représentatif de ce courant dans cette maison est Franck Bouysse, l'auteur du succès surprise Grossir le ciel en 2014. Le parcours de cet auteur est représentatif de l'intérêt croissant pour la littérature de territoire. Franck Bouysse a d'abord édité dans des maisons d'édition locales où son éditeur Pierre Fourniaud l'a repéré. Publié à La Manufacture de livres, l'auteur a pu bénéficier d'une couverture médiatique plus importante et a commencé à cumuler les prix. Son dernier titre paru, Né d'aucune femme, a gagné le prix des libraires 2019. S'il ne s'agit pas d'un des prix les plus prestigieux et les plus médiatiques, il n'en est pas moins un prix très prescripteur car décerné par les revendeurs eux-mêmes. Ce succès croissant a dernièrement fait basculer Franck Bouysse dans la catégorie des auteurs que les grandes maisons viennent « débaucher », il a signé il y a quelques mois un contrat chez Albin Michel[200]. L'éditeur, lors de notre entretien quelques semaines avant la désaffection de son auteur, tenait des propos qui prouvent combien il avait lui-même intégré cette logique : « Après, une fois que vous avez trouvé des premiers romans, les auteurs, vous les avez découverts, soit vous partez du principe qu'ils vont passer chez d'autres éditeurs, s'ils ont du succès ou du talent, soit vous devez les développer… ». La Manufacture de livres, malgré les investissements de son fondateur, n'a pas encore atteint la dimension suffisante pour retenir ses auteurs de best-sellers.

Le seul succès n'explique pas l'engouement pour la littérature de territoire même si, comme le montre le cas de

[198] « Interview : Tibo Bérard ». Consulté le 7 avril 2020. https://www.actualitte.com/article/interviews/interview-tibo-berard/80198.
[199] *Ibid*.
[200] « Franck Bouysse quitte son éditeur pour Albin Michel ». Livres Hebdo. Consulté le 18 mars 2020. https://www.livreshebdo.fr/article/franck-bouysse-quitte-son-editeur-pour-albin-michel.

Franck Bouysse (voir Focus 9.), il attire les convoitises de maisons d'édition importantes. Stéfanie Delestré de la Série noire et Pierre Fourniaud de la Manufacture de livres ont apporté un élément de réponse sur l'origine de cet intérêt. Comme nous le relevions dans la partie précédente, Pierre Fourniaud dit avoir commencé par le roman noir par « complexe de provincial j'imagine par rapport à la littérature blanche et très statutaire, et pour le coup très germanopratine ». Cette littérature de territoire qu'il produit, elle s'inscrit contre le germanopratisme dont il parle, elle est son opposé. Plus tard, il ajoute : « … y a beaucoup d'auteurs qui vont dans le noir justement, pour un peu raccrocher votre sujet, un peu comme moi d'ailleurs, par complexe du provincial vis-à-vis du fantasme de l'édition parisienne ». L'analyse de Pierre Fourniaud est d'autant plus intéressante qu'il voit la dimension construite du germanopratisme, ce qui ne l'empêche pas pour autant de convoquer cette idée. Il ajoute encore : « … j'ai jamais trop cherché à avoir les codes fantasmés parisiens ou, ouais, qui sont un peu ridicules… ». Finalement, ce rejet du parisiano-centrisme va prendre forme dans une collection :

> Alors on a quand même lancé une collection après le succès de Bouysse, c'était pas tellement pour avoir du succès mais c'était dire, une sorte de cahier des charges, un peu, de dire voilà, c'est des romans noirs qui se passent pas en ville. C'était la collection Territori que j'ai faite avec Cyril Herry qu'était directeur de collection chez moi et on a publié comme ça Bouysse, Antonin Varenne, Laurence Biberfeld, et c'était ça un peu le cahier des charges, c'était de trouver des romans… noirs, très bien écrits, à la langue très littéraire, mais avec des intrigues noires qui ne se passaient pas en ville. C'était un peu, j'allais dire, c'était pas des œuvres de commande mais c'était un peu comme ça qu'on a fait quelques années, après, comme on n'est pas, j'ai rien contre les romans urbains, rien contre les romans parisiens mais il s'avérait qu'il y avait, voilà, c'est aussi des rencontres avec des gens… […] C'était pas mass-marketing si je puis dire.

Nous avons là, de la bouche d'un éditeur, un début de définition de ce que pourrait être la littérature de territoire : « des romans… noirs, très bien écrits, à la langue très littéraire, mais avec des intrigues noires qui ne se passaient pas en ville ». Pour Stéfanie Delestré de la Série noire, ce rejet du parisiano-centrisme s'accompagne d'une ouverture du monde de l'édition, ouverture qu'elle s'empresse de relativiser :

> Peut-être que c'est plus simple, je veux dire vraiment, peut-être que c'est aussi plus simple de… 'Fin tu vois, justement, tu disais que tu faisais un… que t'étais à mi-chemin entre la littérature et la sociologie, mais peut-être que c'est aussi ça, c'est que finalement internet ou je sais pas, peut-être que l'évolution de la société rend plus facile pour des gens qui viennent de, je sais pas quoi, de Limoges ou de Montfort-sur-Meu, d'écrire et d'envoyer un manuscrit, et d'oser envoyer un manuscrit à Paris mais peut-être que c'est aussi parce que l'édition se démocratise, 'fin se démocratise, je sais pas si on peut dire ça comme ça mais… Nan mais moi je suis fascinée par la reproduction sociale dans l'édition quoi, 'fin ici c'est… et culturelle, c'est hallucinant, et raciale, franchement ! Je ne sais pas si tu as déjà croisé un noir dans l'édition ?
>
> M : Non !
>
> SD : Y en a pas un ! Non mais moi je, si tu veux…
>
> M : Nan, nan, c'est fou.
>
> SD : Mais juste… et qui ferait, pas pour faire Continent noir (rires de ma part) ou pour faire la collection, tu vois, de littérature sénégalaise juste en fait un Black ou un Asiat, enfin je veux dire n'importe qui, tu vois, quelqu'un qui aurait une autre culture, une autre influence culturelle, quel qu'il soit. [...] Après je sais pas, c'est peut-être du racisme à l'envers, mais quand même quoi (rires).

Alors qu'elle salue le progrès en termes de diversité géographique dans le monde éditorial, l'éditrice relève l'absence de diversité raciale (dans le sens où l'entend, comme d'autres avec lui, le philosophe Étienne Balibar[201]). Bien qu'elle ne se définisse pas elle-même comme une militante, Stéfanie Delestré est sensible à ces questions et, au moins inconsciemment, elle les rapproche. Ainsi, à la fin de notre entretien, elle dit :

> Mais tu vois, moi je me marre parce qu'ici, qu'est, en fait, je vois bien que les gens qui me parlent, ils pensent que j'habite, évidemment, dans les 4 km² autour du bureau, voilà, ça m'amuse. [...] Non mais ici, tu dis que t'habites le 9.3, les gens se demandent si (rires partagés). Tu reviens le lundi matin, les gens te demandent :

[201] Balibar, Étienne. « Le retour de la race ». *Mouvements* n° 50, n° 2 (2 septembre 2007) : p. 162-171.

> ça a été ce week-end ? Oui pourquoi ? Nan mais à cause des… des championnats d'Afrique ! (Rires partagés)
>
> M : Ok !
>
> SD : T'as juste envie de dire : wouah ! Et sinon dans ta… sinon t'as envie de leur dire des trucs horribles ! Mais ce qu'est marrant parce que pourtant y a pas une seule personne ici, à part Antoine Gallimard qui habite ici, mais quand même, l'essentiel des gens désormais, ce n'était peut-être pas le cas avant, mais l'essentiel des gens habite en banlieue, plus ou moins proche, moi encore j'habite pas loin mais y a des gens qu'habitent à 3 heures de train, je veux dire, t'es au bout du monde, t'es…

L'éditrice est à la fois amusée et consternée par ce qu'elle ne nomme pas le germanopratisme mais qui recouvre la même idée. Elle le dit elle-même, les auteurs se confrontent à cette légitimité. Son travail d'éditrice consiste à bâtir avec eux une œuvre contre ce type de littérature. Nous allons maintenant nous intéresser aux différents parcours de ces éditeurs qui en sont venus, parfois à leur corps défendant, à éditer de la littérature de territoire.

2) Des profils atypiques

Les quatre éditeurs des auteurs de notre corpus ont pour point commun d'être ou de se considérer comme des *outsiders* au sein de leur maison d'édition ou dans le champ littéraire. L'éventail est large entre René de Ceccatty, l'éditeur d'Édouard Louis, qui dit lui-même appartenir au milieu bourgeois et éditorial, qu'il décrit comme « un peu frelaté » et Aurélien Masson, l'éditeur de Benoît Minville, tatoué, amateur de rock et volontiers provocateur. D'une manière ou d'une autre, chacun d'eux dénote et nous allons chercher d'où vient cette singularité, qu'elle soit cultivée par les acteurs eux-mêmes ou subie. Nous les présentons dans l'ordre de nos rencontres.

René de Ceccatty, éditeur d'Édouard Louis aux éditions du Seuil, est né en 1952 à Tunis. Il est le plus âgé des quatre éditeurs de notre corpus qui a la particularité de regrouper des éditeurs relativement jeunes par rapport à la moyenne d'âge de la profession. Il est aussi écrivain, traducteur et metteur en scène. Bien qu'il soit né en Tunisie et qu'il ait grandi à Montpellier, il se sent parisien, attaché à la ville avec laquelle il a un rapport qu'il qualifie de « profond ». Cosmopolite, René de Ceccatty a également habité au Japon, il a séjourné en Angleterre et il a des rapports professionnels avec l'Italie et l'Argentine. La question de l'homosexualité et de l'identité gay traversent son travail en tant qu'auteur et en tant qu'éditeur. Lors de notre entretien pourtant, il apprécie que le mémoire ne porte pas sur ces questions et il pense que cela plaira à Édouard Louis : « Je pense que ça lui fera plaisir que ce ne soit pas pour la millième fois une étude sur l'homosexualité mais que ce soit aussi social. » Pourtant, il pense que l'auteur a justement pensé à lui soumettre son manuscrit parce qu'il était un éditeur et un écrivain intéressé par la question de l'homosexualité : « Je pense que ce sont des amis qui l'ont conseillé, ça c'est vrai, mais il avait lu mes livres, il avait lu au moins deux de mes livres qui étaient *Aimer* et *L'Accompagnement*, donc il a pensé qu'il y avait une sensibilité qui me disposait (rires) à le lire. » Cette identité gay est assumée par René de Ceccatty[202], même s'il ne souhaite pas en être prisonnier comme sa remarque sur la dimension sociale du mémoire le montre. Lors de notre entretien, il n'insiste pas sur cette dimension, il l'effleure où la suggère comme dans l'extrait précédent. En revanche, il n'hésite pas à mettre en avant sa place singulière au sein de la maison du Seuil. Alors que nous parlons des droits générés par *En finir avec Eddy Bellegueule*, il dit :

> Les prix ont monté, ceux qui ont le plus tardé, les malheureux, ont dû payer des fortunes et le succès s'est confirmé dans les autres pays, c'est ça aussi qui est très étrange, le livre est paru assez rapidement en Italie et puis vous voyez par exemple en Italie, c'est tout le staff éditorial qui est venu à Paris et on a fait un dîner, moi-même je ne suis pas du tout habitué à ce genre de choses vous voyez en tant qu'éditeur, surtout que je suis, dans la maison, un éditeur, je dis pas marginal, je ne veux pas me victimiser, mais enfin je veux dire

[202] « Rencontre avec René de Ceccatty : «Au Japon, j'ai eu l'impression d'atteindre quelque chose de moi-même» », 10 mai 2019. Libération.fr. Consulté le 23 mai 2020. https://next.liberation.fr/livres/2019/05/10/rencontre-avec-rene-de-ceccatty-au-japon-j-ai-eu-l-impression-d-atteindre-quelque-chose-de-moi-meme_1726209.

> je ne suis pas celui qui ramène les best-sellers (rires). Il y a des gens ici qui sont engagés pour ramener des best-sellers, moi pas du tout, donc chaque fois que j'apportais un manuscrit, c'est tout juste si les yeux ne se lèvent pas au ciel en disant : « encore un invendable qu'il nous amène. » Alors l'idée que ce soit l'éditeur qui avait le moins de succès de ventes qui (rires) brusquement, apporte un manuscrit qui fait un tabac, c'est très étonnant. Bon, ça c'est la vie éditoriale, on sait que c'est comme ça, les choses se passent, ce qui d'ailleurs n'a pas vraiment changé mon statut dans la maison (rires), j'exagère un petit peu mais enfin oui, on sait que de toute façon mes goûts n'ont pas changé donc c'est pas… Voilà.

L'éditeur, par ses goûts, se sent à la marge dans sa maison d'édition, il se place volontairement à l'écart de l'aspect commercial. À de multiples reprises, il parle de l'opposition qu'il a pu rencontrer alors qu'il défendait le roman. Quand je lui demande qui dans la maison ne voulait pas faire sortir le livre à la rentrée de septembre, ce qui était la volonté de l'éditeur, il dit : « Tout le monde ! Le commercial, tous ceux à qui on parle du livre… ». Plus loin, il relativise son isolement en racontant l'enthousiasme du service de presse mais qui ne sera pas suivi par le service commercial : « Et voilà, ça a accroché très très vite et quand même, le commercial n'y a pas cru, au début, pendant le premier mois. » À d'autres reprises, il oppose la logique commerciale à la sienne : « Il se trouve que là, ce livre a rencontré un public, mais les raisons pour lesquelles je l'ai aimé ne sont pas des raisons commerciales. » René de Ceccatty construit une posture d'éditeur artiste, désintéressé des questions commerciales et parfois irrité de leur prédominance. Il s'amuse par exemple du relatif échec d'un autre ouvrage de la maison sorti au même moment :

> Surtout qu'on comptait à ce moment-là sur le succès d'un autre livre qui sortait en même temps et qui a fait un flop et qui était un livre de Régis Jauffret.
>
> M : C'était quel livre de Régis Jauffret ?
>
> RdC : Je ne sais plus. Je crois, c'était sur DSK. Peut-être pas mais oui, je crois que c'était DSK [il s'agit de *La Ballade de Rikers Island]*. Et donc le problème c'est que quand on prépare les équipes commerciales pour le succès d'un livre et que brusquement (rires), il faut passer sur un autre, c'est toujours très compliqué.

Il tient le succès d'*En finir avec Eddy Bellegueule* à distance, affirme que celui-ci n'a pas « vraiment changé [s] on statut dans la maison », ce qui semble l'amuser. Éditeur artiste, intéressé par des thématiques à la marge et peu sensible à leur nouvelle popularité, René de Ceccatty semble cultiver un certain détachement par rapport au milieu dans lequel il évolue, voire un certain ressentiment. C'est en ce sens qu'il aimerait voir évoluer la carrière littéraire d'Édouard Louis :

> Vous savez, après, Édouard, moi j'ai dit à Édouard qu'il faudrait qu'il décrive, mais il a l'intention de le faire et il va le faire d'ailleurs, qu'il décrive avec la même sévérité, la même distance, le milieu parisien dans lequel il a débarqué, parce qu'il en est capable, vous voyez le milieu un peu frelaté, bourgeois, éditorial, il a un regard aussi sur le milieu que nous sommes et donc il faut qu'il le fasse parce qu'il peut le faire.

Manuel Tricoteaux, éditeur de Nicolas Mathieu chez Actes Sud, est né dans le Nord et a grandi à Valenciennes. Il se dit issu de la classe moyenne inférieure et développe : « c'était la première génération de classe moyenne inférieure, mes parents, au-delà c'était vraiment des ouvriers, des mineurs. » S'il considère le Nord comme l'endroit où il est chez lui, il a passé son adolescence en Guyane, suivant l'expatriation de son père fonctionnaire. Il fait des études à Lille, à Paris, commence à travailler à Rodez, dans l'édition déjà, au Rouergue, puis il revient à Paris pour travailler à Actes Sud. Cela fait maintenant 10 ans qu'il habite dans le Sud, dans la campagne nîmoise, par choix. Dans la presse, on a souvent comparé la trajectoire sociale de Nicolas Mathieu avec celle de son éditeur. Le chapô de l'article du journal professionnel *Livres hebdo*[203] rédigé par Pauline Leduc est éclairant : « Comme son auteur Nicolas Mathieu, prix Goncourt en novembre dernier, avec lequel il partage une même origine sociale, Manuel Tricoteaux, réservé et polyvalent éditeur d'Actes Sud, a réalisé une discrète mais fulgurante ascension. » Cette ascension sociale fonctionne en miroir avec son ascension professionnelle : de la classe moyenne inférieure

[203] « Manuel Tricoteaux: le Goncourt, c'est lui ». Livres Hebdo. Consulté le 9 avril 2020. https://www.livreshebdo.fr/article/manuel-tricoteaux-le-goncourt-cest-lui.

à la bourgeoisie culturelle et de la littérature de genre au prix Goncourt. Manuel Tricoteaux confirme lui-même la comparaison avec la trajectoire de Nicolas Mathieu. Quand nous évoquons la figure du transclasse, il dit : « Nicolas en est un. Euh… le principe du transfuge, c'est ce qu'on disait tout à l'heure, il ne peut plus retourner d'où il vient, il n'appartiendra vraiment jamais à l'endroit où il se trouve. Moi c'est valable pour moi pour l'édition littéraire, je ne serai jamais à l'aise dans le milieu parisien de l'édition littéraire parce que je vois toute sa facticité, toute sa… Et en même temps je suis plus le p'tit gars de Valenciennes. » Bien que l'obtention du Goncourt fasse de Manuel Tricoteaux un éditeur en vue, légitime et intégré au champ littéraire[204], il n'en garde pas moins une certaine distance, la même que celle à laquelle tenait Nicolas Mathieu (voir partie II)a)3)) à l'égard d'un milieu jugé factice. Son *exil* loin de la capitale peut ainsi être interprété comme une mise à distance. Cette méfiance du transclasse vis-à-vis de sa classe d'arrivée se double d'une méfiance du transgenre littéraire. En effet, *Leurs enfants après eux* est le premier roman de Manuel Tricoteaux publié dans la « Blanche » d'Actes Sud pour reprendre ses propos. La « Blanche » désigne la collection principale d'Actes Sud, celle qui n'est pas une collection à proprement parler, qui regroupe tous les romans qui ne sont pas des romans étrangers ou de genre. Avant cette publication, l'éditeur avait publié de la littérature étrangère mais aussi des romans policiers ou de science-fiction. *Aux animaux la guerre*, premier roman de Nicolas Mathieu, a d'ailleurs été publié dans la collection Actes Noirs. Ce passage du genre à la Blanche ne s'est pas fait sans accroc pour Manuel Tricoteaux. En prenant garde de ne pas trop en dire, il nous raconte rapidement cette étape :

> Du coup on a décidé de le sortir en… j'ai dû un peu batailler, enfin, je devrais pas le dire (rires), mais un tout petit peu batailler pour qu'il soit en rentrée littéraire… […] D'abord parce que tout le monde veut être en rentrée littéraire, les auteurs comme les éditeurs.
>
> M : Ça veut dire que dans la maison, les autres personnes n'y croyaient pas forcément ?
>
> MT : C'est pas ça ! C'est que, si vous voulez, on est plusieurs éditeurs, chacun arrive avec ses auteurs…
>
> M : Il n'y avait pas la place.
>
> MT : Et donc on se dit : moi je voudrais qu'il soit en rentrée littéraire. Donc quand vous avez je sais pas, 12, 13 romans pour 7 places, il y a un moment faut faire un choix.
>
> M : Bien sûr.
>
> MT : Et donc, moi, hasard du calendrier, je suis arrivé un peu tard, c'est-à-dire qu'il y avait déjà des textes qui étaient là, j'ai dit au directeur éditorial : voilà, lis-le, pour moi ça doit être en rentrée littéraire. (Hésitations) Et je sais que… lui il m'a dit tout de suite : ok on va le faire, il y a pas eu de réticences particulières, mais il m'a dit : ça risque de… voilà. Ça a pas loupé ! C'est-à-dire que… sur l'air de : comment un auteur de polar dans la rentrée littéraire, est-ce que vraiment ?... De gens qui ne l'avaient pas lu hein ! Ensuite les gens l'ont lu, et bon ça s'est imposé de soi-même, d'une part de soi-même et d'autre part parce qu'il surclassait le reste des textes.

Cet épisode donne un bon aperçu des rapports de force et de la hiérarchie informelle qui continue d'opérer dans l'édition. La suite de notre entretien démontre que l'éditeur est, malgré tout, parvenu à passer outre cette hiérarchie et que sa position est désormais assurée. C'est ainsi qu'il raconte avoir discuté avec Françoise Nyssen, directrice d'Actes Sud et alors ministre de la Culture, de l'augmentation du prix du carburant qui lui semblait une erreur politique. Il conclut en disant : « D'ailleurs ça a marché parce qu'elle a repris l'extrait, elle l'a envoyé à Macron, je ne sais pas ce qu'il en a fait. » Manuel Tricoteaux ne s'en cache pas, pendant tout l'entretien, il revient sur la dimension politique de son travail. À propos de *Leurs enfants après eux*, il dit :

> Donc oui, moi ça me paraissait important, c'était pour moi, je finis là-dessus, c'était un roman politique, au sens premier, c'est-à-dire la politique, c'est comment on organise la vie des gens ensemble, c'est-à-dire comment les gens vivent ensemble, dans des mondes séparés, dans des mondes qui se croisent et donc c'est

[204] Sur le caractère légitimant des prix, voir : Ducas, Sylvie. *La littérature, à quel(s) prix ? histoire des prix littéraires*. Cahiers libres. Paris : La Découverte, 2013.

> un roman politique parce que c'est un roman qui montre le cloisonnement, à la fois vertical et dans l'espace, c'est-à-dire qu'il y a des espaces qui sont interdits, des espaces qui sont autorisés. Voilà.

Éditeur transclasse et transgenre littéraire, Manuel Tricoteaux a connu une ascension spectaculaire avec l'obtention du Goncourt en 2018. Malgré cela, il reste distant et critique à l'égard du milieu éditorial.

Aurélien Masson, éditeur de Benoît Minville, est né en 1975 à Paris. Il a vécu un an à New-York et se décrit comme « essentiellement Parigot » même s'il envisage dans plusieurs années de quitter la capitale pour Sète. Les cheveux longs, tatoué, habillé d'une veste en cuir, il n'a pas l'apparence de la plupart des éditeurs parisiens et son discours est aussi en décalage. Les registres de langue se mélangent, les provocations, l'humour, le second degré et les onomatopées accompagnent notre entretien. Il a longtemps été connu comme le jeune successeur de Patrick Raynal à la tête de la Série noire où il est entré sur recommandation. En 2017, il quitte Gallimard pour fonder la collection EquinoX aux éditions des Arènes. Bien qu'issu de la bourgeoisie économique et qu'il appartienne à la bourgeoisie culturelle, Aurélien Masson se ressent lui-même comme un transclasse :

> Moi je me sens transclasse malgré ma famille bourgeoise. Mon père s'est fait, sa famille à lui était plus prolo. Ma mère c'était plus intello, mes parents se sont fait du fric dans les années 80, j'étais à Henri IV, j'aurai pu profiter de la voie royale : HEC, le droit, ou je sais pas quoi, mais j'ai mes délires : je vis dans un 29 m², j'aurais pu être dans 126 m², rue [inaudible], tu vois ? j'ai 43 ans je vis dans un 29 m², je le fais pour les livres, parce que ça paye pas. Je suis aussi transclasse. Quand je revois mes anciens copains de lycée, je suis transclasse du bas. Vers le bas mais symboliquement vers le haut aussi.

L'éditeur refuse les étiquettes et les identités, c'est en cela que la figure du transclasse l'intéresse et l'attire :

> Je crois pas aux identités… […] Donc je crois à l'identité fractale tout le temps. Et donc je ressens ce truc-là à fond parce que pour moi c'est une sorte de malédiction et je suis très sensible à ça. Au-delà des… Libère-toi de tes fardeaux mais en même temps de l'autre côté, en face du récepteur, libérez-vous de vos idées, quoi ! Tout ça me parait… la tragédie intime, commune… c'est pas transclasse, transclasse, transpédé, transtout ! Je veux dire, moi pareil ! J'ai adoré les livres, j'ai pas fait d'études, j'ai pas eu mon bac de français, j'étais zéro en orthographe. Je suis éditeur chez Gallimard. Je suis un total faussaire, total escroc. Je suis arrivé au moment où [inaudible] et c'est au bout de 10 ans que je me suis dit : nan, je fais du bon boulot. Mais au début vraiment j'étais pas… j'étais un imposteur et l'imposture je pense que c'est le sentiment le plus commun aux gens sensibles et toutes les personnes que je côtoie et que j'aime, un moment dans leur vie se sont senties un imposteur. C'est être sensible. Tout est écrit, avec des règles tellement bêtes que… en même temps on est pas dedans, alors plus jeune on se disait : ah ! je suis un imposteur parce que je sais pas. Et puis un moment, maintenant, c'est plus je suis un imposteur parce que j'm'en branle c'est toujours cette idée d'être gazeux, d'être [inaudible] surtout en France, le pays de Descartes, des boîtes, etc. Tout de suite t'es trans, t'es truc, t'es machin, t'es homo, t'es écrivain de roman noir, t'es écrivain de littérature, t'es écrivain de… et voilà ! les identités, les identités, ohhh ! Pour moi les identités c'est la mort !

La question de la légitimité se pose à plusieurs niveaux chez l'éditeur. C'est d'abord son niveau scolaire qui n'était pas à la hauteur, « j'étais zéro en orthographe » dit-il. Puis c'est le choix d'une carrière culturelle, rémunératrice en capital symbolique mais peu en capital économique. C'est aussi le choix du genre policier, genre qui n'est pas le plus légitime malgré l'appartenance de la Série noire à Gallimard. À la tête de la Série noire, son jeune âge est l'objet de commentaire, notamment quand il fait le choix d'abandonner le format poche[205]. Si Aurélien Masson affirme ne rien avoir à prouver à personne, cette constante remise en question pèse, d'une manière ou d'une autre, sur sa pratique et ses choix éditoriaux.

Cette question de la légitimité, elle revient chez Stéfanie Delestré, l'éditrice de Marion Brunet, actuellement à la tête de la Série noire où elle a remplacé Aurélien Masson en 2017. Elle est née en 1971 dans le Val d'Oise en banlieue parisienne où elle a passé sa jeunesse. Lors de notre entretien, elle dit ne jamais vouloir retourner vivre

[205] « Aurélien Masson sort de la "Série noire" et entre aux Arènes - Livres - Télérama.fr ». Consulté le 9 avril 2020. https://www.telerama.fr/livre/aurelien-masson-sort-de-la-serie-noire-et-entre-aux-arenes,156433.php.

en banlieue, bien qu'elle habite à Bagnolet, « une banlieue où il y a le métro, […] ça fait toute la différence ! » Ce n'est pas un sujet abordé lors de notre entretien mais il est notable que Stéfanie Delestré est l'une des rares représentantes féminines parmi les directeurs de collection littéraire. Dans un milieu essentiellement constitué d'hommes, c'est remarquable. Après avoir fait des études de commerce à Paris, elle reprend des études de lettres à Nanterre qu'elle suit par correspondance en travaillant à côté. Son doctorat traite du roman noir : *Le roman noir : littérature « contre », contre-littérature*. Elle décrit de la façon suivante son parcours professionnel :

> Et après le parcours professionnel, pardon, il est vraiment fait de trucs très hétérogènes, non hétéroclites plus qu'hétérogènes, de projets, en fait j'ai toujours jusqu'à il y a quelques années alterné en fait des projets personnels d'édition, j'ai même monté une revue avec un pote, de polar, j'ai fait un dictionnaire, enfin j'ai fait plein de trucs, évidemment tout ça me rapportait pas un rond et du coup dans l'intervalle je bossais : vendeuse, j'ai pas été serveuse parce que je serais pas restée longtemps, des boulots alimentaires quoi, vraiment toutes sortes de boulots alimentaires qui me permettaient en gros au bout de 4-5 mois de remonter la pompe à ASSEDIC et donc d'arrêter (rires) de bosser le temps de… j'ai été prof de français 'fin j'ai fait plein de trucs mais c'est vrai que j'ai passé pas mal de temps au chômage, pour pouvoir bosser sur mes projets perso édition qui me rapportaient pas un rond. Comme plein de gens quoi !
>
> M : Et t'as travaillé chez Albin Michel après ?
>
> SD : Et du coup j'ai travaillé après chez Albin, ouais, j'ai travaillé chez Albin en 2012, avant j'étais chez Baleine. Enfin j'étais pas salariée hein !, mon premier contrat de travail digne de ce nom, CDI, parce que même quand j'étais allocataire de recherche c'était un CDD, mon premier CDI c'était à 40 ans chez Albin Michel (rires partagés). Titre de gloire ! Et c'était en 2012.
>
> M : Et la série noire depuis ?
>
> SD : 2017 ! 5 ans, c'est mes cycles, en gros. 5 ans chez Albin, 5 ans chez Baleine, 5 ans pour faire le dictionnaire des personnages populaires, globalement 5 ans !

L'éditrice se tient à la marge du monde professionnel, ce qui semble être une pratique assez peu en adéquation avec le reste de la profession dans le monde de l'édition mais plutôt répandue dans le reste de la société : « comme plein de gens » dit-elle. Sur la question de la légitimité, elle dit :

> Moi je me sens totalement illégitime et totalement légitime… [...] Mais, il me semble que c'est surtout, tu vois, y compris pour Marion [Brunet], y compris pour Benoît [Minville], ce que je vois c'est quand même le rapport à… de toute façon, auteur c'est quand même le rapport à cette autorité culturelle, c'est-à-dire est-ce que t'as le droit d'écrire, est-ce que t'as le droit d'écrire chez Gallimard ? Oh tototo ! Nan mais tu vois, y a un vrai, y a quand même un vrai truc, y a toujours une sorte de recherche de légitimité, 'fin bon, c'est intéressant. Et peut-être que ça se double aussi de la province ou de la banlieue, de la province qu'est encore pire que la banlieue.

Dans la suite de l'extrait, elle dénonce le parisiano-centrisme de ses collègues chez Gallimard comme nous l'avons montré dans la partie précédente. Si Stéfanie Delestré dit plusieurs fois pendant notre entretien s'intéresser principalement aux personnages, notre conversation montre qu'elle voit la dimension sociologique des romans qu'elle édite. Mais dans sa pratique, elle « ne se pose pas la question », cette dimension n'est pas « primordiale » dans sa lecture. Éditrice de roman noir au parcours universitaire et professionnel atypique, Stéfanie Delestré, comme les trois autres éditeurs, se met dans une position distanciée par rapport au champ dans lequel elle évolue. Cette position de repli est une manière d'affirmer une place singulière au sein de ce champ. Ces quatre parcours mais aussi la manière dont les éditeurs les ont présentés sont des indicateurs de la place qu'ils occupent et pensent occuper dans le champ. Mais leurs trajectoires personnelles et sociales ne sont pas les seules qui définissent leur identité professionnelle. Ils sont aussi traversés par des injonctions parfois contradictoires.

3) Le temps des femmes et des hommes multiples

Dans son article de 1992 *Le temps des hommes doubles*[206], l'historien Christophe Charle cite les éditeurs parmi ceux qu'il appelle les « hommes doubles ». Selon lui, ils émergent au XIXe siècle et leur pouvoir ne va pas cesser de s'accroître puis d'être remis en question dès la fin du même siècle. Ces « hommes doubles » « appartiennent conjointement à deux niveaux culturels d'habitude séparés et servent de passeurs entre eux ». Ils sont les intermédiaires entre le public et l'auteur. Groupe d'initiés soupçonnés d'inutilité des deux côtés, ces hommes sont censés être tiraillés entre des injonctions commerciales et d'autres intellectuelles. En reprenant cette analyse pour l'appliquer aux éditeurs de notre corpus, nous allons voir que les facettes de ces « hommes doubles » se multiplient au point d'en faire plutôt des hommes et des femmes multiples. La dualité décrite par Christophe Charle est toujours opérante. Les éditeurs rencontrés, s'ils peuvent parfois prendre de la distance avec la dimension commerciale comme le fait René de Ceccatty, la prennent en compte et elle arbitre l'efficacité de leur travail. Les succès de vente d'Édouard Louis et Nicolas Mathieu rejaillissent sur leurs éditeurs. Stéfanie Delestré a fait des études de commerce, quant à Pierre Fourniaud, avant de fonder La Manufacture de livres, il a toujours travaillé dans un service commercial. Aurélien Masson, avec ses mots, décrit cette position assez inconfortable :

> Moi je ne tiens pas compte des avis des gens, des lecteurs. Et puis un moment je m'intéresse, évidemment. Mais la première attitude, ce serait vraiment de se foutre de tout. Les auteurs, tu vois, c'est pareil. Et après, bon bah après, faut quand même que j'le vende ce livre.

Il envisage le métier d'éditeur comme un exercice de schizophrénie : faire d'abord une totale abstraction du lecteur puis le prendre en compte. Et pour faire vendre justement, les éditeurs de notre corpus vont aussi devoir se plier à une certaine exigence médiatique. Si ce n'est pas le cas pour chaque ouvrage, tous les éditeurs sont néanmoins régulièrement sollicités par la presse. Pour défendre un ouvrage, un auteur ou pour parler de leur propre place dans le champ, la figure des éditeurs est souvent convoquée. Cela donne des tribunes, des interviews ou des portraits selon l'actualité des uns et des autres. Une simple recherche sur internet dévoile plusieurs photographies prises par des professionnels pour les quatre éditeurs en question. Ceux-ci s'y prêtent de plus ou moins bonne grâce mais le passage par les médias est devenu obligatoire. Pour nous en convaincre, nous pouvons prendre l'exemple du départ d'Aurélien Masson de la Série noire et de sa conséquence, l'arrivée de Stéfanie Delestré pour le remplacer. Le départ du premier est l'objet d'un article dans *Libération*[207] et l'arrivée de la seconde est l'occasion pour *Télérama* d'en faire un sur la place des femmes dans le polar français[208]. On remarque au passage que le premier fait l'article à lui seul quand la seconde doit partager avec sa consœur des éditions du Seuil, fin de la parenthèse. Nous avons déjà parlé de l'intérêt des médias pour Manuel Tricoteaux suite à l'obtention du Goncourt. René de Ceccatty est lui aussi régulièrement sollicité, pour sa double casquette d'auteur et d'éditeur. Les éditeurs sont moins exposés que les auteurs et ils bénéficient des conseils et de l'aide des services de presse existant dans les maisons d'édition. Il n'empêche que les médias ont une place et qu'il serait difficile voire impossible pour un éditeur d'en faire abstraction pour sa propre carrière. Car l'éditeur n'a pas seulement à vendre et à vanter ses livres et ses auteurs, il doit également se faire le promoteur de lui-même. Les phénomènes de concentration dans l'édition et plus généralement le fonctionnement ultra-libéral de ce secteur font que la mobilité professionnelle est de plus en plus fréquente. Ce qui valait pour les auteurs depuis longtemps, passer d'une maison à une autre selon le succès, vaut désormais aussi pour les éditeurs. On le voit

---

[206] Charle, Christophe. « Le temps des hommes doubles ». *Revue d'Histoire Moderne & Contemporaine* 39, no 1 (1992): 73-85. Consulté le 20 mai 2020. https://doi.org/10.3406/rhmc.

[207] « Aurélien Masson quitte la Série noire et entre dans Les Arènes ». Libération.fr, 5 avril 2017. Consulté le 01 juin 2020. https://next.liberation.fr/livres/2017/04/05/aurelien-masson-quitte-la-serie-noire-et-entre-dans-les-arenes_1560706.

[208] « Ces éditrices qui tirent les ficelles du roman noir ». Télérama.fr. Consulté le 11 avril 2020. https://www.telerama.fr/livre/ces-editrices-qui-tirent-les-ficelles-du-roman-noir,n5446912.php.

avec les transferts d'Aurélien Masson et de Stéfanie Delestré en 2017, les éditeurs ne passent plus une carrière entière dans la même maison. Le phénomène mériterait une analyse en soi mais une simple veille dans le magazine professionnel *Livres Hebdo* suffit à s'en convaincre, les changements de maison sont fréquents. L'article qui annonce le départ d'Aurélien Masson[209] emprunte la terminologie du monde du football professionnel, connu pour son fonctionnement ultra-capitaliste, en parlant de « transfert ». Les éditeurs doivent veiller à leur carrière, à leur réputation, autant voire plus qu'à celles de leurs auteurs. Ces changements ont un impact fort dans le monde éditorial. Lors des entretiens avec Aurélien Masson, Stéfanie Delestré et Benoît Minville, nous découvrons que le passage de la Série noire à EquinoX d'Aurélien Masson s'est accompagné du mouvement d'un certain nombre d'auteurs. Benoît Minville nous apprend : « … quand Aurélien m'avait annoncé qu'il quittait la Série noire, il a appelé tous ses auteurs. » Le réservoir d'auteurs peut faire partie du bagage de l'éditeur et lui permet d'avoir du poids lorsqu'il doit discuter avec les dirigeants des maisons d'édition qui ne sont plus des éditeurs mais des gestionnaires, depuis plusieurs années maintenant[210]. Être éditeur exige de construire une carrière professionnelle qui soit cohérente. Cette nécessité de cohérence, on la retrouve chez tous nos éditeurs. C'est la fidélité au genre noir pour Aurélien Masson et Stéfanie Delestré, un intérêt pour des thématiques particulières qui fait qu'Édouard Louis et ses proches pensent immédiatement à René de Ceccatty pour le manuscrit d'*En finir avec Eddy Bellegueule* et c'est l'ascension professionnelle de Manuel Tricoteaux passant de la littérature étrangère, puis aux romans de genre et enfin à la blanche. Christophe Charle le dit autrement, mais c'est la même idée : « Les grandes maisons fortes de leur pouvoir économique organisent leur production en fonction de collections dirigées par des hommes doubles qui sélectionnent ce qui correspond à leur image et à leur créneau. »[211] Pour tenir une place dans le champ éditorial, les éditeurs doivent affirmer une personnalité, représenter un genre, voire une position politique. Les éditeurs qui disent ne pas faire de politique ou vouloir s'en affranchir sont ceux qui en ont le plus parlé lors de nos entretiens. C'est le cas d'Aurélien Masson et de Pierre Fourniaud. Stéfanie Delestré, bien qu'elle prétende s'en désintéresser, a repéré Marion Brunet par son livre le plus militant : *Dans le désordre*. Quant à René de Ceccatty et Manuel Tricoteaux, ils assument et affirment la dimension politique de leur auteur respectif. Le discours et le travail des éditeurs vont permettre de le situer et revêtent une importance primordiale. L'explosion du nombre de maisons d'édition fait que l'auteur va devoir choisir parmi les éditeurs celui qui lui correspond le plus. Aurélien Masson, de manière provocatrice, compare son travail à celui d'une prostituée :

> Mais c'est comme ça, c'est le métier d'éditeur, un métier de pute. […] C'est à lui de faire la pute ! Il y a 4 putes sur le trottoir, l'écrivain il va choisir la meilleure pute ! C'est à la pute de se décarcasser.
>
> M : C'est drôle que tu le vois dans ce sens-là parce qu'habituellement c'est plutôt l'inverse.
>
> AM : Ouais mais c'est parce que les gens… C'est parce que moi j'aime les livres. Moi je ne change jamais un livre. Un écrivain qui serait prêt à changer son truc pour… Moi j'ai jamais fait ça, j'ai jamais édité un mec pour changer la nature d'un texte, je suis sûr que je ferais ce test-là, je te fais signer un contrat mais tu changes la nature profonde de ton texte, le mec me dirait oui, je lui dirai non. Le livre est comme ça, après à travailler pas travailler, tu sais ce que toi tu peux faire avec ce livre, donc ça ça fait partie du numéro de la pute : qu'est-ce que je vais faire de ton livre ? Parce que là t'as ton truc, tu le sens ! C'est à nous l'éditeur de faire la pute dans le sens d'offrir à l'auteur le meilleur le temps qu'on est ensemble. Une pute ou un producteur de musique, tout ce que tu veux ! Phil Spector ou Tabatha Cash.

Pour attirer les auteurs et les recruteurs, les charmes utilisés par l'éditeur, pour reprendre en l'édulcorant la comparaison précédente, sont leur position et leur positionnement dans le champ, professionnel et politique.

---

[209] « Laurent Beccaria confirme l'arrivée d'Aurélien Masson aux Arènes ». Livres Hebdo. Consulté le 12 avril 2020. https://www.livreshebdo.fr/article/laurent-beccaria-confirme-larrivee-daurelien-masson-aux-arenes.

[210] Schiffrin, André, et Luxembourg, Michel. *L'Édition sans éditeurs*. Paris : La Fabrique-Éd, 2009.

[211] Charle, Christophe. « Le temps des hommes doubles ». *Op. cit.*

L'éditeur doit composer avec toutes ces logiques coexistantes. Hommes doubles depuis le XIXe siècle, ils et elles sont toujours dans cette position de médiateurs entre le public et l'auteur et à cette place délicate ils doivent aussi désormais obéir à des injonctions parfois contradictoires : les traditionnelles logiques commerciale et intellectuelle et les plus récentes obligations médiatiques, professionnelle, politique et identitaire. Ces injonctions sont le résultat d'une forte mise en concurrence et, alors qu'elles étaient censées remettre en cause le pouvoir immense de ces hommes doubles, elles précarisent surtout le métier d'éditeur sans profiter pour autant aux auteurs. Car s'il arrive que certaines logiques propres aux éditeurs correspondent à celles de leurs auteurs, elles entrent aussi parfois en contradiction.

c) Convergences et divergences des stratégies auctoriales et éditoriales

Nous avons précédemment décrit les stratégies mises en place par les auteurs d'abord puis par les éditeurs pour promouvoir leurs travaux. Nous allons voir maintenant comment ces stratégies s'accordent ou entrent en conflit et surtout le méta-discours que cet amalgame finit par former.

1) L'impossible école de la littérature de territoire

Bien que ce mémoire s'attelle à démontrer la formation d'un mouvement, l'émergence d'un sous-genre ou au moins d'une tendance éditoriale, tous les acteurs rencontrés s'accordent à ne pas reconnaître à proprement parler l'existence de la littérature de territoire. Il est intéressant de chercher à comprendre pourquoi éditeurs et auteurs réfutent cette appartenance ou ne la reconnaissent que du bout des lèvres alors qu'ils reconnaissent par ailleurs que leurs préoccupations sont communes. Nous employons volontairement le terme d'« école », choisi par la pourtant peu légitime école de Brive dont nous avons parlé en première partie. Nous l'avons dit, cette école de Brive n'en a que le nom, peu reconnue voire boudée par la critique et les médias, l'appellation d'« école » semble d'ailleurs plutôt une provocation de la part des intéressés. Du côté de la littérature de territoire en revanche, la tendance est plutôt à la singularisation des parcours. Nous l'avons déjà évoqué, Nathalie Heinich dans *Une sociologie de l'auteur contemporain*[212] montre comment chaque écrivain cherche à « mont[er] en singularité » dans la constitution de son identité d'auteur. Si la validation par les pairs est toujours recherchée, Didier Eribon pour Édouard Louis, le monde du polar pour Benoît Minville, Nicolas Mathieu et Marion Brunet, les auteurs ne s'engagent pas ou ne s'engagent plus dans des aventures collectives comme d'autres courants avant eux. Les modalités de légitimation ont changé et les auteurs n'ont pas nécessité à se rallier à un mouvement qui pourrait s'avérer contraignant. Si les expériences et les écritures sont comparables, il n'y a pas de mise en commun et de travail collectif ou à la marge. Benoît Minville lit les textes de Marion Brunet avant leur publication mais préfère les lire après : « j'aime bien voir le travail fini, parce qu'il y a le travail avec l'éditeur et tout. » L'éloignement géographique n'est pas la seule explication à cette imperméabilité éditoriale entre les auteurs. Devenus amis après avoir été édités, traitant de sujets proches dans un genre commun, on aurait pu s'attendre à ce que cette proximité ait des effets sur les textes, ce qui ne semble pas être le cas. Les trois auteurs sont amis mais cette amitié ne joue pas un rôle dans la construction de leur carrière. Lors des entretiens, auteurs comme éditeurs préfèrent chercher les références et les inspirations dans le passé et peinent à trouver des figures contemporaines comparables. Les acteurs peuvent être gênés voire agacés d'entendre leur travail classé dans une catégorie et soit ils cherchent à l'en extraire en démontrant sa singularité, soit ils dénoncent l'inutilité et la vacuité d'un tel classement. On a déjà relevé ce propos d'Aurélien Masson dans la première partie :

> Comment dire, il y a 2, 3 journalistes à qui on a soufflé le terme polar rural en 2014, qui en ont fait tout un concept, parce que ça faisait déjà des signes déjà tout écrit, c'était déjà fait, et à partir de là ça a brodé, mais

[212] Heinich, Nathalie. « 3. Une sociologie de l'auteur contemporain | Cairn.info ». *Op. cit.*

> ces polars-là ont toujours existé. [...] Je crois pas aux nouveautés, je pense juste qu'il y a des para-histoires autour. Maintenant, il faut des para-histoires, c'est ce qu'ils demandent. [...] Il faut un discours par-dessus le livre, le livre en lui-même ne suffit plus.

Cette idée d'une école ou d'un mouvement est peut-être anachronique par rapport à ce qu'est devenue la profession d'écrivain[213]. Incompatible avec des activités connexes, des ateliers d'écriture aux métiers en parallèles, les auteurs n'ont ni l'énergie ni le temps suffisant pour alimenter une dynamique commune. Concentrés sur leur carrière individuelle et sur leur propre singularité, les auteurs comme les éditeurs vont plutôt travailler sur l'individualité et sur le discours autour de la figure de l'écrivain. Cette entreprise de promotion de soi, dont les éditeurs doivent désormais faire preuve comme nous l'avons vu précédemment, fait désormais partie des attributions de l'auteur. Rencontres en librairies, interviews, émissions de télévision, presse écrite et même spectacle pour Nicolas Mathieu[214], l'autopromotion est chronophage et demande de l'énergie et de l'inventivité. Les sollicitations sont nombreuses et exigent un discours cohérent, une histoire à raconter. À force, auteurs et éditeurs en viennent à réciter une histoire, à bâtir une figure, une représentation dont l'intéressé finit par devenir prisonnier. Ce *storytelling*[215] se fait parfois à l'insu des auteurs, comme quand Nicolas Mathieu se voit propulser porte-voix de la « France périphérique »[216]. Cette expression problématique de « France périphérique », Nicolas Mathieu la mettra à distance lors de notre entretien mais elle lui reste pourtant associée. Aurélien Masson nous a fait part des réticences de Benoît Minville à titrer son roman *Rural noir*, idée de son éditeur, dans la crainte qu'il avait de passer pour celui qui cherchait à s'approprier le genre. Dans les deux cas précédents, on voit que deux logiques s'affrontent : l'une qui cherche à étiqueter le roman, qui cherche à le définir pour pouvoir le situer facilement, le placer et donc le vendre et l'autre qui tente d'échapper à la réduction de l'œuvre à un moment ou à un genre. Enfin, il est intéressant de noter les nuances entre les auteurs du corpus. Là où Benoît Minville et Marion Brunet, les deux auteurs les plus *outsiders* du corpus, ont moins de problèmes à reconnaître qu'ils forment un mouvement, Nicolas Mathieu est plus partagé et plus mesuré lors de notre entretien. Quant à Édouard Louis, nous l'avons déjà dit, il est engagé dans un processus d'hyper singularisation et il met en scène sa trajectoire de manière à ce qu'elle ne ressemble à aucune autre. Son refus du « jeu » universitaire est aussi une manière d'affirmer sa singularité. En effet, en refusant la neutralité et en choisissant d'utiliser la première personne du singulier dans ses textes, il y a une forme de sentiment d'élection qu'on trouvait déjà à l'œuvre dans certains passages de *Retour à Reims* de Didier Eribon[217]. Nous reviendrons dans la partie 3) sur cette singularité, réelle ou supposée, des transclasses. Le projet de ce mémoire qui consiste à relier les œuvres entre elles, à chercher les similarités et à les assembler sous une dénomination commune va à l'encontre de la volonté de singularité des acteurs et notamment celle des auteurs. Le traitement de certaines thématiques et l'utilisation de ces mêmes thématiques comme argument commercial vont aussi révéler les tensions à l'œuvre dans les objectifs variés des uns et des autres. C'est le cas de la violence, utilisée à la fois par les romanciers dans leur narration mais aussi par les maisons d'édition comme un argument de vente.

---

[213] Lire à ce sujet : Sapiro, Gisèle, et Rabot, Cécile, éd. *Profession ? Écrivain*. Collection « Culture & société ». Paris : CNRS éditions, 2017. Chapitre 1 : « Développement professionnel et évolution du métier d'écrivain » (p. 15-33)

[214] « Nicolas Mathieu & Florent Marchet – Rio Baril ». Consulté le 12 avril 2020. https://www.youtube.com/watch?v=QSAKlC8aiy0.

[215] Salmon, Christian. *Storytelling : la machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*. La Découverte poche Essais 293. Paris : La Découverte, 2008.

[216] Aïssaoui, Mohammed. « Nicolas Mathieu, prix Goncourt 2018 : «C'est un roman de la France périphérique» ». Lefigaro.fr, 7 novembre 2018. https://www.lefigaro.fr/livres/2018/11/07/03005-20181107ARTFIG00216-nicolas-mathieu-prix-goncourt-2018-c-est-un-roman-de-la-france-peripherique.php.

[217] Eribon, Didier. *Retour à Reims*. Champs essais 987. Paris : Flammarion, 2010.

2) La violence comme enjeu politique ou ressort narratif

Nous avons déjà parlé de la violence présente dans les romans du corpus en première partie, lorsque nous avons tenté de définir le genre de la littérature de territoire. Nous avons vu que cette violence était omniprésente, qu'elle se nichait partout et, surtout, qu'elle menaçait d'éclater à tout moment. Même si cela semble tomber sous le sens, il faut préciser que cette violence n'est pas valorisée même si elle peut être l'objet d'une fascination de la part des auteurs mais n'entrons pas plus loin dans une interprétation hasardeuse. La violence mine les rapports entre les personnages et les explosions de violence conduisent à des situations de crises. Dans les quatre romans, le lecteur assiste à une escalade qui conduit chaque fois à un point de non-retour : c'est la fuite du narrateur dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, la mort de *Vlad* dans Rural noir, la chute définitive du père d'Anthony dans l'alcool et la misère sociale dans *Leurs enfants après eux* et enfin le meurtre de Saïd dans *L'Été meurtrier*. Il n'y a pas de glorification ou d'esthétisation de la violence. Elle est décrite de manière pénible, crue et réaliste. Elle est présente dans les autres romans des auteurs et fait partie des indices d'appartenance à la littérature de territoire. Que signifie cette violence et surtout, comment se fait-il qu'on la retrouve systématiquement dans ces romans qui traitent de la province ? Pour les auteurs, il s'agit de décrire une situation économique et sociale. Lors de nos entretiens, Benoît Minville comme Nicolas Mathieu s'en expliquent et dans les deux cas, c'est pour se justifier auprès de lecteurs qui ont pu leur reprocher cette noirceur. Pour Benoît Minville, la présence de la violence dans ses romans est une forme d'honnêteté intellectuelle par rapport à la réalité vécue par les habitants de la province décrite. L'enjeu est de raconter ce que vivent ces personnes dont l'auteur se sent proche et à qui il veut rendre hommage. Il y a bien une volonté de dénoncer une situation jugée inacceptable et inaudible. C'est encore plus frappant dans le discours de Nicolas Mathieu.

> Et pis y a une autre catégorie de lecteurs qui pensent que les livres sont faits pour nous soigner et rendre la vie belle et là ils se prennent une énorme tarte dans la gueule, et ils disent pourquoi vous m'avez fait ça ? Ben fallait pas l'lire mon pote ! Ben, j'suis pas là, j'suis pas un antidépresseur et j'suis pas là pour remonter le moral des troupes. Et ceux qui pensent que la littérature sert à ça, et y en a beaucoup. [...] Tous les gens sont contaminés par cette idéologie du *feelgood* et du développement personnel, bon ça moi ça fait un an que je l'entends presque quotidiennement, quand je faisais des tournées de librairies, ça ça m'a passablement gonflé.
>
> M : Vous l'avez beaucoup entendu ?
>
> NM : Systématiquement quand je faisais une rencontre. Toujours quelqu'un qui disait, ah c'est beau mais c'est pas très gai, ah c'est bien mais pourquoi être si pessimiste, alors que je ne considère pas du tout que le roman soit pessimiste.
>
> M : Ouais c'est étonnant. Donc les gens venaient jusqu'à la rencontre pour vous le dire ? NM : Non, c'est pas ça, je pense que le roman par ailleurs ça les intéressait, ils avaient envie de voir un Goncourt en chair et en os, y a ça aussi, mais ils étaient déçus qu'il n'y ait pas une *happy end*, une ouverture, ils ont envie qu'on leur dise que tout va bien se passer, mais là encore aujourd'hui, je publie des posts sur la situation actuellement et presque tous les jours j'ai un petit message en dessous : oui, mais le soleil brille, ça va s'arranger. 'Fin les gens veulent croire à tout prix que tout va bien, ils sont enfermés dans cette idéologie-là, ils seront joie de vivre jusqu'à la fin du monde. Donc moi c'est pas mon créneau. J'leur interdis pas d'en lire mais c'est pas moi qui ferais ça.

La noirceur et la violence ne sont pas des afféteries mais des miroirs de la réalité. Les auteurs veulent ouvrir les yeux du lecteur sur une situation qu'il ne connaît pas ou qu'il ne veut pas voir. La colère affleure chez Nicolas Mathieu, comme on le lit dans l'extrait précédent. Les gens détournent la tête, sont « joie de vivre jusqu'à la fin du monde » et il y a l'envie chez l'écrivain de montrer la réalité et d'aller contre « l'idéologie du *feelgood* ». Benoît Minville parle d'« œillères » à propos de ceux qui remettent en cause la réalité de ce qu'il décrit. Moins concerné dans sa chair, il y voit une « injure pour ces gens-là », ceux qui vivent cette violence au quotidien, les habitants de

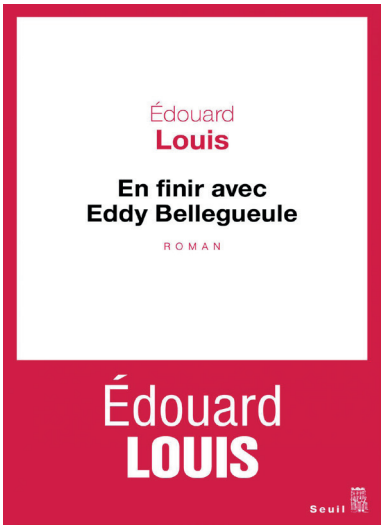


Illustration 9: Louis, Édouard. En finir avec Eddy Bellegueule: roman. Paris: Éditions du Seuil, 2014.

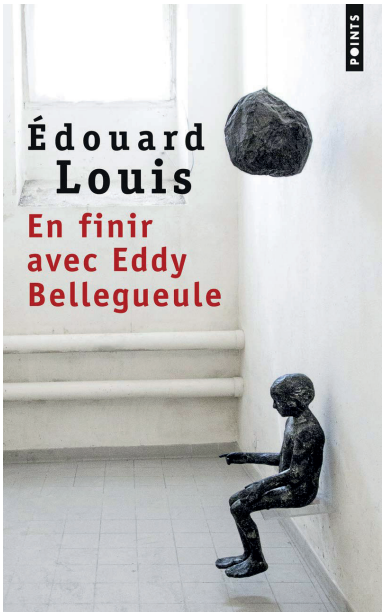


Illustration 10: Louis, Édouard. En finir avec Eddy Bellegueule: roman. Paris: Points, 2015.

Illustration 11: Louis, Édouard. En finir avec Eddy Bellegueule: roman. Paris: Points, 2019.

ces provinces. Marion Brunet a elle aussi un message politique derrière l'utilisation de la violence. Elle explique ainsi la genèse de *L'Été circulaire* :

> Le pourquoi et le comment c'est venu cette histoire… Je pense à plusieurs choses, y avait le… le démarrage, c'est après les attentats, y a eu des lynchages un peu, pas des lynchages mais des débuts de règlements de compte, je crois c'est des mosquées qui avaient été incendiées, des choses qui ont commencé comme ça, ça commençait à puer quoi ! Et je me suis dit, oh la la, il va se passer des trucs pires encore ! Et je me suis imaginé une histoire qui pouvait aller encore plus loin et effectivement, l'utilisation du bouc émissaire quoi.
>
> M : C'est ça le point de départ qui vous fait écrire *L'Été circulaire*, c'est la première idée en fait ?
>
> MB : Je crois ! Alors y avait aussi l'histoire d'une fratrie de sœurs, ça, je l'avais en tête, je ne sais pas si elles étaient 3 ou 2, y avait quelque chose autour d'une fratrie et d'une famille difficile on dira avec la violence d'un père, ça, ça y était, et cette idée de règlement de comptes et de bouc émissaire. Et les deux ont fusionné à un moment, voilà ! C'est venu comme ça mais le lieu aussi, je me suis dit mais tu tournes autour, tu essaies de rendre les lieux intemporels, de décrire une géographie imaginaire presque, en tout cas adaptable à n'importe quel endroit mais là je me suis dit non en fait, tu connais très très bien cette région, t'y as vécu, tu as vécu aussi une période, toute la période de l'adolescence qui est quand même pas évidente dans ces petits bleds, sers-toi de ça, sers-toi de cette matière-là pour tes personnages et ça m'a permis en plus de faire vivre cette région, de donner vraiment une couleur au roman…

Pendant l'entretien, Marion Brunet revient sur l'ennui qui règne dans les « petits bleds » mais aussi sur la difficulté d'accéder à la culture, sur les problèmes économiques et sociaux auxquels elle trouve spontanément un écho avec les problématiques abordées dans les romans de Nicolas Mathieu. Cette violence est le résultat d'un système subi par les personnages des romans. C'est toute l'œuvre d'Édouard Louis que de chercher à comprendre l'origine et d'expliquer le fonctionnement de cette violence. C'est aussi frappant dans son deuxième roman, *Histoire de la violence*, dans lequel, malgré le choc de l'agression, il cherche à comprendre le geste de son agresseur. Dans *Qui a tué mon père ?*, il cherche encore à comprendre comment son père en est arrivé à la situation sociale dans laquelle il se trouve et il trouve la raison du traitement dur et violent avec lequel son père l'a traité plus jeune et qui est décrit largement dans *En finir avec Eddy Bellegueule*. La violence est donc une réalité que les auteurs veulent exposer au grand jour et elle peut servir de choc pour attirer l'attention de ceux qui ne veulent pas la

voir. Paradoxalement, cette violence difficile à regarder en face peut également servir d'argument de vente. Les couvertures en grand format de *Rural noir* et *L'Été circulaire* jouent sur cet aspect.

La charte graphique de la Série noire est précise et ne permet pas une liberté totale au travail du graphiste, mais le choix de la photographie dit quelque chose de la manière dont la maison d'édition prévoit de vendre le livre. On y voit une station-service à l'abandon, le cadrage de la photographie n'est pas net et semble s'estomper, sur le point d'être englouti par la dominante noire de l'ensemble de cette première de couverture. La photographie a été retravaillée, comme passée par un filtre rouge. L'ensemble est vaguement mystérieux et menaçant et remplit les codes de ce qu'on attend d'un roman policier.

Il est intéressant de noter que lors du passage du livre en poche, les graphistes ont préféré appuyer la dimension jeunesse et provinciale, en choisissant l'image d'un jeune homme qui se dirige en courant vers une mobylette. Le filtre cette fois est vert et met en évidence la campagne dans laquelle se trouve ce jeune homme. On constate que les mêmes choix ont été faits pour *L'Été circulaire*. Sur le grand format, la photographie en noir et blanc met en scène une jeune femme vue de dos portant un débardeur et un short court qui donne un indice sur la chaleur. Elle avance vers ce qui ressemble à un terrain vague à la fois ombragé et traversé de puissants rayons de soleil. Le nom de l'autrice, en blanc, et le titre, en rouge, sont écrits sur un fond noir assez menaçant dans une police sans sérif où chaque lettre semble avoir été travaillée par la rouille. L'attitude de la jeune femme et sa solitude dans

cet environnement inquiétant semblent indiquer qu'elle se trouve dans une situation de danger. Pour le passage en poche, ici aussi, un tout autre choix graphique est fait puisqu'il s'agit d'une photographie prise au sol d'un manège de fête foraine. Il s'agit d'une référence à un épisode du roman, chaque année, les sœurs qui sont les personnages principaux se rendent à cette fête et font le même tour de manège.

La couverture du grand format d'*En finir avec Eddy Bellegueule* s'inscrit dans la charte graphique minimaliste des romans du Seuil mais les deux versions du poche donnent un aperçu du contenu : dans la première, une photographie de ce qui ressemble à une installation d'art contemporain montre la statue d'un enfant assis pointant le doigt vers quelque chose qui échappe au spectateur tandis qu'une forme lourde ressemblant à un rocher le menace à un mètre de hauteur au-dessus de sa tête. Sur l'autre version, en noir et blanc, ce qui semble être un jeune garçon de dos marche sur un terrain accidenté sans horizon. Sa tête baissée et la désolation du décor semblent de mauvais augures. La description de ces quelques couvertures montre que la violence et la noirceur sont aussi des arguments de vente qui peuvent être convoqués pour la commercialisation des romans. Cette dimension va servir le destin commercial des livres. Les éditeurs ne s'y trompent pas, ainsi, Aurélien Masson, lors de notre entretien, explique qu'il a encouragé Benoît Minville, qu'il jugeait excellent sur les parties plus lumineuses de l'enfance, à retravailler la partie plus contemporaine, plus noire, qu'il estimait moins percutante. À en croire les propos de l'éditeur, le travail éditorial a consisté à assombrir le roman. Il ne s'agit pas de dire ici que les événements relatés dans *Rural noir* ne sont pas vraisemblables, on a vu combien cela tenait à cœur à l'auteur, mais plutôt de voir comment l'éditeur va pouvoir se servir d'une violence décrite comme d'un outil marketing. Ce climat de déréliction d'où la violence peut surgir à tout moment est exploité sur les quatrièmes de couverture des romans du corpus. Les termes de « drames », « rage », « violence » reviennent dans les résumés rédigés sur les quatrièmes de couverture. Notons que le texte a été écrit par l'auteur lui-même pour *En finir avec Eddy Bellegueule*. Ces quatrièmes sont révélatrices des tensions qui peuvent exister entre la vision de l'auteur et celle de la maison d'édition. Le cas de Marion Brunet est frappant. Sur la quatrième, on peut lire que « Jo et Céline », les deux héroïnes du roman, cherchent à « fuir leur petite ville du midi ». Lors de notre entretien, l'autrice remet en cause cette idée :

> ... mais c'est marrant parce que souvent dans les questions qui me sont posées autour de ça y a vraiment

> l'idée ben Jo, peut-être qu'elle va être sauvée, et quelque part c'est elle va être sauvée de son milieu, et en gros, elle va être plus heureuse si elle arrive à rentrer dans un univers de bourgeois qui font du théâtre et qui vont lui faire découvrir le monde qu'est vachement mieux que ce qu'elle a vécu et je trouve que c'est déjà induire des choses, et il est pas dit que Céline soit, au final, pas plus heureuse que Jo, en élevant son gosse avec à moitié avec sa mère, j'en sais rien en fait…, je… et je me permets pas de juger de ça, en tout cas j'espère que c'est ce que j'essaye de faire passer mais une fois qu'on l'a écrit, ça ne nous appartient plus, ça m'est arrivé d'avoir des retours comme ça, heureusement, Jo on se dit qu'elle va pouvoir sortir de ce terrible univers où il y a vraiment rien.

Pour l'autrice, les deux héroïnes ne cherchent pas forcément à quitter leur milieu. Pour elle, il s'agit d'une grille d'interprétation de la part des lecteurs, ce qu'elle dit accepter puisque le livre étant publié, il lui échappe désormais. Plus loin, sur la quatrième de couverture, on lit : « *L'Été circulair*e est un roman âpre et sombre, portrait implacable des « petits blancs », ces communautés périurbaines renfermées sur elles-mêmes et apeurées. » Cette phrase est en contradiction avec la position de l'autrice sur ce sujet. Dans l'extrait de notre entretien, Marion Brunet insistait sur le fait qu'elle ne se permettait pas de juger. Ce scrupule, on le retrouve chez Benoît Minville aussi. « On ne les juge jamais », dit-il pendant notre entretien. La quatrième ne s'embarrasse pas de ces scrupules. L'expression « petits blancs » ne revient pas non plus dans la bouche des auteurs lors de nos entretiens. En revanche, Manuel Tricoteaux, l'éditeur de Nicolas Mathieu la reprendra. De la même façon, les auteurs répugnent à parler de territoires périphériques qui ne semblent pas correspondre à leur objet d'étude. Il sera par contre utilisé par Manuel Tricoteaux et surtout par Aurélien Masson. Les éditeurs, on le voit, ne s'embarrassent pas toujours de nuances quand il s'agit de commercialiser les textes. La violence, qui ne peut être qu'un des aspects de la littérature de territoire et surtout la dénonciation d'une situation économique et sociale, peut être utilisée à des fins commerciales par les éditeurs. La mettre en avant va permettre d'installer un suspense et une tension auxquels les lecteurs seront sensibles. Le message politique va quelque peu se perdre au profit de l'enjeu narratif. On retrouve ici encore la duplicité des « hommes doubles », écartelés entre les impératifs commerciaux et intellectuels. À ce dilemme moral, s'ajoute l'épineuse question du transclassisme qui ne se pose pas de la même façon pour les auteurs et les éditeurs et qui varie d'autant selon les situations sociales des uns et des autres.

3) Que faire des transclasses ? Entre narcissisme romantique et honte de soi

Nous l'avons vu dans la première partie, nous devons à Chantal Jaquet[218] de penser le concept de transfuge de classe à nouveaux frais. Elle a créé le néologisme de *transclasse* pour insister sur la dimension de passage et décharger la notion de valeurs péjorative ou méliorative. La philosophe entend comprendre le phénomène et analyser son impact sur la société et les individus. Le transclasse, qui semble être une anomalie dans la reproduction bourdieusienne, peut être érigé en modèle par les classes dominantes et, paradoxalement, les défenseurs du statut quo social. L'existence même des transclasses prouverait ainsi que la méritocratie, scolaire notamment, et l'ascenseur social fonctionnent parfaitement. L'expérience et la réussite du transclasse dénonceraient l'inertie du non-transclasse. Chantal Jaquet répond à cette lecture politique sur plusieurs points. Premièrement, le choix du néologisme remet en question la vision d'un transfert de classe comme une élévation sociale. Les cas de changement de classe ne sont pas systématiquement des classes dites populaires aux classes dites supérieures, bien au contraire. Ensuite, elle analyse les « causes de la non-reproduction »[219] qui sont nombreuses et dans lesquelles le « modèle scolaire »[220] n'est qu'une raison parmi d'autres. Le milieu, les rencontres et d'autres données expliquent ces trajectoires qui, aussi extraordinaires soient-elles, n'en sont pas moins le résultat de facteurs sociaux. Ces précautions prises, Chantal Jaquet s'intéresse ensuite aux transclasses pris comme entité individuelle. Elle

[218] Voir : Jaquet, Chantal. *Les Transclasses, ou, La non-reproduction*. *Op. cit.*
[219] Jaquet, Chantal. *Les Transclasses, ou, La non-reproduction*. *Op. cit.* Première partie : « Les causes de la non reproduction ».
[220] *Ibid*.

montre le travail de « désidentification »[221], personnel et social et les tensions qui se jouent à l'échelle de l'individu qui se retrouve pris dans un conflit de loyauté entre fidélité envers son milieu d'origine et adoption des valeurs du milieu d'arrivée. Ce dilemme est parfois résolu dans ce que la philosophe appelle un « *ethos* de la distance ». Dans son deuxième ouvrage sur le sujet, elle donne la parole à des acteurs d'horizons variés, souvent eux-mêmes transclasses. La figure du transclasse se complexifie, notamment dans le texte du sociologue Paul Pasquali[222]. Il remet en cause le modèle tenant « pour acquis qu'un déplacement social serait forcément synonyme de déracinement, de crise identitaire, voire dans certains cas de névrose »[223]. Ni « boursier malheureux », ni simplement bénéficiaires d'« ajustements pacifiques »[224], les transclasses ont différentes manières de vivre leur parcours social. Paul Pasquali réclame une meilleure attention à leur expérience afin de mieux répondre aux questions délicates de « quotas de boursiers » et de « discrimination positive »[225]. Il note enfin et surtout que l'expérience des transclasses, certes dans des proportions peu spectaculaires, est une expérience assez répandue. Il souligne le risque « d'enfermer l'analyse dans une alternative tranchée entre mobilité et reproduction, qui présuppose qu'il existerait des cas de parfaite "immobilité" tout au long d'une vie, ce qui est à proprement parler extrêmement rare »[226]. Ces réflexions vont nous aider à comprendre les parcours de certains auteurs, éditeurs et le traitement des personnages du corpus. Une première remarque sur l'intensité de l'expérience du transclassisme. Si tous les acteurs rencontrés s'intéressent à la thématique du transclassisme ou à la figure plus connue du transfuge de classe, tous ne revendiquent pas cette expérience pour eux-mêmes. Ainsi, les éditeurs René de Ceccatty et Stéfanie Delestré et l'autrice Marion Brunet. René de Ceccatty dit appartenir à la bourgeoisie, Marion Brunet dit avoir changé d'univers mais pas de classe sociale. Alors que nous parlons des transclasses, elle précise :

> Moi, personnellement, je n'en fais pas partie, je suis, je suis dans un univers qui est… l'univers littéraire, c'est un univers très différent de celui que j'ai connu quand j'étais enfant et ado mais en revanche je n'ai pas grandi dans un milieu prolétaire, j'étais dans la petite classe moyenne plutôt cultivée, j'ai pas eu le sentiment voilà de… je regarde pas ma famille, l'univers dont je viens comme si j'étais, j'avais complètement changé d'univers quoi, j'ai pas, voilà.

L'éditrice Stéfanie Delestré observe le transclassisme avec distance. Il ne s'agit pas pour elle d'une expérience personnelle :

> M : Ça a quelque chose à voir, 'fin qui a à voir avec ton expérience à toi ou pas du tout ?
>
> SD : Non, pas vraiment. Non. Moi je me sens totalement illégitime et totalement légitime donc. Nan mais c'est une problématique qui m'intéresse parce que comme tu dis, il me semble que tout le monde se défend d'être, d'appartenir à la bourgeoisie. Ce que je trouve absolument fascinant. Ou à des classes sociales trop… quand même trop… [...] T'es jamais à la bonne place dans ta classe quoi !

Elle remarque l'attrait que peut exercer la figure du transclasse pour celui ou celle qui a un compte à régler avec sa classe ou son milieu d'origine. De manière peut-être provocatrice, l'éditeur Aurélien Masson, même s'il décrit son milieu d'origine comme bourgeois et économiquement dominant, affirme qu'il se ressent transclasse. Son discours sur le sujet mérite qu'on s'y attarde :

> ... les identités, les identités, ohhh ! Pour moi les identités c'est la mort !
>
> M : Justement, le transfuge de classe n'est pas dans l'identité.
>
> AM : Justement ! Lui me touche, parce que lui, c'est le mec, c'est la figure dramatique, héroïque, parfois martyr, enfin martyr, de cette société classificatrice. C'est le grain de sable et puis c'est vécu comme un grain

[221] *Ibid*, Deuxième partie : « La complexion des transclasses ».
[222] Jaquet, Chantal, et Bras,Gérard, éd. *La Fabrique des transclasses*. 1ère édition. Paris : PUF, 2018, Chapitre 3 : « Déplacements ou déracinement ? : Du "boursier" hoggartien aux migrants de classe contemporains ».
[223] *Ibid*.
[224] *Ibid*.
[225] *Ibid*.
[226] *Ibid,* p. 110.

> de sable. Alors ça parfois ça me rend triste, c'est que les transclasses, on a envie de leur dire c'est génial, mais au lieu de le vivre comme [inaudible], ils le vivent comme une fierté. [...] Moi je me sens transclasse malgré ma famille bourgeoise. Mon père s'est fait, sa famille à lui était plus prolo. Ma mère c'était plus intello, mes parents se sont fait du fric dans les années 80, j'étais à Henri IV, j'aurai pu profiter de la voie royale : HEC, le droit, ou je sais pas quoi, mais j'ai mes délires : je vis dans un 29 m², j'aurais pu être dans 126 m², rue [inaudible], tu vois ? j'ai 43 ans je vis dans un 29 m², je le fais pour les livres, parce que ça paye pas. Je suis aussi transclasse. Quand je revois mes anciens copains de lycée, je suis transclasse du bas. Vers le bas mais symboliquement vers le haut aussi.

Il dénonce l'identité lorsqu'elle s'affirme, nous avons déjà parlé précédemment de son aversion pour les classifications. La figure du transclasse l'intéresse donc car elle lui semble « dramatique », « héroïque » et même être celle d'un « martyr » « de cette société classificatrice ». Mais il dénonce le transclasse dès qu'il s'affirme comme tel et dès qu'il en fait une « fierté ». Il reprend ensuite son portrait du transclasse en héros romantique, seul contre son milieu, assumant un choix désintéressé et un parcours extraordinaire. Aurélien Masson semble s'intéresser à l'individualisme du transclasse, à la singularité qui l'anime et qui lui permet de quitter sa classe ou son milieu. Cette figure est aussi celle qui plaît à l'éditeur Pierre Fourniaud, au point qu'elle influence la ligne éditoriale de sa maison d'édition :

> C'est le héros, seul, alors ça c'est très roman noir aussi, le héros seul confronté à. Alors ça peut être à sa famille, ses origines, un environnement social quand c'est un roman noir, à peu de choses, mais c'est souvent des héros solitaires, très peu de… ou en rupture de collectif ou d'appartenance à un groupe, donc c'est vrai que j'en ai fait beaucoup dans le monde, enfin quelques-uns dans le monde paysan, mais le monde paysan vu soit comme un milieu dont on veut s'arracher ou comme un milieu qui est disparu. Et puis souvent des héros qui sont des marginaux, des hors-la-loi qui sont en rupture de ban, de groupes. Donc, oui, je m'en rendais pas tellement compte mais c'est vrai que ça a quelque chose, de cet ordre-là ouais !

Cette vision du transclasse comme un individu au destin exceptionnel semble être précisément celle que réfute Chantal Jaquet. Dans ses deux ouvrages, elle s'applique à démontrer que le transclasse se construit dans un milieu particulier, sous certaines conditions. Le titre de son deuxième ouvrage sur le sujet, *La Fabrique du transclasse*, va contre l'image romantique du héros solitaire, du *self-made-man* et autres mythes individualistes. Cette volonté d'individualiser et d'héroïser des figures fait écho à la « montée en singularité »[227] nécessaire dans le parcours des auteurs précédemment évoquée. Un transclasse est un être, qu'il soit de chair ou de papier, singulier, qui va connaître ou qui connaît un destin extraordinaire. Le transclassisme va intéresser éditeurs et auteurs à la fois pour leurs propres stratégies de singularisation mais aussi pour la potentialité romanesque du, de la ou des transclasses. L'éditeur Manuel Tricoteaux y voit un atout dans son métier :

> Moi j'en suis un. […] Nicolas en est un. Euh… le principe du transfuge, c'est ce qu'on disait tout à l'heure, il ne peut plus retourner d'où il vient, il n'appartiendra vraiment jamais à l'endroit où il se trouve. Moi c'est valable pour moi pour l'édition littéraire, je ne serai jamais à l'aise dans le milieu parisien de l'édition littéraire parce que je vois toute sa facticité, toute sa… Et en même temps je suis plus le p'tit gars de Valenciennes.

Pour lui, il s'agit d'un élément constitutif et qui le rapproche de l'auteur qu'il édite. Sa position de transclasse va lui permettre de voir la « facticité » de son milieu d'arrivée. Le prix à payer est de ne plus appartenir à son milieu d'origine, à moins que l'éditeur avec cette expression de « p'tit gars de Valenciennes » fasse référence à une naïveté de ses débuts dans la profession. Il continue son analyse sur le transclassisme :

> Ce qui est intéressant dans cette idée du transfuge, c'est que c'est l'arbre qui cache la forêt, c'est-à-dire que c'est comme ça qu'on va justifier toutes les politiques de l'école en disant : mais regardez, Nicolas Mathieu, mais formidable ! Regardez comme il a réussi ! Vous voyez comme ça marche ? Alors qu'en fait ça marche pas, c'est juste des petites exceptions à la marge. Tout le système est fait, malgré ce qu'on dit, tout le système est fait pour trier les gens. L'école, c'est une gare de triage. On est juste là pour voir qui on va garder, qui on va laisser de côté. Pas avec une volonté maligne, mais simplement avec cette idée que la société libérale a

[227] Heinich, Nathalie. « 3. Une sociologie de l'auteur contemporain | Cairn.info ». *Op. cit.*

> besoin d'un gros socle sur lequel s'appuyer, c'est les gens qui sont dans le tertiaire et qui avant étaient dans le monde ouvrier, et puis d'une élite qui va les diriger.

Le transclasse, anomalie du système scolaire, se retrouve paradoxalement valorisé par ce même système. De manière assez radicale, l'éditeur nie la possibilité d'une expérience véritable de transclassisme. Il dit :

> C'est-à-dire que vous n'aurez jamais… si vous n'avez pas accès aux bonnes écoles dès le début, et qu'en plus vous n'avez pas des parents qui peuvent vous… ben c'est foutu pour vous ! Vous pourrez vous en sortir, vous pourrez faire de l'argent peut-être en faisant autre chose, mais vous ne pourrez jamais faire partie de l'élite.

On peut lire derrière ce discours une forme de revanche sociale de la part de Manuel Tricoteaux qui se définit lui-même transclasse. Cette idée, nous la reprenons à Marion Brunet qui l'a évoquée lors de notre entretien. Alors que nous parlons du transclassisme, elle dit :

> ... c'est un thème qu'est super intéressant mais qu'est compliqué parce que en plus je trouve que souvent le problème quand on parle de transfuge ou de transclasse c'est qu'on a aussi un rapport évidemment de domination et évidemment de celui qui est le mieux et de ce qui est moins bien. Là y a un truc qui me dérange. Je crois que c'est quelque chose qui me dérange souvent justement chez les auteurs qui ont vécu ça parce que j'ai l'impression qu'il y a du coup un jugement. Mais ça peut se comprendre aussi de par un vécu.
>
> M : Un jugement d'une classe à l'autre vous voulez dire ?
>
> MB : Ouais, ouais. Et mais peut-être c'est ma chance, comme je parle de ça sans avoir ce vécu-là, y a pas d'écorchures à cet endroit-là et je peux parler de n'importe quel milieu sans désamour ou sans agressivité et sans revanche en fait…
>
> M : Oui c'est ça…
>
> MB : Sans revanche à prendre.

L'autrice parle d'une « écorchure » vécue par le transclasse qui va parler de son milieu d'origine ou d'arrivée en le jugeant, avec « désamour » ou « agressivité ». L'entretien que nous a accordé Nicolas Mathieu semble confirmer l'intuition de Marion Brunet. L'auteur dit à deux reprises qu'il s'agit pour lui d'une « expérience personnelle ». Il a déjà réfléchi à cette thématique, cite les livres d'Annie Ernaux, Didier Eribon et Chantal Jaquet. Il dit :

> Ça, je pense vraiment ça va faire la matière du troisième roman. Parce que ça me travaille très très fort.
>
> M : Ouais. La figure du transclasse ?
>
> NM : Ça me travaille très fort pour plein de raisons, c'est-à-dire c'est une expérience personnelle et puis ça rejoue à l'échelle individuelle une mythologie française. Pour les super-héros, c'est les mythologies américaines par exemple. Nous, c'est la réussite scolaire. On a un truc là-dessus, le major de promotion, le gamin qu'est repéré par un instit dans un bled et qui va devenir Jean Jaurès, vous voyez ? Ça, c'est nos mythologies républicaines. Et, le transclasse, il rejoue ça. Et c'est aussi une figure importante parce que c'est lui qui va être capable de parler pour le monde dont il vient et qui est silencieux. Édouard Louis, c'est ça à 100 %. [...] Et alors comme il y en a pas mal des transclasses, c'est une minorité évidemment, c'est toujours une exception, mais ça fait quand même un lectorat (rires). Et à la fin, s'ils sont 100 000, ça suffit à faire un carton (rires partagés), nan mais c'est vrai hein !
>
> M : (amusé) Donc vous voyez l'aspect commercial du prochain, vous cherchez votre public !?
>
> NM : Pas du tout ! Tout à l'heure, vous me demandiez s'il y avait une école.
>
> M : Oui.
>
> NM : Et je vous dis non, ça en fait c'est des questions de coïncidences entre des littératures qui sont produites et des réceptions qui sont, qui émergent. Je pense que ce mouvement-là émerge parce qu'il y a beaucoup de gens qui ont connu cette expérience et qui ont faim de lire ces livres.

Il y a chez Nicolas Mathieu, on le perçoit dans cet extrait et dans les interviews qu'il accorde à la presse, une volonté « de parler pour le monde d'où il vient ». La vision n'est plus romantique, comme pouvait l'être celle d'Aurélien Masson et de Pierre Fourniaud, mais elle est politique à l'instar de celle de son éditeur Manuel Trico-

teaux. C'est lié en partie à la honte d'avoir abandonné son milieu, honte qui donne le titre et le sujet d'un roman d'Annie Ernaux[228] (voir la partie I)c)2)). Chez Nicolas Mathieu, cette honte devient un devoir moral de témoigner. Cette honte, on la retrouve aussi chez Benoît Minville, c'est celle du personnage de Romain dans *Rural noir*, qui, sans être à proprement parler un transclasse, a tenté de fuir son milieu. La crainte pour le transclasse est d'avoir perdu sa légitimité, de ne plus avoir, pour reprendre un concept vu dans la première partie, un « capital d'autochtonie » suffisant pour pouvoir parler. En menant des travaux d'anthropologie dans des provinces délaissées, les sociologues Nicolas Renahy[229] et Benoît Coquard[230] ont montré l'importance qu'y revêt ce « capital d'autochtonie ». Benoît Minville évoque le risque d'être rejeté : « Et euh… ouais, et donc nous, y a les autochtones et y a les rapportés quoi ! Moi j'me considère comme un rapporté, même si là-bas on nous accepte de par mon sang, les origines de par mon grand-père qu'a grandi là-bas… ». Édouard Louis est souvent critiqué dans la presse, on lui reproche d'être devenu illégitime pour parler d'un milieu et d'une région qu'il a quittés. Habiter en région semble préserver Nicolas Mathieu et Marion Brunet de ce type d'attaques. Pour les auteurs transclasses, les obstacles à l'écriture sont nombreux : aux sentiments d'illégitimité et d'imposture (Benoît Minville : « J'ai l'impression que j'ai toujours quelque chose à prouver. » ; Nicolas Mathieu : « Ce que j'ai envisagé en revanche, c'est de ne pas être à la hauteur de ma vocation, ça vraiment. C'est de me dire, en fait tu veux faire ça mais t'as pas les moyens et tu vas foutre ta vie en l'air ! ») s'ajoute la question de savoir si l'auteur a ou non le droit de parler au nom de son milieu d'origine. La figure complexe du transclasse fournit les personnages les plus valorisés des romans du corpus. Dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, c'est le narrateur lui-même. Dans *Rural noir*, il s'agit de Romain, le personnage principal. Deux personnages de *Leurs enfants après eux* sont des transclasses : Steph, dont le changement de classe n'est pas encore définitif et qui est la quête amoureuse d'Anthony, le personnage principal et Vanessa, copine éphémère d'Anthony, qui, même en peu de pages, apparaît comme une femme libre, ambitieuse et généreuse. Enfin, dans *L'Été circulaire*, la sœur Jo va vivre un début d'expérience de transclassisme qu'elle va ensuite refuser, moins par fidélité à sa classe d'origine que par dégoût de ce qu'elle entraperçoit de la classe d'arrivée. La dimension romanesque de l'expérience du transclassisme inspire les trois auteurs rencontrés. Moteur narratif et enjeu social et politique, le transclasse va permettre d'approfondir la réflexion sur la province dominée et en déclin. Le transclasse permet peut-être aussi de faire le lien avec la ville ou la capitale. Car, comme le remarquait Nicolas Mathieu, ces livres de littérature de territoire ont besoin de lecteurs et la petite communauté que forment les transclasses peut faire partie de ce lectorat. Cette remarque du lauréat du prix Goncourt entraîne une question plus large : qui sont les lecteurs de la littérature de territoire et comment la lit-on ?

d) La question de la réception : « Qui va lire un bouquin qui parle de nous ? »[231]

1) Succès publiques, critiques et politiques

Le succès des romans du corpus peut se mesurer selon plusieurs critères. Le plus évident concerne les ventes. Faute d'avoir le chiffre de ventes précis pour les quatre auteurs, que seules les maisons d'édition connaissent, nous nous en tiendrons à l'estimation de l'institut GfK[232], l'outil le plus utilisé par les maisons d'édition elles-mêmes pour suivre le marché, les tendances et faire une veille éditoriale. Ces chiffres sont à relativiser, cela reste

[228] Ernaux, Annie. *La Honte*. Paris : Gallimard, 1997.
[229] Renahy, Nicolas. *Les gars du coin : enquête sur une jeunesse rurale*. Textes à l'appui. Paris : Découverte, 2005.
[230] Coquard, Benoît. *Ceux qui restent : faire sa vie dans les campagnes en déclin*. Collection L'envers des faits. Paris : La Découverte, 2019.
[231] Ce sont les premiers mots de l'enquête de Benoît Coquard *Ceux qui restent* que nous avons déjà évoquée : « "Qui va lire un bouquin qui parle de nous ?" me demande Vanessa, employée trentenaire résidant dans l'un des cantons dépeuplés du Grand-Est de la France. »
[232] « Market research and user experience », 17 avril 2020. https://www.gfk.com/fr/.

une estimation, aussi sérieuse et rigoureuse soit-elle. Ils ne comprennent pas, par exemple, la vente de livres numériques.

Titres	Grand format	Poche
En finir avec Eddy Bellegueule	194 984	160 558
Rural noir	4 050	3 618
Leurs enfants après eux	357 347	
L'Été circulaire	8 007	2 327

Estimation des ventes GfK au 1er mai 2019

Ces chiffres ont évolué depuis le 1er mai 2019 mais on peut estimer qu'ils n'ont pas varié de manière significative. Notons que le roman de Marion Brunet n'avait qu'un mois d'exploitation en poche (paru le 3 avril 2019) et que l'ouvrage de Nicolas Mathieu n'est toujours pas passé à ce format. Les succès spectaculaires d'Édouard Louis et Nicolas Mathieu ont tendance à éclipser les bonnes ventes des deux autres auteurs. S'agissant dans les deux cas de premiers romans en littérature adulte, ces chiffres sont au-dessus de la moyenne. En 2010, *L'Express* estimait : « Les ventes d'un premier roman se situent, en moyenne, entre 500 et 800 exemplaires. »[233] L'article date et omet de citer ses sources mais cette estimation est vraisemblable si nous en croyons les libraires et les éditeurs avec qui nous avons pu échanger de manière informelle. Pour comparer ces chiffres avec une source plus rigoureuse, nous pouvons nous appuyer sur les chiffres-clés du secteur du livre édités tous les ans par le ministère de la Culture[234] : en 2016-2017, le tirage moyen d'un livre était de 5 341 exemplaires, ce chiffre descend à 4 994 en 2017-2018. Il s'agit du tirage et non des ventes, ce chiffre ne tient donc pas compte des pilons et des retours. Tous les types d'ouvrages sont également confondus, or les tirages en littérature sont moins importants. ***Rural noir***, le moins vendu des ouvrages du corpus, a dépassé les 4 000 exemplaires en grand format. En général, un roman qui dépasse les 2 000 ventes est considéré comme un succès. La communication autour des chiffres de ventes est complexe dans le milieu éditorial. Si passés plusieurs milliers d'exemplaires vendus certaines maisons en font un argument commercial, la tendance est plutôt de ne pas diffuser les ventes. Il est donc difficile d'estimer le nombre de ventes à partir duquel on peut commencer à parler de succès. Les éditeurs et les auteurs rencontrés en entretien se sont toujours félicités de leurs bonnes ventes. Le passage en poche est un indice supplémentaire du succès des ouvrages. On peut parler de ***best-sellers*** pour Édouard Louis et Nicolas Mathieu. ***Leurs enfants après eux*** a même dépassé le potentiel estimé par GfK de 300 000 exemplaires[235] pour un lauréat du prix Goncourt. Le parcours commercial du texte d'Édouard Louis est lui aussi remarquable, d'autant qu'il n'a pas été soutenu par un prix prescriptif comme l'a été ***Leurs enfants après eux***. La quantité d'ouvrages vendus montre que le phénomène ne se limite pas à une seule zone d'achalandage et à un seul type de public, la diffusion a été nationale. Les chiffres de ventes sont un bon indicateur, mais on peut aussi analyser la pénétration et le succès de ces romans à travers le traitement médiatique de ces œuvres. Les auteurs ont eu les honneurs de la presse à plusieurs niveaux. Presse nationale, presse spécialisée et presse quotidienne régionale regorgent d'articles sur les auteurs et les ouvrages, garantissant aux œuvres un écho à la fois vaste et varié. Les quatre auteurs ont également participé à l'émission télévisée La Grande Librairie, dont le pouvoir de prescription est très important[236]. La masse d'articles consacrés aux quatre romans ne peut être analysée dans son ensemble. À titre d'illustration, voici le nombre de

[233] « Le baptême du feu des nouveaux romanciers », 14 octobre 2010. Lexpress.fr. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lexpress.fr/culture/livre/le-bapteme-du-feu-des-nouveaux-romanciers_927753.html.

[234] « Chiffres-clés du secteur du livre 2017-2018 ». Consulté le 19 avril 2020. https://www.culture.gouv.fr/Sites-thematiques/Livre-et-Lecture/Documentation/Publications/Chiffres-cles-du-secteur-du-livre/Chiffres-cles-du-secteur-du-livre-2017-2018.

[235] « Prix Goncourt : la garantie d'un succès de ventes pour le lauréat ». Le Figaro.fr, 6 novembre 2017. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lefigaro.fr/livres/2017/11/06/03005-20171106ARTFIG00124-prix-goncourt-la-garantie-d-un-succes-de-ventes-pour-le-laureat.php.

[236] Trenque, Julie. « Radio et prescription littéraire : Une réécriture du mythe du bouche-à-oreille ? » In *Prescription culturelle : Avatars et médiamorphoses*, édité par Brigitte Chapelain et Sylvie Ducas, 189-206. Papiers. Villeurbanne: Presses de l'enssib, 2019. Consulté le 01 juin 2020. http://books.openedition.org/pressesenssib/9366.

réponses obtenues sur Google Actualités le 19 avril 2020 à chaque fois que nous avons inscrit en requête le titre exact de chacun des romans : *En finir avec Eddy Bellegueule* 1 750 résultats, *Rural Noir* 410 résultats, *Leurs enfants après eux* 5 540 résultats et *L'Été circulaire* 123 résultats. On voit qu'il existe une corrélation entre le nombre d'exemplaires vendus et le nombre d'articles consacrés aux textes. En termes de contenu, les articles sont également plus variés concernant les livres d'Édouard Louis et Nicolas Mathieu. On trouve plus d'interviews, d'entretiens, voire des articles directement rédigés par les deux auteurs. On trouvera également beaucoup d'articles courts annonçant la nomination à des prix. Les articles concernant Benoît Minville et Marion Brunet sont principalement des recensions des romans. On va également trouver plus de comptes rendus d'ateliers d'écriture et autres rencontres en bibliothèque que les deux auteurs font, contrairement aux deux autres. À en croire les articles[237] et les reportages[238] qui lui sont consacrés, la presse a accompagné et renseigné l'émergence et le succès de la littérature de territoire plus qu'elle n'en a été l'artisan. Dans les articles, le phénomène est présenté comme une nouveauté éditoriale et non pas comme un mouvement lancé par les médias. L'éditeur Aurélien Masson laisse entendre que les éditeurs ont fourni eux-mêmes le contenu des articles, du moins l'idée principale :

> Comment dire, il y a 2, 3 journalistes à qui on a soufflé le terme polar rural en 2014, qui en ont fait tout un concept, parce que ça faisait déjà des signes déjà tout écrits, c'était déjà fait, et à partir de là ça a brodé, mais ces polars-là ont toujours existé.

Sans voir ou sans chercher à relier les titres entre eux, les journalistes ont fait le choix de soutenir les sorties des différents romans avec enthousiasme. La littérature de territoire a trouvé dans la presse des alliés qui ont permis ou favorisé son succès. Ce fut le cas de deux institutions médiatiques très prescriptives : *Livres Hebdo* et *Le Monde des livres* (voir Focus 10).

Focus 10. Le traitement de la littérature de territoire dans deux titres de presse : *Livres Hebdo* et *Le Monde des livres*.

Livres hebdo sur son profil Facebook se présente comme « un magazine professionnel hebdomadaire français publié par le Cercle de la librairie et destiné aux professionnels du livre – libraires, bibliothécaires, éditeurs, auteurs. » Écrit et lu pour et par des professionnels, il occupe une place très importante dans le champ éditorial et sa lecture hebdomadaire est souvent une veille minimale pour les acteurs précédemment cités : libraires, bibliothécaires, éditeurs, auteurs. Le Monde des livres est le supplément du jeudi du journal Le Monde. À destination du public et très légitimant, être le sujet d'un article dans ce journal est une reconnaissance critique pour les auteurs. Ces deux titres de presse sont très prescripteurs notamment auprès des libraires[239]. Pour les éditeurs et les auteurs, une place dans ces journaux est un enjeu commercial et critique, c'est pourquoi nous nous sommes intéressés au traitement qu'ils réservent à la littérature de territoire. Dans Livres Hebdo, beaucoup d'articles concernent Édouard Louis et Nicolas Mathieu. Les deux auteurs et leurs romans sont cités pour leur succès de vente, les prix reçus, les adaptations théâtrales et cinématographiques et pour Édouard Louis, plusieurs articles reviennent sur les polémiques et les faits de justice. Pour Benoît Minville et Marion Brunet, il s'agit plus traditionnellement de recensions critiques positives. L'article sur Marion Brunet est extrait d'une série sur les premiers romans[240]. Dans les commentaires, deux internautes s'insurgent que les auteurs de l'article n'aient pas mentionné les romans

[237] « Le roman noir se met au vert ». Le Monde.fr, 30 mars 2016. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lemonde.fr/livres/article/2016/03/30/le-roman-noir-se-met-au-vert_4892083_3260.html.
[238] « Les polars de la France périphérique - Stupéfiant ! - Vidéo Dailymotion ». Dailymotion. Consulté le 9 avril 2020. https://www.dailymotion.com/video/x6yrdz4.
[239] Trenque, Julie. « Radio et prescription littéraire : Une réécriture du mythe du bouche-à-oreille ? ».
[240] « Marion Brunet, "L'été circulaire" chez Albin Michel ». Livres Hebdo. Consulté le 20 avril 2020. https://www.livreshebdo.fr/article/marion-brunet-lete-circulaire-chez-albin-michel.

> adolescents et jeunesse que l'autrice avait préalablement écrits. Ce débat, interne à la profession, indique que les lecteurs du magazine sont informés et spécialistes. À l'inverse, l'article sur Rural noir précise qu'il s'agit d'un premier roman « "pour adultes" »[241] de Benoît Minville. C'est la même tonalité descriptive et enthousiaste. Dans Le Monde des livres, Marion Brunet n'a eu un article que pour son deuxième roman pour adultes, Vanda. Benoît Minville et Nicolas Mathieu ont eu les honneurs d'un dossier complet sur le polar rural dont nous avons déjà parlé[242]. Nicolas Mathieu, depuis le Goncourt, est cité dans le supplément Le Monde des livres mais aussi dans le journal Le Monde où il est invité pour de longs entretiens[243]. Édouard Louis a également connu un accueil chaleureux dans le supplément du Monde. Catherine Simon lui a consacré un article dithyrambique[244] avant que Jean Birnbaum n'en fasse le sujet d'un éditorial[245]. Un bon accueil et une présence régulière dans ces deux journaux assurent à la littérature de territoire une excellente visibilité. Lue par les professionnels, cette presse va avoir une influence sur les ventes et sur la production. Les libraires, s'ils ne suivent pas aveuglément les recommandations de ces médias, les lisent et les utilisent pour préparer leurs piles en magasin. Quant aux éditeurs, qu'il s'agisse de leur titre ou non, ils restent attentifs aux tendances émergentes que la presse met en avant.

On peut aussi mesurer le succès de la littérature de territoire en regardant les prix nombreux et divers, plus ou moins prestigieux, qui la récompensent. Ainsi, pour les seuls romans du corpus :

Titres	Prix
En finir avec Eddy Bellegueule	-Prix Pierre Guénin contre l'homophobie et pour l'égalité des droits (2014)
Leurs enfants après eux	-Prix Blù Jean-Marc Roberts (2018) -Prix de la Feuille d'Or de Nancy (2018) -Prix des Médias France Bleu-France 3-L'Est Républicain (2018) -Prix du deuxième roman Alain Spiess-Le Central (2018) -Prix Goncourt (2018)
L'Été circulaire	-Grand Prix de littérature policière (2018)

Tableau 3: Les prix attribués aux romans du corpus

Consacrée par des prix variés, célébrée dans la presse nationale et spécialisées et auréolée du bon chiffre de ses ventes, la littérature de territoire va intéresser le monde politique. Les thématiques abordées, le positionnement et l'audience des auteurs attirent jusqu'au sommet de l'État. Cet intérêt ne vaut, un indice de plus quant à ses fins, que pour les deux auteurs les plus médiatiques : Édouard Louis et Nicolas Mathieu. La littérature de territoire n'intéresse pas en tant que telle et moins pour ce qu'elle dénonce que pour la place qu'elle occupe désormais dans le champ éditorial. Dans le cas d'Édouard Louis, un article de *L'Opinion* du 6 juin 2018[246] affirme que le troisième ouvrage de l'auteur, *Qui a tué mon père ?*, a été lu par des membres du gouvernement et « recommandé au Président ». Bruno Roger-Petit, conseiller du Président, affirme même selon le journal : « Ce livre se voudrait une charge, mais en fait, il pose un diagnostic très macronien. » Dans ce texte, Édouard Louis s'en prend aux

[241] « Enquête aux champs ». Livres Hebdo. Consulté le 20 avril 2020. https://www.livreshebdo.fr/article/enquete-aux-champs.
[242] « Le roman noir se met au vert ». Lemonde.fr.
[243] « Nicolas Mathieu : « Mon parcours d'étudiant n'avait aucune valeur sur le marché du travail » ». Lemonde.fr, 27 novembre 2019. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lemonde.fr/campus/article/2019/11/27/nicolas-mathieu-je-viens-d-un-milieu-ou-en-matiere-d-orientation-on-joue-a-l-aveugle_6020657_4401467.html.
[244] « Eddy se fait la belle ». Lemonde.fr, 16 janvier 2014. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lemonde.fr/livres/article/2014/01/16/eddy-se-fait-la-belle_4348681_3260.html.
[245] « Edouard Louis dit les choses. L'éditorial du « Monde des livres ». » Lemonde.fr, 13 mars 2014. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lemonde.fr/livres/article/2014/03/13/edouard-louis-dit-les-choses_4382155_3260.html.
[246] « «Qui a tué mon père», d'Edouard Louis: le brûlot qui fait cogiter l'Elysée », 6 juin 2018. L'opinion.fr. Consulté le 01 juin 2020. https://www.lopinion.fr/edition/politique/qui-a-tue-mon-pere-d-edouard-louis-brulot-qui-fait-cogiter-l-elysee-152495.

prédécesseurs d'Emmanuel Macron et à leur gouvernement. Pour les conseillers, c'est une manière plus ou moins habile de dénigrer les actions politiques passées pour mettre en valeur celles du présent. L'auteur n'a pas tardé à réagir sur Twitter :

> @EmmanuelMacron, mon livre s'insurge contre ce que vous êtes et ce que vous faites. Abstenez-vous d'essayer de m'utiliser pour masquer la violence que vous incarnez et exercez. J'écris pour vous faire honte. J'écris pour donner des armes à celles et ceux qui vous combattent.[247].

La réaction est moins épidermique pour Nicolas Mathieu mais pas moins sceptique quant à l'intérêt réel et profond des politiques. Lors de notre entretien, l'auteur revient sur l'intérêt du gouvernement et d'Emmanuel Macron[248] :

> M : … Emmanuel Macron qui avait dit je crois qu'il l'avait lu et qu'il avait beaucoup aimé ? Ça a dû… Qu'est-ce que ça vous a fait ?
>
> NM : J'avoue que je ne comprends pas tout à fait cette affaire-là (rires). Je pense que c'est une instrumentalisation politique mais je ne vois pas très bien à quoi elle vise (rires). C'est-à-dire que les gens qui ont lu le bouquin, ils ont vu, je suis pas macroniste, donc c'est un signal, parmi d'autres, envoyé à certains types de France pour dire, on sait ce que vous subissez et nous n'y sommes pas indifférents. C'est tout ce que je peux présumer. Moi je me tiens très à l'écart des milieux machin. Volontairement.
>
> M : Ils ont pas cherché à vous appeler.
>
> NM : Si si ! Mais je vous dis, je me tiens à l'écart. (rires partagés) Parce que vous savez, un prix comme ça, vous vous embourgeoisez d'un coup, mes problèmes ne sont plus du tout les mêmes maintenant, j'ai très peur de perdre le contact à la vie et mon sujet et tout ça donc si en plus je commence à fréquenter les journalistes, les hommes politiques, machin, c'est cuit. Donc ce qu'est pas mal… j'en connais hein des journalistes et des éditeurs, tout ça, mais le monde politique je me tiens vraiment à l'écart et pis c'est pas mal d'être en province, je suis moins exposé.
>
> M : Bien sûr.
>
> NM : À la fin, mon job, c'est de raconter la vie des gens. Pas de faire le kéké à l'Élysée.

Nicolas Mathieu voit deux éléments dans cet intérêt pour son roman : le premier est le « signal » envoyé par les hommes et les femmes politiques aux habitants des provinces décrites. Lire *Leurs enfants après eux* est une manière de prendre en compte leur situation et la preuve que le gouvernement s'intéresse à ces questions. Le second intérêt tient plutôt à l'aura du prix Goncourt. Le Goncourt permet une double rémunération, économique et symbolique. Gagner ce prix permet à l'auteur de vendre une quantité importante d'exemplaires, au moins 300 000 comme nous l'avons vu précédemment[249], mais il garantit à l'auteur une certaine aura, une légitimité intellectuelle qui peut aller jusqu'à une invitation à l'Élysée. On retrouve cette appropriation politique du roman de Nicolas Mathieu dans le discours de vœux du président de la République pour l'année 2020[250] :

> Je mesure aussi combien les décisions prises peuvent parfois heurter, susciter des craintes et des oppositions. Faut-il pour autant renoncer à changer notre pays et notre quotidien ? Non. Car ce serait abandonner ceux que le système a déjà abandonné, ce serait trahir nos enfants, leurs enfants après eux, qui alors auraient à payer le prix de nos renoncements.

On voit la cohérence du discours et de la stratégie politique qui consiste, comme avec Édouard Louis, à se

---

[247] « "J'écris pour vous faire honte", le romancier Édouard Louis étrille Emmanuel Macron », 6 juin 2018. Lehuffingtonpost.fr. Consulté le 23 mai 2020. https://www.huffingtonpost.fr/2018/06/06/j-ecris-pour-vous-faire-honte-le-romancier-edouard-louis-etrille-emmanuel-macron_a_23452437/.

[248] « « C'est le livre macronien par excellence, il faut le lire ! » : les élus LRM s'entichent du Goncourt 2018 ». Lemonde.fr, 30 décembre 2019. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lemonde.fr/politique/article/2019/12/30/quand-les-macronistes-s-entichent-d-un-goncourt_6024349_823448.html.

[249] « Prix Goncourt : la garantie d'un succès de ventes pour le lauréat ». Lefigaro.fr, 6 novembre 2017. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lefigaro.fr/livres/2017/11/06/03005-20171106ARTFIG00124-prix-goncourt-la-garantie-d-un-succes-de-ventes-pour-le-laureat.php.

[250] « Vœux 2020 aux Français ». elysee.fr. Consulté le 20 avril 2020. https://www.elysee.fr/emmanuel-macron/2019/12/31/voeux-2020-aux-francais.

distinguer de l'action des gouvernements passés, ceux qui ont « abandonné » et « trahi » les « enfants » du titre de Nicolas Mathieu, d'après la lecture et l'interprétation de l'auteur de ce discours. Si cette appropriation n'est pas toujours du goût des auteurs, elle montre la place prise par la littérature de territoire dans le champ éditorial et même au-delà. Cette crispation des auteurs à propos de ces récupérations politiques pose également la question des lecteurs de ces romans. À qui s'adresse la littérature de territoire et qui sont ses lecteurs ?

2) Réception, rejets et réactions

La littérature de territoire explore la province, met en scène des provinciaux et aborde des thématiques familières aux habitants des régions décrites. Pour autant, s'adresse-t-elle à ces mêmes personnes ? Les provinciaux lisent-ils la littérature de territoire ? Nous parlions précédemment de stratégies parfois divergentes entre les auteurs et les éditeurs, il semble qu'ici aussi elles varient. Les éditeurs sont majoritairement parisiens et s'ils n'y habitent pas à l'année, à l'instar de Manuel Tricoteaux, ils viennent régulièrement y travailler. Pour faire vivre commercialement et médiatiquement un texte, ils doivent s'adresser à des acteurs eux aussi essentiellement parisiens : prix littéraires, presse nationale, librairies influentes. L'exemple des librairies est intéressant car si les plus grandes enseignes ne sont pas toutes parisiennes, elles sont néanmoins situées dans une métropole : Mollat à Bordeaux, Le Furet du Nord à Lille ou Kléber à Strasbourg. Les prescripteurs sont donc parisiens ou citadins. C'est vers ce public que vont s'orienter les opérations commerciales. Les équipes de diffusion constituées de représentants vont certes sillonner la France pour promouvoir les ouvrages, mais ils n'iront que dans les villes où des points de vente existent déjà or, Marion Brunet le soulignait lors de notre entretien, les territoires décrits sont souvent démunis en établissements culturels tels que les librairies. Même si les maisons d'édition le souhaitaient, elles ne pourraient pas forcément trouver les leviers efficaces pour toucher le *lectorat provincial*. Le succès, passé un certain palier de ventes, va permettre à des œuvres d'être vendues dans des supermarchés et de toucher ainsi un public plus large mais cette présence dans des lieux non dédiés à la vente de livres ne s'accompagne d'aucune communication, ni d'actions commerciales. La cible reste le citadin, cultivé, au risque du malentendu. Nicolas Mathieu lors de notre entretien nous racontait les attentes déçues de certains de ses lecteurs qui avaient acheté son livre parce qu'il avait gagné le prix Goncourt. Dans le discours de l'auteur, on entend une certaine joie à l'idée de décevoir cette attente de « la belle langue […] comme si c'était à l'école ». La littérature de territoire a peut-être plus à cœur de bousculer un lectorat déjà établi que de chercher de nouveaux lecteurs. Le soutien de la presse, les prix gagnés et l'appui des acteurs du monde éditorial tendent à prouver qu'elle a réussi à convaincre ce public. Mais les bons chiffres de ventes ne sont pas le signe d'une plus grande diversité du lectorat.

Focus 11. 80 % au bac, 80 % de lecteurs ?

Cela part d'une remarque de Manuel Tricoteaux, l'éditeur de Nicolas Mathieu, lors de notre entretien. Alors que nous parlons de l'émergence de la littérature de province, l'éditeur nous propose cette explication. : « ... s'il y en a pas eu avant c'est que avant ces gens-là n'écrivaient pas. C'est-à-dire que l'histoire aussi de l'avènement du roman noir, des romans de genre, c'est l'histoire des classes sociales inférieures qui se mettent à écrire, qui se mettent à raconter leur expérience. Et ça avant ça n'existait pas ... » La littérature de territoire serait rendue possible par la scolarisation des classes sociales inférieures. À la fin de notre entretien, avant de nous quitter et alors que l'enregistrement est coupé, nous revenons sur le sujet mais en l'envisageant du côté de la réception. Pour expliquer le succès de ce type de littérature, l'éditeur parle de la démocratisation scolaire et de l'essai de Stéphane Beaud 80 % au bac… et après ?[251]. De la même façon que la démocratisation scolaire a permis l'émergence d'auteurs d'origines sociales variées, elle a aussi permis

[251] Beaud, Stéphane. *80 % au bac et après ? les enfants de la démocratisation scolaire*. Paris : Éd. la Découverte, 2003

> l'émergence de lecteurs différents. Plus tard, Nicolas Mathieu affinera cette analyse lors de notre entretien. Selon lui, le nouveau lectorat serait plutôt à chercher du côté des transclasses : « Et alors comme il y en a pas mal des transclasses, c'est une minorité évidemment, c'est toujours une exception, mais ça fait quand même un lectorat (rires). Et à la fin, s'ils sont 100 000, ça suffit à faire un carton (rires partagés), nan mais c'est vrai hein ! […] ça en fait c'est des questions de coïncidences entre des littératures qui sont produites et des réceptions qui sont, qui émergent. Je pense que ce mouvement-là émerge parce qu'il y a beaucoup de gens qui ont connu cette expérience et qui ont faim de lire ces livres. » Quand j'essaie de faire un parallèle avec la démocratisation scolaire, l'auteur rectifie : « … dans les 80 % qui ont le bac, y en a plein qui n'ont pas de parcours ascensionnel du tout hein. » Pour Nicolas Mathieu, l'identification des lecteurs ayant vécu un parcours de transclasse peut être une explication au succès de la littérature de territoire qui met en scène des transclasses et traite de cette thématique. Il y voit une réception émergente et un nouveau lectorat à cibler. Le chiffre est loin des 80 % initiaux mais il s'agit d'un élargissement du lectorat traditionnel. Les transclasses chercheraient dans ce type de littérature un miroir à leur propre parcours. Mais ce souhait de Nicolas Mathieu de voir le lectorat s'agrandir se vérifie-t-il ? Son éditeur lui-même en doute et nous dit lors de notre entretien : « Mais, le gros des gens, et d'ailleurs c'était la contradiction, c'est ce que j'ai dit à Nicolas : finalement ton livre, les gens dont tu parles, ils ne vont pas le lire, parce qu'ils ne lisent pas. »

La littérature de territoire connaît le succès mais celui-ci ne repose-t-il pas sur un malentendu ? Pour Manuel Tricoteaux (voir Focus 11.), Nicolas Mathieu écrit sur des gens qui ne lisent pas. Pourtant, en interview, l'auteur dit écrire pour ces gens[252]. Dans cet entretien, l'auteur dit : « J'écris à la place de mon père. J'écris pour celui que j'étais à chaque fois qu'on m'a humilié. J'écris pour les esclaves dont je suis… ». Il ne s'agit pas d'une formule isolée, trouvée au hasard de l'interview. Dans les remerciements de *Leurs enfants après eux*, on lit une autre adresse au père : « Une pensée enfin pour mon père. Sous les silences, nous n'en pensons pas moins. »[253]. L'auteur écrit « à la place de » mais pas nécessairement à destination de ces mêmes personnes. La figure du transclasse prend ici toute son importance : l'auteur écrit d'un milieu qu'il connaît bien pour en être issu mais pour un public qui n'est pas lui-même issu de ce milieu. Les auteurs se retrouvent dans une position inconfortable, entre deux milieux, écartelés dans un conflit de loyauté dont nous avons déjà parlé. Nous l'avons dit et vu à travers de nombreux exemples, articles et témoignages, le milieu littéraire, qu'on peut considérer comme le milieu d'arrivée, a bien accueilli la littérature de territoire. La presse nationale s'est montrée dithyrambique et continue de suivre et promouvoir le genre, la recension du dernier roman de Marion Brunet dans *Le Monde* des livres en témoigne[254]. Une exception notable concerne Édouard Louis et l'affaire qui l'a opposé au journal *Le Nouvel Observateur*, dont nous avons déjà parlé dans ce mémoire (voir I)d)2)). Revenons sur cet épisode : le 6 mars 2014, le journaliste David Caviglioli publie une enquête qu'il a menée dans la ville d'enfance d'Édouard Louis[255]. Dans cet article, le journaliste revient sur le choc provoqué par la parution du roman dans la famille Bellegueule et donne la parole à la mère de l'écrivain qui dément la description faite de sa famille et d'elle-même dans *En finir avec*

[252] Richez, Guillaume. « Entretien avec Nicolas Mathieu ». Les Imposteurs (blog), 18 décembre 2018. Consulté le 23 mai 2020. https://chroniquesdesimposteurs.wordpress.com/2018/12/18/entretien-avec-nicolas-mathieu/.
[253] Mathieu, Nicolas. *Leurs enfants après eux. Op. cit.*
[254] « Marion Brunet, Sophie Loubière, Morvandiau… Les brèves critiques du « Monde des livres » ». Lemonde.fr, 9 avril 2020. Consulté le 01 juin 2020. https://www.lemonde.fr/critique-litteraire/article/2020/04/09/marion-brunet-sophie-loubiere-morvandiau-les-breves-critiques-du-monde-des-livres_6036085_5473203.html.
[255] Caviglioli, David. « Qui est vraiment Eddy Bellegueule? » Bibliobs. Consulté le 23 mai 2020. https://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20140311.OBS9267/qui-est-vraiment-eddy-bellegueule.html.

Eddy Bellegueule. Édouard Louis a lui-même réagi[256], dans un billet de blog désormais inaccessible, dénonçant les « mensonges », la « manipulation » et le « racisme de classe » dont l'article est à ses yeux coupable. Suite aux nombreuses critiques, David Caviglioli a signé un second article pour expliquer sa démarche et se défendre de la contre-attaque d'Édouard Louis[257]. L'angle choisi par David Caviglioli est le même que celui de la presse quotidienne régionale. *En finir avec Eddy Bellegueule*, dans la presse nationale, est envisagé sous un angle littéraire ou politique. Les critiques à charge concernent le style[258] ou l'« idéologie » à l'œuvre dans l'ouvrage[259]. *Le Nouvel Observateur* est l'un des seuls journaux nationaux à préférer une approche plus *locale*. Dans son enquête *Ceux qui restent*[260], le sociologue Benoît Coquard a montré la très grande importance de la « réputation » dans les campagnes en déclin qui sont le décor des romans de la littérature de territoire. Pour sa défense, le journaliste David Caviglioli dit avoir simplement donné la parole à la mère d'Édouard Louis[261] :

> Je pose la question à ceux qui sont choqués qu'on ait osé donner la parole à la mère d'Édouard Louis : comment réagiriez-vous si votre (ex-)compagnon ou compagne, fils, fille, frère, sœur, ami(e), cousin(e), que sais-je, racontait vos fausses couches vite expédiées aux chiottes, qu'elles soient réelles ou inventées, dans un roman à grand tirage qui vous rend absolument identifiable, donne quasiment votre adresse, votre nom, l'endroit où vous travaillez ?

Il s'agit bien de rétablir une réputation. La presse quotidienne régionale s'est aussi intéressée au roman sous cet angle. La réputation de la famille Bellegueule et plus largement celle de la région tout entière qui se serait sentie pointée du doigt par le roman. Un journaliste du *Courrier picard* a également donné la parole à la famille d'Édouard Louis[262] à la sortie du roman, dès le mois de février 2014. Quand le livre a été adapté au cinéma en 2017, c'est la ville entière d'Hallencourt qui sert de cadre à l'enquête[263] et qui dément la version du roman. Les médias nationaux, parisiens donc, peuvent traiter le sujet avec distance. Le journal *Le Parisien* va même mettre en scène cette réception différente quasiment sous la forme du fait divers[264]. Le ton de l'article est presque humoristique : « … cet obus inattendu, dans une Picardie labourée par les guerres… », les gens rencontrés décrits comme des personnages de roman noir : « La clientèle, taiseuse mais qui n'en perd pas une miette… ». La distance et le mépris de l'« envoyé spécial » sont caricaturaux mais ils permettent de comprendre que les enjeux sont très différents entre la presse nationale et la régionale. La presse régionale fonctionne parfois comme un office de tourisme et est soucieuse de l'image de la région. Elle s'intéresse à la littérature de territoire principalement pour montrer que des auteurs sont issus de sa région ou qu'ils sont de passage pour un événement culturel[265]. À ce sujet, le traitement réservé à Benoît Minville dans le *Journal du Centre* est éclairant. Dans une « interview

---

[256] Louis, Édouard. « A propos d'un article du Nouvel Observateur et d'un problème plus général ». Edouard Louis (blog), 6 mars 2014. Consulté le 01 juin 2020. https://edouardlouis.com/2014/03/06/a-propos-dun-article-du-nouvel-observateur-et-dun-probleme-plus-general/.

[257] Caviglioli, David. « Eddy Bellegueule, le mépris de classe et le "fact-checking" littéraire ». Bibliobs. Consulté le 26 février 2019. https://bibliobs.nouvelobs.com/actualites/20140312.OBS9383/eddy-bellegueule-le-mepris-de-classe-et-le-fact-checking-litteraire.html.

[258] Jourde, Pierre. « Louis le Maigre - Confitures de culture ». Consulté le 25 février 2019. http://pierre-jourde.blogs.nouvelobs.com/archive/2018/06/06/louis-le-maigre-607837.html.

[259] Cormary, Pierre. « Qui tue l'écrivain en Édouard Louis ». Revuedesdeuxmondes.fr, 5 juin 2018. Consulté le 23 mai 2020. https://www.revuedesdeuxmondes.fr/tue-lecrivain-edouard-louis/.

[260] Coquard, Benoît. *Ceux qui restent : faire sa vie dans les campagnes en déclin*. *Op. cit.*

[261] Caviglioli, David. « Eddy Bellegueule, le mépris de classe et le "fact-checking" littéraire ». *Op. cit.*

[262] « Les deux visages d'Eddy Bellegueule ». Courrier picard. Consulté le 23 avril 2020. https://www.courrier-picard.fr/art/region/les-deux-visages-d-eddy-bellegueule-ia0b0n306422.

[263] « Avec la sortie de «Marvin», adapté d'Eddy Bellegueule, la gêne refait surface à Hallencourt ». Courrier picard. Consulté le 23 avril 2020. https://www.courrier-picard.fr/art/72536/article/2017-11-21/avec-la-sortie-de-marvin-adapte-deddy-bellegueule-la-gene-refait-surface.

[264] *Ibid.*

[265] « Saint-Martin-d'Hères. Un moment de partage avec Marion Brunet, lauréate du Prix des lecteurs 2019 ». Consulté le 23 avril 2020. https://www.ledauphine.com/edition-grenoble-vercors/2020/01/19/un-moment-de-partage-avec-marion-brunet-laureate-du-prix-des-lecteurs-2019.

décalée »[266], l'auteur est invité à faire la promotion de ce qu'il préfère dans la Nièvre. La photographie qui illustre l'article représente l'écrivain au premier plan avec au second plan la Tour Eiffel et une incrustation de la carte de la Nièvre en vert fluo à côté de l'auteur. Dans un autre article du même journal[267], la journaliste tient à préciser :

> Pas de description misérabiliste ou de clichés dans le roman de Benoît Minville. Mais la « dénonciation du désengagement de l'État » et, surtout, un bel hommage à la (sa) Nièvre, à laquelle il donne des airs de grands espaces américains parcourus par des pick-up et baignés par un soleil de plomb, avec comme bande-son AC/DC, Led Zep ou Motörhead.

Il s'agit encore de faire la promotion du territoire. Quand le succès est plus modeste ou d'estime comme pour Benoît Minville ou Marion Brunet, les romans sont peu ou pas évoqués dans la presse régionale. Mais la visibilité du succès entraîne des réactions. La politique locale va s'en mêler, c'est le cas avec Édouard Louis où un élu prend la parole pour défendre son territoire[268] mais c'est aussi le cas pour Nicolas Mathieu. Dans un article du *Républicain lorrain*[269], les termes choisis sont éclairants : « mauvaise image du secteur », « attractivité », « réputation catastrophique ». On retrouve l'importance de la réputation déjà relevée par Benoît Coquard mais cette fois à l'échelle d'un territoire. Le traitement est moins à charge dans le cas de Nicolas Mathieu que dans celui d'Édouard Louis. Les journalistes apprécient que Nicolas Mathieu vienne sur place pour en discuter, qu'il fasse des interviews[270] et le fait que Nicolas Mathieu n'habite pas à Paris renforce sa position et son capital d'autochtonie. Même si, pour lui comme pour Édouard Louis, la vieille opposition province/capitale semble se rejouer. Cette rhétorique du « eux » et « nous », également relevée par Benoît Coquard[271], on la retrouve dans les mots du maire PS de Fameck, Michel Liebgott : « … c'est une réalité dans toutes les régions. Mais comme par hasard, cela tombe encore sur nous. »[272] La capitale est plus explicitement visée dans le cas d'Édouard Louis. Les journalistes dénoncent le refus d'Édouard Louis « de s'adresser aux médias picards »[273], refus qui s'explique selon eux par la raison suivante :

> Didier Eribon, son prof, n'a pas répondu à nos sollicitations. L'auteur lui-même [n'a pas] davantage [répondu aux sollicitations], par crainte de ce qui pourrait être écrit sur son passé dans le *Courrier picard*, en tant que média de proximité accessible pour son entourage.[274]

La presse quotidienne régionale ne peut pas être considérée comme la seule voix des provinces délaissées. Mais elle nous donne un indice quant à la difficile réception de ces romans dans ces territoires. Malgré cette réticence ou ce malentendu qui tend à se dissiper, le traitement médiatique régional de Nicolas Mathieu semble le prouver, l'avenir de la littérature de territoire apparaît plutôt prometteur.

3) Quel avenir pour la littérature de territoire ?

Plusieurs indices semblent annoncer la pérennité du genre. Les passages en poche sont un indicateur d'une légiti-

---

[266] « [Interview décalée] Benoît Minville, écrivain : "La Nièvre, c'était mon Mississipi" ». www.lejdc.fr, 21 mars 2016. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lejdc.fr/nevers-58000/actualites/interview-decalee-benoit-minville-ecrivain-la-nievre-c-etait-mon-mississipi_11822697/.

[267] « La Nièvre, cette terre de décors pour de nouveaux romans ». Lejdc.fr, 20 mars 2016. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lejdc.fr/nevers-58000/loisirs/la-nievre-cette-terre-de-decors-pour-de-nouveaux-romans_11833663/.

[268] « Le village d'Eddy Bellegueule a la gueule de bois ». Leparisien.fr. *Op. cit.*

[269] « MOSELLE NORD - Littérature. Les élus de la vallée de la Fensch froissés par le Goncourt ». Républicain-lorrain.fr. Consulté le 23 avril 2020. https://www.republicain-lorrain.fr/art-et-culture/2019/05/15/les-elus-de-la-vallee-de-la-fensch-froisses-par-le-goncourt.

[270] « Questions à. « Je ne suis pas l'agence de com'des élus » ». Consulté le 23 avril 2020. https://www.republicain-lorrain.fr/art-et-culture/2019/05/15/je-ne-suis-pas-l-agence-de-com-des-elus.

[271] Coquard, Benoît. *Ceux qui restent : faire sa vie dans les campagnes en déclin*.

[272] « MOSELLE NORD - Littérature. Les élus de la vallée de la Fensch froissés par le Goncourt ». Républicain-lorrain.fr.

[273] « Que devient Édouard Louis? » Courrier picard. Consulté le 23 avril 2020. https://www.courrier-picard.fr/art/region/que-devient-edouard-louis-ia0b0n330437.

[274] « Les deux visages d'Eddy Bellegueule ». Courrier picard. Consulté le 23 avril 2020. https://www.courrier-picard.fr/art/region/les-deux-visages-d-eddy-bellegueule-ia0b0n306422.

mation commerciale. La surproduction incite les maisons d'édition à ne passer en format poche que les titres qui leur permettront de faire de bonnes ventes. Inversement, le choix d'Actes Sud de reporter le passage en poche de *Leurs enfants après eux* est aussi un indice de son potentiel commercial à long terme. Bien qu'il n'existe pas de règle a priori, Éric Marti estimait en 2008[275] le délai de passage du grand format au poche entre 12 et 15 mois. La maison d'édition de Nicolas Mathieu fait le choix d'exploiter commercialement ses titres en grand format, donc plus rémunérateur, plus longtemps. Ainsi, le premier tome de la saga à succès *Millenium* publié en 2006 n'est passé au format poche qu'en 2012. La littérature de territoire fait désormais partie des bons vendeurs dont les ventes doivent assurer les bonnes santés des maisons littéraires. Les traductions révèlent également la place qu'occupe de plus en plus la littérature de territoire. Pendant notre entretien, René de Ceccatty évoquait l'envol des enchères après la parution d'*En finir avec Eddy Bellegueule*. Édouard Louis lui-même célèbre chacune de ses nouvelles traductions en montrant les couvertures de ses ouvrages dans des langues variées sur ses réseaux sociaux. *Rural noir* n'a pas encore eu les honneurs de la traduction, contrairement à *L'Été circulaire* qui a été traduit en anglais par l'éditeur britannique Bitter Lemon Press sous le titre *Summer of Reckoning*. Pour *Leurs enfants après eux*, il est difficile de savoir si le livre a été sélectionné pour ses propres qualités ou presque automatiquement après avoir reçu le prix Goncourt. Il a été traduit en allemand, en espagnol, en italien et en néerlandais. Dépasser le cadre national n'est pas nécessairement un objectif en soi pour les auteurs mais il peut l'être pour les éditeurs. Un livre traduit augmente leur audience et leur rayonnement et rentabilise leur travail éditorial avec une entrée d'argent importante en une seule fois. Les maisons d'édition comptent sur les droits pour assurer des entrées d'argent qui peuvent être vitales à leur santé économique. Un service des droits et cessions, constitué d'une ou plusieurs personnes, est souvent dédié au sein des maisons. Ainsi, au Seuil, René de Ceccatty nous a fait part du travail effectué par cette personne pour la sortie du roman d'Édouard Louis. Pour un commerce de détail comme l'est celui de l'édition, ces entrées d'argent sont une précieuse manne économique. La position des éditeurs peut s'en trouver modifiée comme l'illustrent les propos de René de Ceccatty, déjà évoqués en première partie :

> Les prix ont monté, ceux qui ont le plus tardé, les malheureux, ont dû payer des fortunes et le succès s'est confirmé dans les autres pays, c'est ça aussi qui est très étrange, le livre est paru assez rapidement en Italie et puis vous voyez par exemple en Italie, c'est tout le staff éditorial qui est venu à Paris et on a fait un dîner, moi-même je ne suis pas du tout habitué à ce genre de chose vous voyez en tant qu'éditeur, surtout que je suis, dans la maison, un éditeur, je dis pas marginal, je ne veux pas me victimiser, mais enfin je veux dire je ne suis pas celui qui ramène les best-sellers (rires). Il y a des gens ici qui sont engagés pour ramener des best-sellers, moi pas du tout, donc chaque fois que j'apportais un manuscrit, c'est tout juste si les yeux ne se lèvent pas au ciel en disant : « encore un invendable qu'il nous amène ». Alors l'idée que ce soit l'éditeur qui avait le moins de succès de ventes qui (rires) brusquement, apporte un manuscrit qui fait un tabac, c'est très étonnant. Bon, ça c'est la vie éditoriale, on sait que c'est comme ça, les choses se passent, ce qui d'ailleurs n'a pas vraiment changé mon statut dans la maison (rires), j'exagère un petit peu mais enfin oui, on sait que de toute façon mes goûts n'ont pas changé donc c'est pas… Voilà.

Même s'il s'empresse de relativiser, l'éditeur montre comment le succès d'*En finir avec Eddy Bellegueule* a modifié sa place au sein de la maison d'édition, d'éditeur quasiment marginalisé à celui dont on surveille le travail. Le potentiel commercial attise la curiosité et les appétits. Pour rester dans le domaine des cessions de droits, la littérature de territoire intéresse aussi au-delà de l'univers éditorial. Le cinéma, la télévision et le théâtre vont s'emparer du sujet et s'ils exploitent des créations originales, ils vont aussi piocher dans le répertoire littéraire. *En finir avec Eddy Bellegueule* devait être adapté par André Téchiné, comme nous l'apprend René de Ceccatty lors de notre entretien, mais c'est finalement Anne Fontaine qui l'adaptera librement en 2018 sous le titre *Marvin ou la Belle Éducation*. Édouard Louis a pris ses distances avec le film, refusant que le titre du roman et son nom

[275] Marti, Éric. « Les enjeux du livre au format de poche ». *Culture études* n° 4, n° 4 (2008) : p. 1-8.

figurent au générique. Mais cet intérêt d'une autre industrie culturelle montre la dimension prise par le sujet et surtout, elle lui permet de toucher un nouveau public, potentiellement plus étendu. Les adaptations théâtrales ont moins posé de problèmes à l'auteur qui a souvent lui-même participé à leur élaboration. Considérant, trop vite certainement, que le public du spectacle vivant est sensiblement le même que le public des lecteurs, nous n'en dirons pas plus sur les adaptations théâtrales. *Leurs enfants après eux* devrait faire l'objet d'une adaptation cinématographique. Manuel Tricoteaux, lors de notre entretien, nous a fait part de l'intérêt de producteurs. Le roman précédent de Nicolas Mathieu, *Aux animaux la guerre*, a quant à lui déjà été adapté en série télévisée. Produite par la société EuropaCorp Télévision, diffusée sur France 3 avec un casting d'acteurs célèbres dont Roschdy Zem en tête d'affiche pour incarner le personnage principal, la série de 6 épisodes de 52 minutes est une production ambitieuse financièrement, chaque épisode a été doté d'un budget d'1,2 million d'euros selon *Télérama*[276]. Les investisseurs culturels misent sur la littérature de territoire. Le genre impose ainsi peu à peu ses thématiques et on retrouve sur les plateformes de vidéos à la demande des films et des séries dont l'univers est proche de celui des romans de notre corpus. Dernier exemple en date, la grosse production franco-belge *La Terre et le sang,* actuellement exploitée sur le site de Netflix, confirme ce nouveau goût. Mélangeant le cinéma d'action avec les thématiques de la littérature de territoire, espaces délaissés et loin des métropoles, liens familiaux, violence, le film montre l'intérêt du marché pour l'univers déployé dans les romans de notre corpus. Les producteurs ne sont pas seulement sensibles aux succès et à la production des romans de littérature de territoire, ils surveillent également la production éditoriale en essais et documents. Dans la partie II)b)1) nous avons fait un tour d'horizon des maisons qui publient de la littérature de territoire. Dans le même temps, d'autres collections et d'autres éditeurs ont publié des ouvrages sur les territoires délaissés. En 2012, chez Gallimard, le philosophe et sociologue Jean-Pierre Le Goff publie *La Fin du village*[277], un essai nostalgique sur la disparition de l'identité villageoise de Cadenet, une commune du Sud-Est de la France. Le livre et la démarche presque ethnographique s'inscrivent dans la lignée de travaux passés, ceux d'Edgar Morin et de Laurence Wylie entre autres, et on peut le considérer comme un des premiers ouvrages à annoncer cette tendance éditoriale. Peut-être est-ce le cadre géographique ou le ton nostalgique voire réactionnaire mais l'ouvrage est plus proche des thématiques de la littérature de terroir plus que de celle du territoire même si on a vu que les deux avaient des points communs. Les essais emblématiques, au point que son auteur a été invité à une émission de radio sur France Culture en même temps que Nicolas Mathieu[278], sont ceux du géographe et essayiste Christophe Guilluy et en particulier son ouvrage paru en 2014 : *La France périphérique*[279]. L'expression séduit au point d'être constamment invoquée quand il est question des territoires hors de la capitale. Lors de notre entretien, Nicolas Mathieu prend de la distance par rapport à Christophe Guilluy et par rapport à l'expression « France périphérique » : « La France périphérique c'est déjà un choix, c'est un peu fourre-tout, mais si en plus on confond France périphérique et province, alors là ça devient très très confus. » L'expression a pourtant été largement reprise et son auteur invité pour commenter le mouvement des gilets jaunes dont la première manifestation a lieu le 17 novembre 2018, mouvement qu'il aurait anticipé dans ses livres. Les gilets jaunes ont été perçus comme les habitants de la France périphérique et comme les personnages de la littérature de territoire. Les auteurs eux-mêmes jouent sur cette correspondance de l'actualité sociale avec les thématiques de leur roman : Nicolas Mathieu l'affirme en

[276] « "Aux animaux la guerre" : un polar social sous l'œil d'Alain Tasma ». Télérama.fr. Consulté le 30 avril 2020. https://www.telerama.fr/series-tv/aux-animaux-la-guerre-un-polar-social-sous-l-oeil-d-alain-tasma,161485.php.

[277] Le Goff, Jean-Pierre. *La fin du village : une histoire française*. Paris : Gallimard, 2012.

[278] « Christophe Guilluy : Nous vivons un moment où le monde d'en haut a fait sécession ». Consulté le 30 avril 2020. https://www.youtube.com/watch?v=gicIRQfSabA.

[279] Guilluy, Christophe. *La France périphérique : comment on a sacrifié les classes populaires*. Paris : Flammarion, 2014.

interview[280], ses personnages « ressemblent » aux gilets jaunes, il écrira d'ailleurs une nouvelle sur une femme gilet jaune[281]. Benoît Minville l'affirme pendant notre entretien : « Tous les personnages dont je parle dans mon bouquin c'est ceux qui sont devenus des gilets jaunes… ». Quant à Marion Brunet, elle décrit une manifestation dans son dernier roman *Vanda*[282], manifestation dans laquelle on croise plusieurs manifestants en gilets jaunes. De nombreux essais et documents ont paru sur le sujet des gilets jaunes : *In girum* de Laurent Jeanpierre[283] ; *Gilets jaunes, pour un nouvel horizon social*, un ouvrage collectif au Diable Vauvert[284] ; *Le fond de l'air est jaune*, autre ouvrage collectif au Seuil[285] et d'autres encore[286]. Mélange de besoin d'analyse à chaud et d'opportunisme éditorial, les nombreux ouvrages sur les gilets jaunes ont marqué un pic dans la production sur les territoires délaissés. Mais avant l'éclosion du mouvement, une production sur le sujet existait. Pour montrer le très large éventail d'éditeurs s'y intéressant, on peut citer aux éditions EHESS *Mondes ruraux et classes sociales*[287] et aux éditions Robert Laffont *Les Invisibles de la République*[288]. Le premier réunit des sociologues et traite d'un territoire précis dans une approche scientifiquement rigoureuse. Il s'adresse « au public étudiant » comme l'annonce l'encadré qui présente la collection, les conclusions sont nuancées car partagées par plusieurs sociologues aux terrains d'enquête variés quoique dans la même région. Le second ouvrage, *Les Invisibles de la République*, n'a pas cette ambition universitaire et s'adresse à un public plus large.

Illustration 12: Berlioux, Salomé, et Erkki Maillard. Les Invisibles de la République. Paris: Robert Laffont, 2019.

[280] « Nicolas Mathieu : Beaucoup de mes personnages ressemblent aux Gilets jaunes ». Consulté le 30 avril 2020. https://www.youtube.com/watch?v=KNxxGSUl6Mg.

[281] « Portrait d'une femme en jaune - Nicolas Mathieu - « Seulement, il s'était produit ça, sur ce rondpoint : elle avait connu autre chose. Un déchirement dans la toile uniforme des jours. » ». Lundimatin. Consulté le 30 avril 2020. https://lundi.am/Portrait-d-une-femme-en-jaune-Nicolas-Mathieu.

[282] Brunet, Marion. *Vanda*. Albin Michel. Paris, 2020.

[283] Jeanpierre, Laurent. *In girum : les leçons politiques des ronds-points*. La Découverte. Paris, 2019.

[284] Bégaudeau, François, et Hubert Artus, éd. *Gilets jaunes : pour un nouvel horizon social*. Vauvert : Au diable Vauvert, 2019.

[285] Confavreux, Joseph, éd. *Le fond de l'air est jaune : comprendre une révolte inédite*. Paris : Éditions du Seuil, 2019.

[286] « 10 livres incontournables pour comprendre le mouvement des Gilets jaunes ». Les Inrocks, 13 novembre 2019. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lesinrocks.com/2019/11/13/idees/idees/10-livres-incontournables-pour-comprendre-le-mouvement-des-gilets-jaunes/.

[287] *Mondes ruraux et classes sociales*. En temps et lieux 81. Paris : (EHESS) École des hautes études en sciences sociales, 2018.

[288] Berlioux, Salomé, et Maillard, Erkki. *Les Invisibles de la République*. Paris : Robert Laffont, 2019.

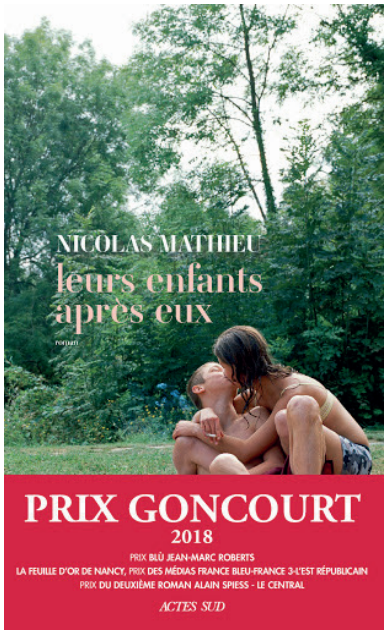


Illustration 14 : Mathieu, Nicolas. Leurs enfants après eux: roman. Domaine français. Arles : Actes sud, 2018.

Illustration 13 : Coquard, Benoît. Ceux qui restent : faire sa vie dans les campagnes en déclin. Collection L'envers des faits. Paris: La Découverte, 2019.

La couverture met en scène une jeune fille sur un vélo à la campagne, convoquant des éléments qu'on retrouve sur les couvertures de littérature de territoire, cf. celle de *L'Été circulaire*[289]. Les auteurs de ce témoignage sont membres d'une association, Chemins d'avenir, qui « informe, accompagne et promeut des milliers de jeunes issus de zones isolées » selon la quatrième de couverture. Les premiers chapitres déplorent l'abandon de certains territoires de la République et les suivants louent l'action de l'association qui est soutenue par les pouvoirs publics. En cela, la promesse du bandeau : « comment on sacrifie la jeunesse de la France périphérique » n'est pas tenu car l'ouvrage semble dire, au contraire, qu'il existe désormais des échappatoires. Les nombreuses différences voire les points de divergences entre ces deux ouvrages donnent un aperçu de la diversité de la production. Celle-ci continue avec des ouvrages qui trouvent beaucoup d'échos dans la presse, c'est le cas de *Ceux qui restent* de Benoît Coquard[290], invité à une émission télévisée à une heure de grande écoute[291], c'est suffisamment rare pour un sociologue dont il s'agit en plus du premier ouvrage, ou encore des *Filles de Romorantin*[292] de la journaliste Nassira El Moaddem, invitée, entre autres, sur France Inter[293]. La littérature de territoire se double de cette production d'essais et de documents. Mais si le champ académique s'intéresse aux territoires délaissés, s'intéressent-ils à la littérature qui s'emploie à les décrire ?

Il est encore difficile de statuer sur une éventuelle réception académique de la littérature de territoire. Les romans du corpus ne sont pas encore intégrés dans les programmes mais ils sont déjà étudiés et cités. Le sociologue

[289] Brunet, Marion. *L'Été circulaire : roman*. *Op. cit.*
[290] Coquard, Benoît. *Ceux qui restent : faire sa vie dans les campagnes en déclin*. *Op. cit.*
[291] « Invité : Benoît Coquard pour "Ceux qui restent : faire sa vie dans les campagnes en déclin" - Quotidien avec Yann Barthès | TMC ». MYTF1.fr. Consulté le 30 avril 2020. https://www.tf1.fr/tmc/quotidien-avec-yann-barthes/videos/invite-benoit-coquard-pour-ceux-qui-restent-faire-sa-vie-dans-les-campagnes-en-declin-81316256.html.
[292] El Moaddem, Nassira. *Les Filles de Romorantin*. L'Iconoclaste., 2019.
[293] « Nassira El Moaddem : retour à Romorantin ». Consulté le 30 avril 2020. https://www.youtube.com/watch?v=2r8l64ulDhQ.

Benoît Coquard, dans un entretien aux *Inrocks* à l'occasion de la sortie de son livre[294], reconnaît la parenté entre son travail et ce que propose la littérature de territoire :

> Dans le roman d'ailleurs, c'est un peu la même chose qu'en photographie. Il y avait très peu de choses sur les populations des campagnes en déclin quand j'ai commencé mon enquête, en 2010. Nicolas Mathieu, qui en est originaire, a participé au regain d'intérêt dont elles font l'objet aujourd'hui. Surtout, son livre correspond bien, de manière romancée mais très juste, à ce que j'essaye d'expliquer. Certains romans ont ce pouvoir critique, révélateur des réalités sociales, comme essaie de l'avoir la sociologie. Donc je suis très content si le parallèle est fait avec ce grand livre.

Dans les propos du sociologue, on peut entendre l'intérêt du milieu académique mais surtout le potentiel d'études transversales autour de la littérature de territoire : sociologie, littérature, géographie, sciences politiques, etc. Nicolas Mathieu a d'ailleurs été invité à Sciences Po Paris le 23 octobre 2019[295] pour une conférence dans le cadre du Centre d'écriture et de rhétorique. Dans la vidéo présentée sur le site, les sujets abordés sont : « ses inspirations littéraires, [...] la reproduction des élites ou encore [...] la politique ».

Focus 12. La photographe des territoires délaissés de France

La photographie qui orne la couverture du livre de Benoît Coquard Ceux qui restent est issue de la même série que celle qui avait été choisie pour le roman de Nicolas Mathieu Leurs enfants après eux. Il s'agit du travail d'Alexa Brunet, la série En Somme, fruit d'une résidence dans le département de la Somme, « entre Albert, Péronnes et Chaulnes » précise le site internet de la photographe. Entre la Somme et les territoires de l'Est de la France décrits par les deux auteurs, il y a pourtant plusieurs centaines de kilomètres de distance, ce qui n'a pas empêché les maisons d'édition de choisir ces photographies censées représenter la vie des habitants de ces « campagnes en déclin », pour reprendre le sous-titre de l'ouvrage de Benoît Coquard[296]. Ce choix semble aller dans le sens d'une réalité commune à ces territoires alors que les auteurs ont plutôt tendance à insister sur les singularités des territoires qu'ils décrivent pour éviter les catégories trop vagues, trop larges et péjorativement connotées comme peut l'être celle de la « France périphérique » par exemple[297]. Quand Benoît Coquard dit qu'il y a « très peu de choses sur les populations des campagnes en déclin »[298], il semble dire qu'il y a peu de choses qui lui semblent dignes d'intérêt et représentatives de ces réalités. Un indice nous est donné sur ce qui fait selon le sociologue l'intérêt d'une œuvre sur les campagnes en déclin quand il insiste, en passant, sur le capital d'autochtonie de Nicolas Mathieu, « originaire »[299] de la province qu'il évoque dans ses romans, et donc plus à même de la décrire correctement. Le travail photographique d'Alexa Brunet, effectué en résidence, auprès des habitants, à leur hauteur et en évitant le surplomb, la mise en scène, voire la condescendance, ne pouvait que plaire à Benoît Coquard dont le travail ethnographique se rapproche de ces préceptes. Le choix de la même photographe pour illustrer leur couverture est un moyen de montrer la familiarité entre les textes du sociologue et de l'écrivain. Ici aussi, on assiste à l'émergence d'une thématique commune.

---

[294] « Une enquête sociologique nous plonge dans le quotidien des jeunes ruraux », 22 octobre 2019. Les Inrocks. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lesinrocks.com/2019/10/22/idees/idees/une-enquete-sociologique-nous-plonge-dans-le-quotidien-des-jeunes-ruraux/.

[295] « Nicolas Mathieu : "J'aime la littérature réaliste et cruelle" ». Sciencespo.fr. Consulté le 1 mai 2020. https://www.sciencespo.fr/actualites/actualit%C3%A9s/nicolas-mathieu-j-aime-la-litterature-realiste-et-cruelle/4415.

[296] Coquard, Benoît. *Ceux qui restent : faire sa vie dans les campagnes en déclin*. *Op. cit.*

[297] Guilluy, Christophe. *La France périphérique : comment on a sacrifié les classes populaires*. Paris : Flammarion, 2014.

[298] « Une enquête sociologique nous plonge dans le quotidien des jeunes ruraux », 22 octobre 2019. Les Inrocks.

[299] *Ibid*.

Édouard Louis intéresse également les universités. Si sa réception est parfois houleuse en France[300], l'accueil est beaucoup plus chaleureux à l'étranger[301]. *En finir avec Eddy Bellegueule* fait l'objet d'une publication de l'université du Québec à Montréal[302]. Nous l'avons dit précédemment, l'auteur met en scène sur ses réseaux sociaux sa réception internationale. Il n'est pas le seul auteur du corpus à éveiller l'intérêt des chercheurs. La docteure en littérature française et comparée Alice Jacquelin n'utilise pas l'expression « littérature de territoire » mais elle en est une spécialiste. Si son objet d'étude principal est le roman policier et la littérature noire, il l'a entraîné vers les romans de territoire. Le seul intitulé de sa thèse montre ce cheminement : *Genèse et circulations d'un paradigme culturel populaire en régime médiatique : le cas du country noir. France-États-Unis, 1996-2016*[303]. Dans cette thèse, Alice Jacquelin élargit l'analyse aux profits des films, des séries télévisés et des bandes dessinées, montrant la migration de la production littéraire sur ces nouveaux supports. Alice Jacquelin a aussi été la responsable d'une journée d'étude consacrée au sujet à l'université de Poitiers en mai 2018 : *Quand le noir se met au vert : polar, ruralité et écologie*[304]. Le 31 mars 2020, avant que l'épidémie du Covid-19 ne l'annule, un cours-conférence « Polar et ruralité » était prévu à la bibliothèque francophone multimédia de Limoges, donné par la même chercheuse. Suivant les analyses historico-littéraires d'Alice Jacquelin, on voit que l'intérêt initial pour le *country noir* se déplace vers la production française de rural noir. La littérature de territoire n'est pas seulement du rural noir et inversement, mais cet intérêt d'une chercheuse et la multiplication des journées d'étude semblent montrer l'influence croissante de la littérature de territoire et l'attention de plus en plus soutenue de la part du milieu universitaire. Au grand étonnement des hommes et des femmes observés par Benoît Coquard[305], il semblerait que les campagnes en déclin intéressent un public de plus en plus large. La littérature de territoire est à la fois un agent de cet intérêt et profite de l'infusion de ces thèmes dans tous les domaines : politiques, médiatiques et scientifiques. Les signaux du succès de la littérature sont nombreux et viennent de partout, jusqu'à l'éclosion du mouvement des gilets jaunes qui fonctionne comme une formidable promotion pour les romans de notre corpus. Un malentendu demeure quant à la réception qui semble faire perdurer l'exclusion des habitants de ces territoires délaissés, mais la littérature de territoire a le mérite de « mettre ces régions sur la carte » pour reprendre un anglicisme populaire[306].

---

[300] « À Lille 3, une conférence sur la violence avec Edouard Louis vire à l'affrontement ». Courrier picard. Consulté le 1 mai 2020. https://www.courrier-picard.fr/art/76561/article/2017-12-09/lille-3-une-conference-sur-la-violence-avec-edouard-louis-vire-laffrontement.

[301] « Comment Edouard Louis a conquis l'Amérique ». Bibliobs. Consulté le 1 mai 2020. https://bibliobs.nouvelobs.com/actualites/20180509.OBS6371/comment-edouard-louis-a-conquis-l-amerique.html.

[302] Palardy, Hélène. 2017. « Édouard Louis, "En finir avec Eddy Bellegueule" : une littérature ensauvagée de l'exclusion ». In *Ensauvagement du personnage et écriture ensauvagée*. Carnet de recherche. Consulté le 1er mai 2020. http://oic.uqam.ca/en/carnets/ensauvagement-du-personnage-et-ecriture-ensauvagee/edouard-louis-en-finir-avec-eddy.

[303] Jacquelin, Alice. « Genèse et Circulations d'un Paradigme Culturel Populaire En Régime Médiatique : Le Cas Du Country Noir. France-États-Unis, 1996-2016. » Thèse de Doctorat En Littérature Française et Comparée, Soutenue Le 2/12/2019, Université de Poitiers. Consulté le 1 mai 2020. https://www.academia.edu/41334076/Gen%C3%A8se_et_circulations_dun_paradigme_culturel_populaire_en_r%C3%A9gime_m%C3%A9diatique_le_cas_du_Country_Noir._France-%C3%89tats-Unis_1996-2016.

[304] Fabula, Équipe de recherche. « Quand le noir se met au vert : polar, ruralité et écologie (Poitiers) ». Text. http://forell.labo.univ-poitiers.fr/non-classe/quand-le-noir-se-met-au-vert-polar-ruralite-et-ecologie/. Équipe de recherche Fabula, École Normale Supérieure, 45 rue d'Ulm, 75230 Paris Cedex 05. Consulté le 1 mai 2020. https://www.fabula.org/actualites/journee-d-etude-quand-le-noir-se-met-au-vert-polar-ruralite-et-ecologie_84745.php.

[305] Coquard, Benoît. *Ceux qui restent : faire sa vie dans les campagnes en déclin*. *Op. cit.*

[306] *To put on the map.*

Conclusion

Les contours de la jeune littérature de territoire sont encore mouvants. Héritière du roman noir, genre avec lequel elle peut se confondre, et d'une littérature proche de la sociologie, la littérature de territoire tente de réécrire une province qui ne soit pas seulement abordée sous un prisme parisiano-centré tout en évitant certains écueils de la littérature de terroir. En plus de ces définitions négatives, de ce que n'est pas ou n'est plus la littérature de territoire, nous avons tenté de dégager les caractéristiques communes des romans qui la font. Le premier critère est celui de la province, où l'intrigue a lieu, envisagée et décrite pour elle-même. Ce critère de base nous l'avons lui-même questionné en observant que la réception des romans se faisait plutôt dans les métropoles. Un autre point commun, qui lui ne souffre pas d'exception, est l'omniprésence d'une violence latente et endémique dans les régions décrites. Toutes les nuances existent entre la violence sourde qui ne fait que menacer et les textes où elle éclate, mais sa présence est systématique. Les questions de filiation et d'héritage social sont aussi au cœur des romans qui nous ont intéressés. C'est dans ce cadre que la figure récurrente du transclasse apparaît. Le drame du personnage qui doit partir et dont la fuite rend le retour impossible est souvent utilisé dans les romans étudiés. Au moins un personnage dans la narration incarne cette figure, quand elle n'est pas directement au centre comme c'est le cas pour *En finir avec Eddy Bellegueule*. Le transclassisme est un enjeu de la littérature de territoire dont se saisissent les auteurs du corpus, d'autant plus qu'il les touche souvent eux-mêmes dans leur propre parcours. Malgré nos tentatives de généalogie et de définition, il faut reconnaître que la littérature de territoire reste un sous-genre en devenir dont les frontières ne sont pas encore clairement définies. Alors que la lecture analytique des œuvres du corpus et l'étude du discours des acteurs nous avaient conforté dans l'existence ou du moins dans l'émergence d'une tendance, la rencontre avec ces mêmes acteurs et les entretiens obtenus nous ont plutôt entraîné sur d'autres pistes. Les différentes stratégies de singularisation des auteurs et des éditeurs ne sont pas toujours compatibles avec un travail consistant à les regrouper dans une catégorie.

Ces riches entretiens que nous avons pu obtenir nous ont conduit à faire un début de sociologie des acteurs de notre sous-genre. La matière constituée par les entretiens nous a permis de repérer des caractéristiques communes dans le parcours des auteurs et des éditeurs du corpus : la plupart est ou se définit comme *outsider* dans le champ plus vaste de l'édition et il existe un rapport au moins de défiance envers ce qu'on a appelé le *germanopratisme*. Constatant la volonté de singularisation dont nous parlions précédemment, nous avons cherché à décrire les stratégies individuelles et collectives des uns et des autres et à les comprendre. Si ce travail a pu nous éloigner du contenu de la littérature de territoire, il nous a permis de saisir les limites de son éclosion et de comprendre pourquoi certains acteurs reconnaissent ce mouvement voire le promeuvent et pourquoi d'autres n'y prêtent pas d'attention voire cherchent à s'en démarquer.

La diversité des auteurs choisis a permis de mettre à jour différents cas. Édouard Louis est certainement des quatre l'auteur le plus à part dans notre corpus. L'aspect autobiographique de son roman mais aussi ses stratégies de singularisation le distinguent. Mais le succès commercial peut être aussi une autre manière de distinguer nos auteurs avec d'un côté Édouard Louis et Nicolas Mathieu et de l'autre Benoît Minville et Marion Brunet. On a vu que l'amitié qui liait les trois auteurs n'était pas réinvestie dans les stratégies littéraires des uns et des autres et que cette amitié de plume n'avait pas vraiment d'influence dans leur création respective. Si ces conclusions n'en disent pas plus sur la littérature de territoire, elles sont éclairantes sur le métier d'écrivain et les rapports ou plutôt les non-rapports qui peuvent exister au sein de cette profession. Nous avons vu que de leur côté, les éditeurs étaient soumis à de nouvelles injonctions économiques, médiatiques et professionnelles et que ces évolutions avaient plutôt tendance à précariser leur position.

La littérature de territoire nous a conduit vers le thème central du transclassisme que nous avons déjà évoqué. Si

ce thème semble nous avoir fait parfois déborder du sujet originel, l'intérêt et l'enthousiasme que son évocation a pu susciter chez les acteurs rencontrés nous confortent dans l'idée qu'il s'agit d'une donnée essentielle de la littérature de territoire. La figure du transclasse dans les romans contemporains est un sujet en soi et l'exploration de ce thème n'a pas fini d'inspirer les écrivains, comme le suggèrent les propos de Nicolas Mathieu lors de notre entretien : « Ça je pense vraiment [que] ça va faire la matière du troisième roman. Parce que ça me travaille très très fort. » Chez Édouard Louis, cette problématique est au centre, plus encore que les autres caractéristiques de la littérature de territoire, ce qui pourrait faire de l'auteur un romancier dont l'œuvre accompagne notre sous-genre sans en faire partie à proprement parler. Les catégories sont faites pour être subverties et Édouard Louis aime particulièrement le faire.

Il est périlleux de prédire le futur mais nous avons vu plusieurs signes qui semblent indiquer que nous sommes encore en pleine flambée productive de la littérature de territoire. Le sous-genre est amené à s'étendre, les titres à se multiplier et les tables de librairie seront de plus en plus occupées par des romans dont l'intrigue se passe en province. Nous assistons donc à ce paradoxe : le sous-genre s'étend mais sans connaître de véritable reconnaissance, sans être nommé en tant que tel, pour toutes les raisons stratégiques des auteurs et des éditeurs dont nous avons parlé. Le genre s'épanouit sans dire son nom.

Si, comme nous le pensons, le genre est amené à s'étendre, ses caractéristiques évolueront probablement. Il s'agit ici d'une pure prospective, mais on peut imaginer que la littérature de territoire, s'éloignant de sa grande sœur la littérature noire, pourrait perdre un peu de son âpreté et la violence systématique, que nous retrouvons encore aujourd'hui dans tous les romans du sous-genre, peu à peu s'estomper. Un auteur comme Joseph Ponthus avec son roman/récit *À la ligne*[307] semble déjà orienter le sous-genre dans cette direction, même si l'expérience décrite reste marquée par la dureté et les conditions difficiles. Cette littérature de territoire, plus tendre, aurait des arguments à faire valoir pour concurrencer le succès, pour l'instant non démenti, de la littérature de terroir. Le mouvement pourrait également être inverse et la littérature de territoire être à son tour cannibalisée par la littérature de terroir. Dans tous les cas, que la littérature s'empare de la matière provinciale est une excellente nouvelle.

[307] Ponthus, Joseph. *À la ligne : feuillets d'usine*. Paris : La Table Ronde, 2019.

Bibliographie

Remarque : nous avons choisi de ne pas classer les références par support afin d'éviter les effets de hiérarchisation avec les ouvrages physiques cités en premier suivis des références numériques. N'ayant pas fait cette distinction pendant l'élaboration et la rédaction du mémoire, il nous a semblé juste de respecter l'esprit dans lequel il a été écrit. Nous avons néanmoins choisi de mettre en valeur quelques occurrences, les plus citées, les plus utilisées ou celles qui nous ont le plus accompagné. Elles apparaissent en gras ci-dessous.

Sources

Corpus

- **Brunet, Marion. L'été circulaire: roman. Paris: Albin Michel, 2018.**
- **Louis, Édouard. En finir avec Eddy Bellegueule: roman. Paris: Éditions du Seuil, 2014.**
- **Mathieu, Nicolas. Leurs enfants après eux: roman. Domaine français. Arles: Actes sud, 2018.**
- **Minville, Benoît. Rural noir. Série noire. Gallimard, 2016.**

Précurseurs

- Balzac, Honoré de. Eugénie Grandet. Charpentier, 1839.
- Balzac, Honoré de. La muse du département. À tous les vents. La Bibliothèque électronique du Québec. Consulté le 9 mai 2019. https://beq.ebooksgratuits.com/balzac/Balzac-31.pdf.
- Balzac, Honoré de. Les Célibataires : (deuxième histoire) Le Curé de Tours. Vol. 6. Paris: A. Houssiaux, 1855. Consulté le 9 mai 2019. https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Cur%C3%A9_de_Tours.
- Bon, François. L'enterrement. Lagrasse: Verdier, 1992.
- Eribon, Didier. Retour à Reims. Champs essais 987. Paris: Flammarion, 2010.
- Ernaux, Annie. La honte. Collection folio 3154. Paris: Gallimard, 2003.
- Ernaux, Annie. La place. Collection Folio 1722. Paris: Gallimard, 2003.
- Ernaux, Annie, et Frédéric-Yves Jeannet. L'écriture comme un couteau. Paris: Stock, 2003.
- Flaubert, Gustave. « Dictionnaire des idées reçues », 415-52. Paris: L. Conard, 1910.
- Flaubert, Gustave. « Fichier:Flaubert Édition Conard Correspondance 1.djvu - Wikisource ». Consulté le 25 janvier 2020. https://fr.wikisource.org/wiki/Fichier:Flaubert_%C3%89dition_Conard_Correspondance_1.djvu.
- Flaubert, Gustave. Lettre de M. Gustave Flaubert à la municipalité de Rouen. M. Lévy, 1872.
- Giono, Jean. Regain. Grasset, 2011.
- Grall, Xavier. Arthur Rimbaud, La Marche au soleil. Librairie le Père Pénard. Consulté le 15 février 2020. https://www.abebooks.fr/Arthur-Rimbaud-Marche-au-soleil-GRALL/10987185118/bd.
- Grall, Xavier. James Dean et notre jeunesse. Le Bateau-Livre, 1994.
- Grall, Xavier. La génération du djebel. Éditions du Cerf, 1962.
- Pierre Michon. Trois auteurs, Lagrasse, Verdier, 1997.
- Michon, Pierre. Vies minuscules. Collection Folio 2895. Paris: Gallimard, 2009.
- Stendhal. Le rouge et le noir: chronique de 1830. Classique de poche 357. Paris: LGF, 2008.
- Stendhal. « Mémoires d'un Touriste », volume I:5-362. Paris: Michel Lévy frères, 1854.

Contemporains

- Bouysse, Franck. Né d'aucune femme. Paris: La Manufacture de livres, 2018.
- Bouysse, Franck. Grossir le ciel. La Manufacture de livres, 2014.
- Brunet, Marion. Sans foi ni loi. PKJ. Paris, 2019.
- Brunet, Marion. Vanda. Albin Michel. Paris, 2020.
- Coulon, Cécile. Une bête au paradis: roman. Paris: L'Iconoclaste, 2019.
- Delsaux, Aurélien. Sangliers: roman. Paris: Albin Michel, 2017.
- Dieudonné, Adeline. La vraie vie. Paris: L'Iconoclaste, 2018.

- Divry, Sophie. La condition pavillonnaire. Lausanne: Éd. Noir sur Blanc, 2014.
- Férey, Caryl. Comment devenir écrivain quand on vient de la grande plouquerie internationale. Points P3036. Paris: Points, 2013.
- Filhol, Élisabeth. La centrale. Paris: P.O.L, 2010.
- Fouqué, Marin. 77: roman. Domaine français. Arles: Actes sud, 2019.
- Jablonka, Ivan. Laëtitia, ou, La fin des hommes. La librairie du XXIe siècle. Paris: Éditions du Seuil, 2016.
- Jourde, Pierre. La première pierre. Collection Folio 5927. Paris: Gallimard, 2015.
- Lafon, Marie-Hélène. Le soir du chien. Paris: Seuil, 2003.
- Ledun, Marin. La guerre des vanités. Paris: Gallimard, 2013.
- Lopez, David. Fief. Cadre rouge. Paris: Éditions du Seuil, 2017.
- Louatah, Sabri. Les sauvages. Paris: Flammarion, 2011.
- Louis Édouard. Histoire de la violence: roman. Éditions du Seuil. Paris, 2016.
- Louis Édouard. Qui a tué mon père. Éditions du Seuil. Paris, 2018.
- Magnon, Jean-Louis. Un château en Provence: roman. Paris: Albin Michel, 2005.
- Malroux, Antonin. Les trois marches: roman. Paris: Albin Michel, 2016.
- Mathieu, Nicolas. Aux animaux la guerre. Arles: Actes Sud, 2014.
- Ponthus, Joseph. À la ligne: feuillets d'usine. Paris: La Table ronde, 2019.
- Portail, Agathe. L'année du gel. Calmann Lévy. Territoires, 2020.
- Viel, Tanguy. Article 353 du Code pénal. Paris: Les Éditions de Minuit, 2017.
- Viel, Tanguy. Paris - Brest: roman. Paris: Les Éditions de Minuit, 2009.
- Vigoulette, Daniel. L'île aux peupliers: Roman. Paris: Albin Michel, 2005.

Travaux

Données et ouvrages théoriques

- « Baromètre des prêts et des acquisitions - 2018 ». Consulté le 23 mai 2020. https://www.culture.gouv.fr/Sites-thematiques/Livre-et-lecture/Actualites/Barometre-des-prets-et-des-acquisitions-2018.
- Balibar, Étienne. « Le retour de la race ». Mouvements n° 50, nº 2 (2 septembre 2007): 162-71.
- Baptiste-Marrey, et Nicolas Hubert. « La Condition littéraire ». Text, 1 janvier 2007. Consulté le 23 mai 2020. http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2007-02-0136-001.
- Baud, Stephane. 80% au bac et après? les enfants de la démocratisation scolaire. Paris: Éd. la Découverte, 2003.
- Bayle, Thierry et Bergougnioux, Pierre. « Un cœur noir [entretien] », Magazine littéraire, no 319, mars 1994, p 72.
- Bayle, Thierry et Michon, Pierre. « Pierre Michon : un auteur majuscule [entretien] », Magazine littéraire, no 353, avril 1997, p. 99.
- Becker, Howard Saul. Les mondes de l'art. Paris: Flammarion, 2015.
- Birgé, Jean-Jacques. « Plein le dos ». Club de Mediapart. Consulté le 4 avril 2020. https://blogs.mediapart.fr/jean-jacques-birge/blog/200220/plein-le-dos.
- Bourdieu, Pierre. Les règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire. Nouv. éd., Revue et corrigée. Points Essais 370. Paris: Éd. du Seuil, 1998.
- Bourdieu, Pierre, et Jean-Claude Passeron. Les héritiers: les étudiants et la culture. Le sens commun. Paris: Les Éd. de Minuit, 1994.
- Candea, Maria, et Véron, Laélia. Le français est à nous ! Petit manuel d'émancipation linguistique. La Découverte., 2019.
- **Casanova, Pascale. La république mondiale des lettres. Éd. rev. et Corrigée. Points Série essais 607. Paris: Éd. du Seuil, 2008.**
- **Charle, Christophe. « Le temps des hommes doubles ». Revue d'Histoire Moderne & Contemporaine 39, nº 1 (1992): 73-85. Consulté le 20 mai 2020. https://doi.org/10.3406/rhmc.1992.1621.**
- « Chiffres-clés du secteur du livre 2017-2018 ». Consulté le 19 avril 2020. https://www.culture.gouv.fr/Sites-thematiques/Livre-et-Lecture/Documentation/Publications/Chiffres-cles-du-secteur-du-livre/Chiffres-cles-du-secteur-du-livre-2017-2018.
- **Demanze, Laurent. Un nouvel âge de l'enquête. Les essais. Paris: Éditions Corti, 2019.**
- « Des mots : Livres et Manuels - Format Physique et Numérique | Presses universitaires de France ». Consulté le 16 mars 2020. https://www.puf.com/collections/Des_mots.
- Desnain, Véronique. « Style et idéologie dans le roman noir », 2015. Consulté le 23 mai 2020. https://journals.openedition.org/itineraires/2685.
- **Ducas, Sylvie. La littérature, à quel(s) prix? histoire des prix littéraires. Cahiers libres. Paris: La Découverte, 2013.**

- « Éditions Sarbacane ». Consulté le 2 avril 2020. https://editions-sarbacane.com.
- « Edouard Louis | Facebook ». Consulté le 16 mars 2020. https://www.facebook.com/Edouard-Louis-370059493504549.
- « En Somme - Photographies - Alexa Brunet ». Consulté le 1 mai 2020. https://alexabrunet.fr/galerie-10.html.
- « Etudes et rapports ». Consulté le 29 février 2020. https://www.culture.gouv.fr/Sites-thematiques/Livre-et-Lecture/Documentation/Bibliotheques/Etudes-et-rapports.
- « Facebook ». Consulté le 30 mars 2020. https://www.facebook.com/370059493504549/posts/538877136622783/.
- « Facebook ». Consulté le 31 mars 2020. https://www.facebook.com/permalink.php?story_fbid=747725252404636&id=370059493504549.
- « Facebook ». Consulté le 2 avril 2020. https://www.facebook.com/benoit.minville.5/posts/3014501095228271.
- « Facebook ». Consulté le 2 avril 2020. https://www.facebook.com/nicolas.mathieu.923/posts/10219748965335197.
- « Felibrige ». Consulté le 1 février 2020. http://www.felibrige.org/.
- « Françoise Bourdin ». Consulté le 9 mai 2020. https://www.francoise-bourdin.com/.
- « Grossir le ciel ». Consulté le 18 mars 2020. https://www.lamanufacturedelivres.com/livres/fiche/6/bouysse-franck-grossir-le-ciel.
- « Gustave Flaubert - ressources - Madame Bovary - madame bovary, c'est moi ». Consulté le 25 janvier 2020. https://flaubert.univ-rouen.fr/ressources/mb_cestmoi.php.
- Hall, Stuart, Maxime Cervulle, et Christophe Jaquet. Identités et cultures: politiques des cultural studies. Paris: Éditions Amsterdam, 2017.
- Heinich, Nathalie. « 3. Une sociologie de l'auteur contemporain | Cairn.info ». Consulté le 15 mars 2020. https://www.cairn.info/les-bibliotheques-dans-la-chaine-du-livre--9782765408888-page-43.htm.
- Jacquelin, Alice. « Genèse et Circulations d'un Paradigme Culturel Populaire En Régime Médiatique : Le Cas Du Country Noir. France-États-Unis, 1996-2016. » Thèse de Doctorat En Littérature Française et Comparée, Soutenue Le 2/12/2019, Université de Poitiers. Consulté le 1 mai 2020. https://www.academia.edu/41334076/Gen%C3%A8se_et_circulations_dun_paradigme_culturel_populaire_en_r%C3%A9gime_m%C3%A9diatique_le_cas_du_Country_Noir._France-%C3%89tats-Unis_1996-2016.
- « L'Ouest en mémoire - Pierre-Jakez Hélias et Xavier Grall - Ina.fr ». Consulté le 15 février 2020. http://fresques.ina.fr/ouest-en-memoire/fiche-media/Region00350/pierre-jakez-helias-et-xavier-grall.html.
- Lagrave, Rose-Marie. « Se ressaisir ». Genre, sexualité & société, n° 4 (5 décembre 2010). https://doi.org/10.4000/gss.1534.
- Latour, Bruno. Où atterrir? comment s'orienter en politique. Paris: La Découverte, 2017.
- « Le baptême du feu des nouveaux romanciers », 14 octobre 2010. Lexpress.fr. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lexpress.fr/culture/livre/le-bapteme-du-feu-des-nouveaux-romanciers_927753.html.
- Lepage, Mahigan. « Michon et Bergounioux lecteurs de Faulkner ». Études françaises 43, n° 1 (2007). Consulté le 23 mai 2020. https://doi.org/10.7202/016301ar.
- « Les éditions Albin Michel ». Albin Michel. Consulté le 17 février 2020. https://www.albin-michel.fr/.
- « Les membres de la Nouvelle école de Brive portent un regard lucide sur l'évolution du livre ». Lamontagne.fr, 3 août 2012. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lamontagne.fr/brive-la-gaillarde-19100/loisirs/les-membres-de-la-nouvelle-ecole-de-brive-portent-un-regard-lucide-sur-levolution-du-livre_1236374/.
- « Littérature de terroir française ». In Wikipédia, 11 février 2020. Consulté le 23 mai 2020. https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Litt%C3%A9rature_de_terroir_fran%C3%A7aise&oldid=167309114.
- « Madame_Bovary_1857_(hi-res).jpg (Image JPEG, 308 × 488 pixels) ». Consulté le 26 mai 2020. https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/9/9f/Madame_Bovary_1857_%28hi-res%29.jpg.
- « Manières de noir - Le roman noir, le discontinu et la lecture noire - Presses universitaires de Rennes ». Consulté le 7 mars 2020. https://books.openedition.org/pur/38780?lang=fr.
- « Market research and user experience », 17 avril 2020. Consulté le 23 mai 2019. https://www.gfk.com/fr/.
- Marti, Éric. « Les enjeux du livre au format de poche ». Culture etudes n°4, n° 4 (2008): p. 1-8.
- Mattelart, Armand, et Érik Neveu. Introduction aux cultural studies. Paris: la Découverte, 2018.
- Nicolas Mathieu & Florent Marchet - Rio Baril. Consulté le 12 avril 2020. https://www.youtube.com/watch?v=QSAKlC8aiy0.
- « Nicolas Mathieu : "J'aime la littérature réaliste et cruelle" ». Sciences Po. Consulté le 1 mai 2020. https://www.sciencespo.fr/actualites/actualit%C3%A9s/nicolas-mathieu-j-aime-la-litterature-realiste-et-cruelle/4415.
- « Presses de la cité, tous les livres de la maison d'édition ». Lisez! Consulté le 17 février 2020. https://www.lisez.com/presses-de-la-cite/6.
- « Prix Goncourt : la garantie d'un succès de ventes pour le lauréat ». Le Figaro.fr, 6 novembre 2017. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lefigaro.fr/livres/2017/11/06/03005-20171106ARTFIG00124-prix-goncourt-la-garantie-d-un-succes-de-ventes-pour-le-laureat.php.
- « Rencontre avec René de Ceccatty : «Au Japon, j'ai eu l'impression d'atteindre quelque chose de moi-même» », 10 mai 2019. Libération.fr. Consulté le 23 mai 2020. https://next.liberation.fr/livres/2019/05/10/rencontre-avec-rene-de-ceccatty-au-japon-j-ai-eu-

l-impression-d-atteindre-quelque-chose-de-moi-meme_1726209.
- Rey-Flaud, Henri. « Le sang sur la neige : analyse d'une image-écran de Chrétien de Troyes ». Littérature 37, n° 1 (1980). Consulté le 23 mai 2020. https://doi.org/10.3406/litt.1980.1189.
- Richez, Guillaume. « Entretien avec Nicolas Mathieu ». Les Imposteurs (blog), 18 décembre 2018. Consulté le 23 mai 2020. https://chroniquesdesimposteurs.wordpress.com/2018/12/18/entretien-avec-nicolas-mathieu/.
- « Roman du terroir - 865 livres - Babelio ». Consulté le 17 février 2020. https://www.babelio.com/livres-/roman-du-terroir/2407.
- « Roman du terroir - Intermarché Shopping ». Consulté le 17 février 2020. https://www.intermarche-shopping.fr/catalog/livres/litterature-et-fiction/romans-et-nouvelles/roman-du-terroir.
- **Rubino, Gianfranco, et Viart, Dominique, éd. Écrire le présent. Recherches. Paris: Armand Colin, 2012.**
- Salmon, Christian. Storytelling: la machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits. La Découverte poche Essais 293. Paris: La Découverte, 2008.
- Sapiro, Gisèle. « Pour une sociologie de la critique ». IFP - Université Panthéon-Assas, 30 novembre 2006.
- Sapiro, Gisèle, et Cécile Rabot, éd. Profession? Écrivain. Collection « Culture & société ». Paris: CNRS éditions, 2017.
- Schiffrin, André. L'édition sans éditeurs. Paris: La Fabrique-Éd, 2009.
- Stroppini, Gianfranco. « Madame Bovary ou L'idéalisme de Flaubert ». Bulletin de l'Association Guillaume Budé 1, n° 2 (1992): 174-80. Consulté le 23 mai 2020. https://doi.org/10.3406/bude.1992.1502.
- Truong, Fabien. Jeunesses françaises. Bac + 5 made in banlieue. Paris: La Découverte Editions, 2015.
- Tsing, Anna Lowenhaupt. Le champignon de la fin du monde: sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme. La Découverte., 2017.
- Vergnes, Bruno. « Giono dans sa culture, actes du colloque des 27-30 mars 2001, publiés sous la direction de Jean-François Durand et Jean-Yves Laurichesse, Presses Universitaires de Perpignan/ Publications de l'Université de Montpellier-III, 2003 ». Littératures 51, n° 1 (2004): 219-23.
- Vergnes, Bruno. « Les littératures de terrain. Enquêtes et investigations en littérature française contemporaine ». OIC observatoire de l'imaginaire contemporain, 2018. Consulté le 23 mai 2020. http://oic.uqam.ca/fr/remix/les-litteratures-de-terrain-enquetes-et-investigations-en-litterature-francaise-contemporaine.
- Vergnes, Bruno. « Portraits du sujet, fin de 20ème siècle ». Consulté le 8 mars 2020. https://remue.net/cont/Viart01sujet.html.
- Viart, Dominique, Bruno Vercier, et Franck Evrard, éd. La littérature française au présent: héritage, modernité, mutations. 2. éd. augm. Paris: Bordas, 2008.
- Viart, Dominique. « Les Littératures de terrain ». Revue critique de fixxion française contemporaine, n° 18 (14 juin 2019): 1-13.
- **Viart, Dominique. « Les littératures de terrain. Enquêtes et investigations en littérature française contemporaine ». OIC observatoire de l'imaginaire contemporain, 2018. Consulté le 23 mai 2020. http://oic.uqam.ca/fr/remix/les-litteratures-de-terrain-enquetes-et-investigations-en-litterature-francaise-contemporaine.**
- « Vœux 2020 aux Français ». elysee.fr. Consulté le 20 avril 2020. https://www.elysee.fr/emmanuel-macron/2019/12/31/voeux-2020-aux-francais.
- Zerelli, Linda. « Cet universalisme qui n'est pas un ». Revue du MAUSS no 17, n° 1 (2001): 332-54.

Province et représentations d'un territoire

- Aïssaoui, Mohammed. « Nicolas Mathieu, prix Goncourt 2018 : «C'est un roman de la France périphérique» ». Lefigaro.fr, 7 novembre 2018. https://www.lefigaro.fr/livres/2018/11/07/03005-20181107ARTFIG00216-nicolas-mathieu-prix-goncourt-2018-c-est-un-roman-de-la-france-peripherique.php.
- Alvarez, Bruno. « Coronavirus. Les Parisiens sont-ils venus en vacances dans l'Ouest malgré le confinement ? » Ouest-France.fr, 5 avril 2020. Consulté le 23 mai 2020. https://www.ouest-france.fr/sante/virus/coronavirus/confinement/coronavirus-les-parisiens-sont-ils-venus-en-vacances-dans-l-ouest-malgre-le-confinement-6800517.
- Bancquart, Marie-Claire. « Flaubert et Rouen ». Études Normandes 30, n° 1 (1981): 11-18. Consulté le 23 mai 2020. https://doi.org/10.3406/etnor.1981.2479.
- Barnier, Laurent Aucher & Frédérique. « Le rural et le populaire ». La Vie des idées, 15 janvier 2019. Consulté le 23 mai 2020. http://www.laviedesidees.fr/Le-rural-et-le-populaire.html.
- Baux, Loren. « Balzac et le reportage en province ». Astrolabe, août 2006. Consulté le 23 mai 2020. https://astrolabe.msh.uca.fr/aout-2006/dossier/balzac-et-le-reportage-en-province#footnote-marker-1-1.
- Berlioux, Salomé, et Erkki Maillard. Les invisibles de la République. Paris: Robert Laffont, 2019.
- « Christian Signol | Les éditions Albin Michel ». Albinmichel.fr. Consulté le 9 mai 2020. https://www.albin-michel.fr/auteurs/christian-signol-17858.
- « Christophe Guilluy : Nous vivons un moment où le monde d'en haut a fait sécession ». Consulté le 30 avril 2020. https://www.

youtube.com/watch?v=gicIRQfSabA.
- « Comment la France est devenue moche ». Télérama.fr. Consulté le 25 mars 2019. https://www.telerama.fr/monde/comment-la-france-est-devenue-moche,52457.php.
- **Coquard, Benoît. Ceux qui restent: faire sa vie dans les campagnes en déclin. Collection L'envers des faits. Paris: La Découverte, 2019.**
- Coquard, Benoît. « C'est la patronne qui décide ? » Le Monde diplomatique, 1 décembre 2016. Consulté le 23 mai 2020. https://www.monde-diplomatique.fr/mav/150/COQUARD/56868.
- « Edouard Louis et Youcef Brakni disent non à l'opposition entre banlieues et monde rural », 30 novembre 2018. Bondy Blog. Consulté le 23 mai 2020. https://www.bondyblog.fr/societe/edouard-louis-et-youcef-brakni-disent-non-lopposition-entre-banlieues-et-monde-rural/.
- El Moaddem, Nassira. Les filles de Romorantin. L'Iconoclaste., 2019.
- Garavini, Fausta. « Province et rusticité : esquisse d'un malentendu ». Romantisme 12, nº 35 (1982): 73-90. Consulté le 23 mai 2020. https://doi.org/10.3406/roman.1982.4540.
- Guilluy, Christophe. La France périphérique: comment on a sacrifié les classes populaires. Paris: Flammarion, 2014.
- « L'École de Brive ». Lisez! Consulté le 25 février 2020. https://www.lisez.com/robert-laffont/collection-lecole-de-brive/58507.
- « L'école de Brive | Brive Tourisme ». Consulté le 24 février 2020. https://www.brive-tourisme.com/fr/les-moments-gaillards/les-grands-rendez-vous/foire-du-livre/lhistoire-de-la-foire-du-livre-de-brive/lecole-de-brive/.
- « La Bretagne sans fard », 10 novembre 2005. Lexpress.fr. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lexpress.fr/culture/livre/fils-de-ploucs-le-pays-les-gens-notre-vie-histoire-de-la-bretagne-et-des-bretons-des-ages-obscurs-au-regne-de-louis-xiv_820870.html.
- « La collection Calmann-Lévy Territoires », 22 septembre 2017. Consulté le 23 mai 2020. https://calmann-levy.fr/la-collection-calmann-levy-territoires.
- « La Nièvre, cette terre de décors pour de nouveaux romans ». www.lejdc.fr, 20 mars 2016. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lejdc.fr/nevers-58000/loisirs/la-nievre-cette-terre-de-decors-pour-de-nouveaux-romans_11833663/.
- Le Goff, Jean-Pierre. La fin du village: une histoire française. Paris: Gallimard, 2012.
- « Les gaillards de Brive », 24 octobre 1996. Lexpress.fr. Consulté le 23 mai 2020. //www.lexpress.fr/informations/les-gaillards-de-brive_618965.html.
- « Les polars de la France périphérique - Stupéfiant ! - Vidéo Dailymotion ». Dailymotion. Consulté le 9 avril 2020. https://www.dailymotion.com/video/x6yrdz4.
- Martel, Philippe. « Le Félibrige : un incertain nationalisme linguistique ». Mots. Les langages du politique, nº 74 (1 mars 2004): 43-57. Consulté le 23 mai 2020. https://doi.org/10.4000/mots.4273.
- « Mémoires d'un touriste - Folio classique - Folio - GALLIMARD - Site Gallimard ». Consulté le 30 avril 2019. http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Folio/Folio-classique/Memoires-d-un-touriste.
- Mondes ruraux et classes sociales. En temps et lieux 81. Paris: (EHESS) Ecole des hautes études en sciences sociales, 2018.
- « Nassira El Moaddem : retour à Romorantin ». Consulté le 30 avril 2020. https://www.youtube.com/watch?v=2r8l64ulDhQ.
- « [Provence en toc] "Le risque n'est pas le mélange culturel mais l'uniformisation" », 8 septembre 2018. Marsactu. Consulté le 23 mai 2020. https://marsactu.fr/provence-en-toc-le-risque-nest-pas-le-melange-culturel-mais-luniformisation/.
- « Quand l'écrivain Christian Signol dénonce le désert médical ». SudOuest.fr. Consulté le 9 mai 2020. https://www.sudouest.fr/2017/10/30/l-ecrivain-denonce-le-desert-medical-3904668-6272.php.
- « Que devient Édouard Louis? » Courrier picard. Consulté le 23 avril 2020. https://www.courrier-picard.fr/art/region/que-devient-edouard-louis-ia0b0n330437.
- « Questions à. « Je ne suis pas l'agence de com'des élus » ». Consulté le 23 avril 2020. https://www.republicain-lorrain.fr/art-et-culture/2019/05/15/je-ne-suis-pas-l-agence-de-com-des-elus.
- **Renahy, Nicolas. Les gars du coin: enquête sur une jeunesse rurale. Textes à l'appui. Paris: Découverte, 2005.**
- Rohou, Jean. Fils de ploucs: La langue, l'école. Ouest-France, 2005.
- Rohou, Jean. Fils de ploucs: Le pays, les gens, notre vie, ar vro, ãn dud, or buez. Ouest France, 2005.
- Rohou, Jean : Fils de ploucs : Tome 2, La langue, l'école. AbeBooks. Consulté le 15 février 2020. https://www.abebooks.fr/9782737354571/Fils-ploucs-Tome-langue-l%C3%A9cole-2737354579/plp.
- « Sur d'autres Territoires ». Livres Hebdo. Consulté le 17 février 2020. https://www.livreshebdo.fr/article/sur-dautres-territoires.
- Tabard, Nicole. « Des quartiers pauvres aux banlieues aisées : une représentation sociale du territoire ». Economie et Statistique 270, nº 1 (1993): 5-22. Consulté le 23 mai 2020. https://doi.org/10.3406/estat.1993.5822.
- « Territoires », 21 septembre 2017. Consulté le 23 mai 2020. https://calmann-levy.fr/territoires.
- Thiesse, Anne-Marie. Écrire la France: Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle-Époque et la Libération. FeniXX, 1991.
- « Une enquête sociologique nous plonge dans le quotidien des jeunes ruraux », 22 octobre 2019. Les Inrocks. Consulté le 23 mai

2020. https://www.lesinrocks.com/2019/10/22/idees/idees/une-enquete-sociologique-nous-plonge-dans-le-quotidien-des-jeunes-ruraux/.
- Vanoncini, André. « Nicole Mozet, La ville de province dans l'œuvre de Balzac ». Romantisme 12, n° 38 (1982): 158-60.
- Vieillard-Baron, Hervé. « Banlieue, quartier, ghetto : de l'ambiguïté des définitions aux représentations ». Nouvelle revue de psychosociologie n° 12, n° 2 (21 novembre 2011): 27-40.
- « Villebon, symbole de la«Francemoche » ? » leparisien.fr, 12 février 2010. Consulté le 23 mai 2020. http://www.leparisien.fr/essonne-91/villebon-symbole-de-la-francemoche-12-02-2010-813090.php.
- Wacquant, Loïc J. D. Parias urbains: ghetto, banlieues, État. Paris: La Découverte, 2007.
- « Youcef Brakni et Edouard Louis: «La politique est une question de vie et de mort» ». Mediapart. Consulté le 31 mars 2020. https://www.mediapart.fr/journal/france/301118/youcef-brakni-et-edouard-louis-la-politique-est-une-question-de-vie-et-de-mort.

Gilets jaunes

- « 10 livres incontournables pour comprendre le mouvement des Gilets jaunes ». Les Inrocks, 13 novembre 2019. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lesinrocks.com/2019/11/13/idees/idees/10-livres-incontournables-pour-comprendre-le-mouvement-des-gilets-jaunes/.
- Bégaudeau, François, et Hubert Artus, éd. Gilets jaunes: pour un nouvel horizon social. Au diable Vauvert, 2019.
- Bourmeau, Sylvain, Julia Cagé, Michel Offerlé, Serge Paugam, et Dominique Rousseau. « Gilets jaunes »: hypothèses sur un mouvement. La Découverte. AOC cahier 1, 2019.
- Confavreux, Joseph, éd. Le fond de l'air est jaune: comprendre une révolte inédite. Paris: Éditions du Seuil, 2019.
- « "Gilets jaunes" : le jour où les quartiers chics ont eu peur ». Lemonde.fr. Consulté le 22 mai 2020. https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2019/07/19/gilets-jaunes-le-jour-ou-les-quartiers-chics-ont-eu-peur_5491188_4500055.html.
- Jeanpierre, Laurent. In girum: les leçons politiques des ronds-points. La Découverte. Paris, 2019.
- « Nicolas Mathieu : Beaucoup de mes personnages ressemblent aux Gilets jaunes ». Consulté le 30 avril 2020. https://www.youtube.com/watch?v=KNxxGSUl6Mg.
- « Portrait d'une femme en jaune - Nicolas Mathieu - « Seulement, il s'était produit ça, sur ce rondpoint : elle avait connu autre chose. Un déchirement dans la toile uniforme des jours. » ». Lundimatin. Consulté le 30 avril 2020. https://lundi.am/Portrait-d-une-femme-en-jaune-Nicolas-Mathieu.

Classes sociales et transclassisme

- « Annie Ernaux : "Je voulais venger ma race" ». Bibliobs. Consulté le 23 mai 2020. https://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20111209.OBS6413/annie-ernaux-je-voulais-venger-ma-race.html.
- Bourdieu, Pierre, et Jean-Claude Passeron. Les héritiers: les étudiants et la culture. Le sens commun. Paris: Les Éd. de Minuit, 1994.
- « Edouard Louis : "J'ai deux langages en moi, celui de mon enfance et celui de la culture" - Livres - Télérama.fr ». Consulté le 17 mars 2020. https://www.telerama.fr/livre/edouard-louis-j-ai-deux-langages-en-moi-celui-de-mon-enfance-et-celui-de-la-culture,114836.php.
- « Edouard Louis ou le déterminisme extrême », 14 février 2016. Slate.fr. Consulté le 23 mai 2020. http://www.slate.fr/story/113453/edouard-louis-determinisme.
- Ernaux, Annie. « Bourdieu : le chagrin, par Annie Ernaux ». Lemonde.fr. Consulté le 8 mars 2020. https://www.lemonde.fr/archives/article/2002/02/05/bourdieu-le-chagrin-par-annie-ernaux_261466_1819218.html.
- Hoggart, Richard. La culture du pauvre: étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre. Le sens commun. Paris: Éd. de Minuit, 1981.
- **Jaquet, Chantal. Les transclasses, ou, La non-reproduction. 1re edition. Paris: Presses universitaires de France, 2014.**
- **Jaquet, Chantal, et Gérard Bras, éd. La fabrique des transclasses. 1 re édition. Paris: PUF, 2018.**
- Jounin, Nicolas. Voyage de classes: des étudiants de Seine-Saint-Denis enquêtent dans les beaux quartiers. Paris: La Découverte, 2016.
- Leprince, Chloé. « Ni Rastignac ni déserteur : l'invention du mot "transclasse" pour parler mieux de mobilité sociale ». France Culture, 12 septembre 2018. Consulté le 23 mai 2020. https://www.franceculture.fr/sociologie/transclasses/mobilite/sociale/classe.
- « L'étrange histoire de William Ellis, millionnaire né esclave ». AOC media - Analyse Opinion Critique, 20 novembre 2018. Consulté le 23 mai 2020. https://aoc.media/critique/2018/11/20/letrange-histoire-de-william-ellis-millionnaire-ne-esclave/.

- Naudet, Jules. « Les mots de la mobilité ». La Vie des idées, 18 octobre 2018. Consulté le 23 mai 2020. http://www.laviedesidees.fr/Les-mots-de-la-mobilite.html.
- « Nicolas Mathieu : « Mon parcours d'étudiant n'avait aucune valeur sur le marché du travail » ». Le Monde.fr, 27 novembre 2019. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lemonde.fr/campus/article/2019/11/27/nicolas-mathieu-je-viens-d-un-milieu-ou-en-matiere-d-orientation-on-joue-a-l-aveugle_6020657_4401467.html.
- « Non, Chris et Kev Adams ne sont pas des «transfuges de classe» », 14 novembre 2018. Slate.fr. Consulté le 23 mai 2020. http://www.slate.fr/story/169830/etre-se-revendiquer-transfuge-de-classe-chris-kev-adams-inegalites-sociales.
- « Paul Pasquali : «De la ZEP à la prépa, le risque d'être vu comme un traître» », 10 octobre 2014. Libération.fr. Consulté le 23 mai 2020. https://www.liberation.fr/societe/2014/10/10/de-la-zep-a-la-prepa-le-risque-d-etre-vu-comme-un-traitre_1119105.
- « Où va la France populaire ? » Consulté le 26 janvier 2019. http://www.laviedesidees.fr/Ou-va-la-France-populaire.html.
- « Paul Pasquali : «De la ZEP à la prépa, le risque d'être vu comme un traître» ». Libération.fr, 10 octobre 2014. Consulté le 23 mai 2020. https://www.liberation.fr/societe/2014/10/10/de-la-zep-a-la-prepa-le-risque-d-etre-vu-comme-un-traitre_1119105.
- Peretz, Pauline. « Le masque et le visage ». La Vie des idées, 25 janvier 2019. Consulté le 23 mai 2020. http://www.laviedesidees.fr/Le-masque-et-le-visage.html.
- « Podcast. Edouard Louis : « Etre bourgeois, c'est apprendre à ignorer les autres et être bien avec ça » ». Le Monde.fr, 28 février 2020. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lemonde.fr/podcasts/article/2020/02/28/edouard-louis-etre-bourgeois-c-est-apprendre-a-ignorer-les-autres-et-etre-bien-avec-ca_6031131_5463015.html.
- PODCAST. traitre de classe. Consulté le 1 septembre 2019. https://soundcloud.com/khedidja-zerouali/traitre-de-classe.
- Serrell, Mathilde. « Christine and the Queens et Édouard Louis : même combat ? » France Culture. Consulté le 17 novembre 2018. https://www.franceculture.fr/emissions/le-billet-culturel/le-billet-culturel-du-vendredi-14-septembre-2018.
- Tabard, Nicole. « Des quartiers pauvres aux banlieues aisées : une représentation sociale du territoire ». Economie et Statistique 270, n° 1 (1993): 5-22. Consulté le 23 mai 2020. https://doi.org/10.3406/estat.1993.5822.
- Truong, Fabien. Jeunesses françaises. Bac + 5 made in banlieue. Paris: La Découverte Editions, 2015.
- Zerouala, Faïza. « Je suis un accident sociologique mais pas votre alibi ». Club de Mediapart. Consulté le 1 septembre 2019. https://blogs.mediapart.fr/faiza-zerouala/blog/240719/je-suis-un-accident-sociologique-mais-pas-votre-alibi.

Réception des œuvres

- « A propos d'un article du Nouvel Observateur et d'un problème plus général ». Edouard Louis (blog), 6 mars 2014. https://edouardlouis.com/2014/03/06/a-propos-dun-article-du-nouvel-observateur-et-dun-probleme-plus-general/.
- « À Lille 3, une conférence sur la violence avec Edouard Louis vire à l'affrontement ». Courrier picard. Consulté le 1 mai 2020. https://www.courrier-picard.fr/art/76561/article/2017-12-09/lille-3-une-conference-sur-la-violence-avec-edouard-louis-vire-laffrontement.
- « "Aux animaux la guerre" : un polar social sous l'œil d'Alain Tasma ». Télérama.fr. Consulté le 30 avril 2020. https://www.telerama.fr/series-tv/aux-animaux-la-guerre-un-polar-social-sous-l-oeil-d-alain-tasma,161485.php.
- « Avec la sortie de «Marvin», adapté d'Eddy Bellegueule, la gêne refait surface à Hallencourt ». Courrier picard. Consulté le 23 avril 2020. https://www.courrier-picard.fr/art/72536/article/2017-11-21/avec-la-sortie-de-marvin-adapte-deddy-bellegueule-la-gene-refait-surface.
- Caviglioli, David. « Eddy Bellegueule, le mépris de classe et le "fact-checking" littéraire ». Bibliobs. Consulté le 26 février 2019. https://bibliobs.nouvelobs.com/actualites/20140312.OBS9383/eddy-bellegueule-le-mepris-de-classe-et-le-fact-checking-litteraire.html.
- Caviglioli, David. « Qui est vraiment Eddy Bellegueule? » Bibliobs. Consulté le 23 mai 2020. https://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20140311.OBS9267/qui-est-vraiment-eddy-bellegueule.html.
- Cazier, Jean-Philippe. « Didier Eribon : Retour à Reims ». DIACRITIK, 10 octobre 2018. Consulté le 23 mai 2020. https://diacritik.com/2018/10/10/didier-eribon-retour-a-reims/.
- « « C'est le livre macronien par excellence, il faut le lire ! » : les élus LRM s'entichent du Goncourt 2018 ». Le Monde.fr, 30 décembre 2019. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lemonde.fr/politique/article/2019/12/30/quand-les-macronistes-s-entichent-d-un-goncourt_6024349_823448.html.
- « C'est toi, le pédé ? » Bibliobs. Consulté le 18 novembre 2018. Consulté le 23 mai 2020. https://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20140109.OBS1899/c-est-toi-le-pede.html.
- « Comment Edouard Louis a conquis l'Amérique ». Bibliobs. Consulté le 1 mai 2020. https://bibliobs.nouvelobs.com/actualites/20180509.OBS6371/comment-edouard-louis-a-conquis-l-amerique.html.
- « Comment "Retour à Reims" est devenu un best-seller sociologique ». France Culture, 22 janvier 2019. Consulté le 23 mai 2020.

https://www.franceculture.fr/sociologie/comment-retour-a-reims-est-devenu-un-best-seller-sociologique.

- Cormary, Pierre. « Qui tue l'écrivain en Édouard Louis ». Revue Des Deux Mondes, 5 juin 2018. Consulté le 23 mai 2020. https://www.revuedesdeuxmondes.fr/tue-lecrivain-edouard-louis/.
- « De l'enfant à l'écrivain, Jean Giono se raconte ». Télérama.fr. Consulté le 15 février 2020. https://www.telerama.fr/radio/radio-france-et-l-ina-ravivent-la-voix-de-jean-giono,130439.php.
- « [Dossier sur la subversion-2] Bernard Desportes, Les failles d'un livre ambigu : retour sur Retour à Reims ». Libr-critique (blog), 15 janvier 2011. Consulté le 23 mai 2020. http://www.t-pas-net.com/libr-critique/dossier-sur-la-subversion-2-bernard-desportes-les-failles-dun-livre-ambigu-retour-sur-retour-a-reims/.
- « Eddy se fait la belle ». Le Monde.fr, 16 janvier 2014. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lemonde.fr/livres/article/2014/01/16/eddy-se-fait-la-belle_4348681_3260.html.
- « Edouard Louis dit les choses. L'éditorial du « Monde des livres ». » Le Monde.fr, 13 mars 2014. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lemonde.fr/livres/article/2014/03/13/edouard-louis-dit-les-choses_4382155_3260.html.
- « Edouard Louis ou le déterminisme extrême ». Slate.fr, 14 février 2016. Consulté le 23 mai 2020. http://www.slate.fr/story/113453/edouard-louis-determinisme.
- « Edouard Louis : son personnage le traîne en justice ». Marianne, 18 mars 2016. Consulté le 23 mai 2020. https://www.marianne.net/societe/edouard-louis-son-personnage-le-traine-en-justice.
- « Edouard Louis : « Trump et le FN sont le produit de l'exclusion » ». Le Monde.fr, 11 décembre 2016. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lemonde.fr/livres/article/2016/12/11/edouard-louis-trump-et-le-fn-sont-le-produit-de-l-exclusion_5047058_3260.html.
- « "En finir avec Eddy Bellegueule" : "Dans une autofiction, distinguer le vrai du faux est un faux problème" ». Franceinfo, 23 mars 2014. Consulté le 23 mai 2020. https://www.francetvinfo.fr/culture/en-finir-avec-eddy-bellegueule-dans-une-autofiction-distinguer-le-vrai-du-faux-est-un-faux-probleme_558327.html.
- « Enquête aux champs ». Livres Hebdo. Consulté le 20 avril 2020. https://www.livreshebdo.fr/article/enquete-aux-champs.
- « Entre amis ». Libération.fr, 1 avril 2016. Consulté le 23 mai 2020. https://www.liberation.fr/debats/2016/04/01/entre-amis_1443422.
- Fabula, Équipe de recherche. « Quand le noir se met au vert : polar, ruralité et écologie (Poitiers) ». Text. http://forell.labo.univ-poitiers.fr/non-classe/quand-le-noir-se-met-au-vert-polar-ruralite-et-ecologie/. Équipe de recherche Fabula, École Normale Supérieure, 45 rue d'Ulm, 75230 Paris Cedex 05. Consulté le 1 mai 2020. https://www.fabula.org/actualites/journee-d-etude-quand-le-noir-se-met-au-vert-polar-ruralite-et-ecologie_84745.php.
- Faucoup, Yves. « Edouard Louis et Martin Hirsch : match nul ». Club de Mediapart. Consulté le 5 mai 2019. https://blogs.mediapart.fr/yves-faucoup/blog/030319/edouard-louis-et-martin-hirsch-match-nul.
- « Françoise Bourdin, auteure de best-sellers : « J'aurais bien aimé être récompensée, ça m'aurait touchée » ». Le Monde.fr, 9 novembre 2019. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2019/11/09/francoise-bourdin-auteure-de-best-sellers-j-aurais-bien-aime-etre-recompensee-ca-m-aurait-touchee_6018562_4500055.html.
- « Françoise Bourdin la (quasi) inconnue aux 15 millions de livres ». Lepoint.fr, 19 juin 2019. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lepoint.fr/societe/francoise-bourdin-la-quasi-inconnue-aux-15-millions-de-livres-19-06-2019-2319738_23.php.
- « Gamins de la vallée - Métropolitiques ». Consulté le 18 mars 2019. https://www.metropolitiques.eu/Gamins-de-la-vallee.html.
- « Il faut bien que les choses soient dites ». France Culture. Consulté le 25 février 2019. https://www.franceculture.fr/emissions/revue-de-presse-culturelle-dantoine-guillot/il-faut-bien-que-les-choses-soient-dites.
- « [Interview décalée] Benoît Minville, écrivain : "La Nièvre, c'était mon Mississipi" ». www.lejdc.fr, 21 mars 2016. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lejdc.fr/nevers-58000/actualites/interview-decalee-benoit-minville-ecrivain-la-nievre-c-etait-mon-mississipi_11822697/.
- « Invité : Benoît Coquard pour "Ceux qui restent : faire sa vie dans les campagnes en déclin" - Quotidien avec Yann Barthès | TMC ». MYTF1.fr. Consulté le 30 avril 2020. https://www.tf1.fr/tmc/quotidien-avec-yann-barthes/videos/invite-benoit-coquard-pour-ceux-qui-restent-faire-sa-vie-dans-les-campagnes-en-declin-81316256.html.
- « "J'écris pour vous faire honte", le romancier Édouard Louis étrille Emmanuel Macron », 6 juin 2018. Le Huffington Post. Consulté le 23 mai 2020. https://www.huffingtonpost.fr/2018/06/06/j-ecris-pour-vous-faire-honte-le-romancier-edouard-louis-etrille-emmanuel-macron_a_23452437/.
- Jourde, Pierre. « Louis le Maigre - Confitures de culture ». Consulté le 25 février 2019. http://pierre-jourde.blogs.nouvelobs.com/archive/2018/06/06/louis-le-maigre-607837.html.
- « "L'appel des engoulevents" de Claude Michelet, aux Editions Retrouvées ». France Bleu. Consulté le 9 mai 2020. https://www.francebleu.fr/emissions/le-livre-du-jour/drome-ardeche/l-appel-des-engoulevents-de-claude-michelet-aux-editions-retrouvees.
- « Le procès de l'écrivain Edouard Louis tourne à la farce ». lefigaro.fr, 18 mars 2016. Consulté le 23 mai 2020. http://www.lefigaro.fr/actualite-france/2016/03/18/01016-20160318ARTFIG00250-le-proces-de-l-ecrivain-edouard-louis-tourne-a-la-farce.php.

- « Le roman noir se met au vert ». Le Monde.fr, 30 mars 2016. Consulté le 23 mai 2020. https://www.lemonde.fr/livres/article/2016/03/30/le-roman-noir-se-met-au-vert_4892083_3260.html.
- « Le village d'Eddy Bellegueule a la gueule de bois ». leparisien.fr, 13 avril 2014. Consulté le 01 juin 2020. http://www.leparisien.fr/culture-loisirs/le-village-d-eddy-bellegueule-a-la-gueule-de-bois-13-04-2014-3763971.php.
- « Les deux visages d'Eddy Bellegueule ». Courrier picard. Consulté le 23 avril 2020. https://www.courrier-picard.fr/art/region/les-deux-visages-d-eddy-bellegueule-ia0b0n306422.
- « Les lecteurs de Ouest-France rencontrent Françoise Bourdin ». Ouest-France.fr, 9 avril 2017. Consulté le 01 juin 2020. https://www.ouest-france.fr/pays-de-la-loire/vendee/les-lecteurs-de-ouest-france-rencontrent-francoise-bourdin-4924327.
- « Leurs enfants après eux de Nicolas Mathieu : un roman français ? » AOC media - Analyse Opinion Critique, 26 décembre 2018. Consulté le 01 juin 2020. https://aoc.media/critique/2018/12/26/leurs-enfants-apres-eux-de-nicolas-mathieu-roman-francais-2/.
- Louis, Édouard. « A propos d'un article du Nouvel Observateur et d'un problème plus général ». Edouard Louis (blog), 6 mars 2014. Consulté le 01 juin 2020. https://edouardlouis.com/2014/03/06/a-propos-dun-article-du-nouvel-observateur-et-dun-probleme-plus-general/.
- « Marion Brunet, "L'été circulaire" chez Albin Michel ». Livres Hebdo. Consulté le 20 avril 2020. https://www.livreshebdo.fr/article/marion-brunet-lete-circulaire-chez-albin-michel.
- « Marion Brunet, Sophie Loubière, Morvandiau… Les brèves critiques du « Monde des livres » ». Le Monde.fr, 9 avril 2020. Consulté le 01 juin 2020. https://www.lemonde.fr/critique-litteraire/article/2020/04/09/marion-brunet-sophie-loubiere-morvandiau-les-breves-critiques-du-monde-des-livres_6036085_5473203.html.
- « MOSELLE NORD - Littérature. Les élus de la vallée de la Fensch froissés par le Goncourt ». Consulté le 23 avril 2020. https://www.republicain-lorrain.fr/art-et-culture/2019/05/15/les-elus-de-la-vallee-de-la-fensch-froisses-par-le-goncourt.
- « Politique(s) - De quoi Edouard Louis est-il le nom ? - Libération.fr ». Consulté le 28 avril 2019. http://egalites.blogs.liberation.fr/2018/06/29/de-quoi-edouard-louis-est-il-le-nom/.
- « Pour en finir vraiment avec Eddy Bellegueule ». Libération.fr, 2 mars 2014. Consulté le 01 juin 2020. https://next.liberation.fr/livres/2014/03/02/pour-en-finir-vraiment-avec-eddy-bellegueule_983980.
- « «Qui a tué mon père», d'Edouard Louis: le brûlot qui fait cogiter l'Elysée », 6 juin 2018. L'Opinion. Consulté le 01 juin 2020. https://www.lopinion.fr/edition/politique/qui-a-tue-mon-pere-d-edouard-louis-brulot-qui-fait-cogiter-l-elysee-152495.
- « Qui tue l'écrivain en Édouard Louis ». Revue Des Deux Mondes, 5 juin 2018. Consulté le 01 juin 2020. https://www.revuedesdeuxmondes.fr/tue-lecrivain-edouard-louis/.
- « Saint-Martin-d'Hères. Un moment de partage avec Marion Brunet, lauréate du Prix des lecteurs 2019 ». Consulté le 23 avril 2020. https://www.ledauphine.com/edition-grenoble-vercors/2020/01/19/un-moment-de-partage-avec-marion-brunet-laureate-du-prix-des-lecteurs-2019.
- Trenque, Julie. « Radio et prescription littéraire : Une réécriture du mythe du bouche-à-oreille ? » In Prescription culturelle : Avatars et médiamorphoses, édité par Brigitte Chapelain et Sylvie Ducas, 189-206. Papiers. Villeurbanne: Presses de l'enssib, 2019. Consulté le 01 juin 2020. http://books.openedition.org/pressesenssib/9366.
- Vargas, Gabriel. « Contre Édouard Louis, ils crient au déni de Bellegueule ». Chronik (blog), 27 juin 2018. Consulté le 01 juin 2020. https://chronik.fr/contre-edouard-louis-crient-deni-de-bellegueule.html.
- Willems, Thibaut. « « Eddy Bellegueule » : suis-je le seul à être choqué ? » L'Obs. Consulté le 18 novembre 2018. https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-rue89-culture/20140216.RUE2086/eddy-bellegueule-suis-je-le-seul-a-etre-choque.html.

« **Germanopratisme** »

- « Aurélien Masson quitte la Série noire et entre dans Les Arènes ». Libération.fr, 5 avril 2017. Consulté le 01 juin 2020. https://next.liberation.fr/livres/2017/04/05/aurelien-masson-quitte-la-serie-noire-et-entre-dans-les-arenes_1560706.
- « Aurélien Masson sort de la "Série noire" et entre aux Arènes ».Télérama.fr. Consulté le 9 avril 2020. https://www.telerama.fr/livre/aurelien-masson-sort-de-la-serie-noire-et-entre-aux-arenes,156433.php.
- « Ces éditrices qui tirent les ficelles du roman noir ». Télérama.fr. Consulté le 11 avril 2020. https://www.telerama.fr/livre/ces-editrices-qui-tirent-les-ficelles-du-roman-noir,n5446912.php.
- « Edouard Louis : la vie avec ses frères d'armes et d'esprit ». Le Monde.fr, 10 août 2018. Consulté le 01 juin 2020. https://www.lemonde.fr/m-actu/article/2018/08/10/edouard-louis-la-vie-avec-ses-freres-d-armes-et-d-esprit_5341064_4497186.html.
- Foucault, Michel. « De l'amitié comme mode de vie ». Consulté le 27 mai 2020. http://1libertaire.free.fr/MFoucault174.html.
- « Franck Bouysse quitte son éditeur pour Albin Michel ». Livres Hebdo. Consulté le 18 mars 2020. https://www.livreshebdo.fr/article/franck-bouysse-quitte-son-editeur-pour-albin-michel.
- « Interview : Tibo Bérard ». Consulté le 7 avril 2020. https://www.actualitte.com/article/interviews/interview-tibo-berard/80198.

- « Jacques Peuchmaurd, écrivain et éditeur, est mort à 92 ans ». Le Monde.fr, 4 novembre 2015. Consulté le 01 juin 2020. https://www.lemonde.fr/disparitions/article/2015/11/04/jacques-peuchmaurd-ecrivain-et-editeur-est-mort-a-92-ans_4803183_3382.html.
- « Laurent Beccaria confirme l'arrivée d'Aurélien Masson aux Arènes ». Livres Hebdo. Consulté le 12 avril 2020. https://www.livreshebdo.fr/article/laurent-beccaria-confirme-larrivee-daurelien-masson-aux-arenes.
- « Le procès de l'écrivain Edouard Louis tourne à la farce », 18 mars 2016. Figaro.fr. Consulté le 01 juin 2020. http://www.lefigaro.fr/actualite-france/2016/03/18/01016-20160318ARTFIG00250-le-proces-de-l-ecrivain-edouard-louis-tourne-a-la-farce.php.
- « Manuel Tricoteaux: le Goncourt, c'est lui ». Livres Hebdo. Consulté le 9 avril 2020. https://www.livreshebdo.fr/article/manuel-tricoteaux-le-goncourt-cest-lui.ANNE

Table des matières

Introduction 6
I. La littérature de territoire : tentative de définition d'une tendance 10
a) Détour par le passé 10
1) Stendhal, Balzac, Flaubert et la province : le point de vue de la littérature classique sur la province et ses territoires 10
2) Une réaction littéraire : le régionalisme 14
3) Un autre regard porté sur la province 16
b) Le roman du terroir : le succès discret d'un héritier du régionalisme 19
1) La difficile définition de la littérature du terroir 19
2) Enterrer le terroir : une stratégie éditoriale ? 22
3) Un succès public ancré sur tout le territoire 25
c) L'ère de la sociologie : du roman noir à la « littérature de terrain » 27
1) Le roman noir, une tentative de dévoiler son époque 27
2) « L'auto-socio-biographie » : les places d'Annie Ernaux et de Didier Eribon 29
3) La « littérature de terrain » 31
d) Naissance d'un sous-genre : la littérature de territoire 33
1) Un sous-genre qui ne dit pas son nom 33
2) Le phénomène Édouard Louis 36
3) Du « rural noir » à la littérature de territoire 40
II. Comment s'impose un sous-genre : sociologie d'un espace littéraire 43
a) Devenir auteur 43
1) Les identités multiples d'Édouard Louis 43
2) Benoît Minville, Nicolas Mathieu, Marion Brunet : trois amis en quête de légitimité 46
3) Exister loin de Paris 51
b) S'affirmer éditeurs 55
1) État des lieux de l'édition de littérature de territoire 55
2) Des profils atypiques 60
3) Le temps des femmes et des hommes multiples 64
c) Convergences et divergences des stratégies auctoriales et éditoriales 66
1) L'impossible école de la littérature de territoire 67
2) La violence comme enjeu politique ou ressort narratif 68
3) Que faire des transclasses ? Entre narcissisme romantique et honte de soi 72
d) La question de la réception : « Qui va lire un bouquin qui parle de nous ? » 76
1) Succès publiques, critiques et politiques 76
2) Réception, rejets et réactions 82
3) Quel avenir pour la littérature de territoire ? 85
Conclusion 92
Bibliographie 94